Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 61 (2004)

Heft: 4

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Buchbesprechungen – Comptes rendus

Alexandra Zervou: **Le jeu de la création poétique.** Pour une théorie de la création poétique dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. A. Kardamitsa, Athènes 2003. 318 p. (en grec).

Sans doute n'est-ce pas le moindre des paradoxes que le commun des hellénistes, au nombre desquels compte hélas le soussigné, peine à déchiffrer les études sur la littérature antique produites par leurs collègues en grec moderne. Ce paradoxe est d'autant plus regrettable que la philologie hellène est en pleine expansion, en collaboration et en dialogue avec les grands centres de recherche en sciences de l'Antiquité d'Europe septentrionale et des Etats-Unis. La réflexion récente que consacre à la poétique des deux poèmes homériques A. Z. en administre encore une fois la preuve.

Dans cet ouvrage novateur, la comparaison contrastive des techniques narratives fondant la texture de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* permet dans un premier temps de mettre à jour un jeu subtil d'interférences entre le respect des règles de composition dépendant d'une tradition orale et une créativité induisant dans le mélange des genres des effets de distance et d'ironie. Les récits mensongers d'Ulysse sont l'expression la plus complexe de cette interaction. Elle fournit l'occasion de reposer en termes originaux la question controversée du passage d'une composition orale à une tradition écrite. Le résultat de cette transition se marquerait dans la dramatisation qu'offrent les deux poèmes par l'introduction de parties dialoguées et par la polyphonie qu'impliquent les discours prêtés aux protagonistes de l'action narrative; ce passage entraînerait une transformation concomitante, mais à mon avis moins convaincante, du «mythique» en «romanesque».

Par ailleurs, dans une dialectique multiforme entre identification et distanciation, le narrateur-aède se mettrait en scène dans les personnages dont il fait des narrateurs, tel Ulysse ou Démodocos, tout en gardant la maîtrise de son récit. Cette complexité énonciative fait sans aucun doute l'un des intérêts de l'*Odyssée* et dans un livre remarquablement bien informé autant du point de vue des recherches théoriques sur le texte narratif que quant aux études narratologiques sur la poésie épique grecque elle-même, on aurait sans doute attendu une référence à ce propos aux travaux ingénieux de Simon Goldhill (cf. notamment *The Poet's Voice,* Cambridge 1991). En conclusion, l'habile comparaison proposée entre le parcours de Télémaque dans les premiers livres de l'*Odyssée* et celui de Nausicaa au début de l'épisode en Phéacie confirme les difficultés de l'interprétation d'un récit en termes d'initiation à l'âge adulte. La proposition n'en reste pas moins stimulante.

A quand une traduction en français? Claude Calame

David Bouvier: **Le sceptre et la lyre: L'*Iliade* ou les héros de la mémoire.** Collection Horos. Editions Jérôme Millon, Grenoble 2002. 511 p.

L'ouvrage de D. Bouvier se présente comme une vaste étude sur le concept de la mémoire dans l'*Iliade*. Les chapitres sont agencés autour de ce thème et l'abordent de plusieurs points de vue. Dans le premier chapitre, l'auteur s'interroge sur le sens à donner, dans le poème homérique, aux nombreuses allusions aux générations futures et sur l'importance que ces interpellations peuvent avoir pour les personnages ou pour les auditeurs/lecteurs. Le chapitre 2 est entièrement consacré à la langue homérique et à son rapport à la mémoire. B. insiste sur le rôle de la mémoire dans la poésie orale. Elle constitue une garantie de la compétence de l'aède, lequel doit faire preuve d'une mémoire infaillible; mais elle est également un mécanisme inhérent à l'esprit humain et façonnant le style particulier de la poésie formulaire.

Les chapitres 3 à 5 développent de manière plus linéaire une lecture de l'*Iliade* qui débouche sur une tentative d'explication de la création du poème homérique. L'auteur montre que l'*Iliade* constitue non seulement le récit d'un conflit entre Agamemnon et Achille, mais aussi une mise en question de ce que l'auteur nomme l'ordre du sceptre et l'ordre de la lyre. Le personnage d'Achille refuse par sa colère démesurée les deux formes d'ordre (l'autorité politique et l'autorité de la tradition ancestrale) et le poème montrera comment le conflit est résolu au profit de la réaffirmation de ces deux or-

dres. Le retour d'Achille dans la société particulière que constitue le camp des Achéens rétablit l'un; le respect qu'Achille témoigne envers Priam, l'autre. Cette interprétation du poème homérique permet à B. de suggérer que l'*Iliade* est non seulement une œuvre conservant la tradition orale, mais aussi un témoignage ponctuel d'un profond changement de la société grecque à un moment où la composition poétique traditionnelle est mise en doute.

L'ouvrage de B. constitue donc une analyse très riche d'un grand nombre de problèmes liés au texte homérique, mais également une tentative intéressante pour répondre à la question de la création ou de l'émergence de l'*Iliade*. Malgré son envergure, l'ouvrage semble vouloir s'adresser à toute personne s'intéressant à de telles questions. Alexandra Trachsel

Barbara Graziosi: **Inventing Homer.** The Early Reception of Epic. Cambridge Classical Studies. Cambridge University Press, Cambridge 2002. XIII, 285 S., 1 Abb.

Barbara Graziosi (G.) legt eine detaillierte und umsichtige Studie der antiken Quellen vor, die die Diskussion um die Person Homers in der Zeit vom 6. bis zum 4. Jh. v.Chr. beleuchten. Auf eine Einleitung, in der Methodik und Anlage der Arbeit begründet werden, folgen sechs thematische Blöcke: (1) The birth of Homer (zum Ursprung der Homer-Legende), (2) Homer's name and his place of origin, (3) The date of Homer, (4) Blindness, poverty and closeness to the gods, (5) Homer's relationship to other poets, (6) The heirs of Homer. Die knappen Überlegungen zur Behandlung derselben Themen in der modernen Homerforschung, die die einzelnen Kapitel einleiten, werden in der 'Conclusion' noch einmal aufgegriffen.

Ausgehend vom Grundgedanken, dass «ancient (and, indeed, modern) discussions of the figure of Homer can be seen as testimonies to the significance and meaning of the Homeric poems for specific audiences» (2f.), macht G. eine Fülle interessanter Beobachtungen zur frühen Rezeptionsgeschichte der homerischen Epen. So legt sie etwa in einer sorgfältigen (und spannend zu lesenden) Analyse des *Certamen* dar, dass die Geschichte vom Wettstreit zwischen Homer und Hesiod als Reflex des Bildes zu interpretieren ist, das man sich im demokratischen Athen des 5. Jh.s von den beiden Dichtern machte (168–180). Etwas zu pauschal werden demgegenüber einzelne Aspekte der modernen Homerforschung abgehandelt. So geht G. über die komplexen Argumente, die die heutige Diskussion um die Datierung der homerischen Epen bestimmen, reichlich rasch hinweg (90–93). Sie selbst bevorzugt in dieser und anderen Fragen einen agnostischen Standpunkt, den sie in der antiken biographischen Tradition vorgeprägt sieht. Die Homer-Viten, auf die sie sich in diesem Zusammenhang beruft, sind freilich das Werk später Kompilatoren, die sich auf nicht näher kommentierte Zusammenstellungen älterer Ansichten beschränken. – Der Kern der Arbeit bleibt von dieser Kritik unberührt: G. kommt das Verdienst zu, aus disparatem Quellenmaterial eine nuancierte Vorstellung von den Prozessen gewonnen zu haben, die zur Entstehung des facettenreichen Homer-Bildes der archaischen und klassischen Zeit geführt haben. Magdalene Stoevesandt

Salvatore Nicosia (Hrsg.): **Ulisse nel tempo. La metafora infinita**. Marsilio, Venezia 2003. 685 S.

Odysseus, der vielwendige und listenreiche Held Homers, hat vielerlei Beinamen, gibt sich zahlreiche Identitäten und ist voller Ambiguitäten. Geschickt vermag er sich an alle Situationen anzupassen und sich immer wieder neu zu erfinden. Er entscheidet den trojanischen Krieg und reist durch die ganze Welt bis ins Jenseits. Gewinnsucht, Lüge und Wahrheit, Eroberung und Treue prägen sein Wesen. Das glückliche Ende der Rückkehr in die Heimat und die Wiedervereinigung mit der Gattin werden nach Homer aufgelöst in einen erneuten Aufbruch ohne Ende und Ziel, der als Motiv bereits im Original und in der Sage angelegt war. Kurzum: Odysseus ist der Archetypus unseres Menschseins in der westlichen und heutigen globalen Kultur, der «die gesamte Bandbreite zwischen Jedermann und Niemand» (S. Nicosia, P. Boitani) auf sich vereinigen kann. Diese paradigmatische Wandlungsfähigkeit hat eine immense Variabilität und Lebendigkeit der Rezeption dieses Heroen zur Folge. Die «Schatten» und «Spuren» (vgl. P. Boitani, *L'ombra di Ulisse,* Bologna 1992, gefolgt von *Sulle orme di Ulisse*, Bologna 1998) dieses zentralen Mythos von der Antike bis zur Schwelle des dritten Jahrtausends auszuleuchten ist das Ziel des vorliegenden Bandes. Er ging aus einer internationalen Konferenz mit dem Titel *Odisseo 2000* in Palermo hervor. Die 33 interessanten und meist gut lesbaren, in der Mehr-

heit in italienischer Sprache verfassten Beiträge renommierter Spezialisten mitsamt der Einleitung des Tagungsleiters S. Nicosia, gefolgt von einem ausführlichen Index, erfüllen dieses Ziel auf hervorragende Weise. Vollkommen legitim ist eine gewisse Konzentration auf die Wirkung in der italienischen Literatur, zumal gerade Sizilien als Ort des Kolloquiums mit der imaginären Route des Odysseus verbunden ist und die «Metapher Europas» (V. Citti) hier in besonderer Weise ohne Klassizismen auch heute noch lebendig ist. Zunächst wird der Held bei Homer in den Blick genommen (bes. lesenswert sind G. Steiner, G. Cerri, S. D'Onofrio), dann seine Rolle in der christlichen Antike beleuchtet (G. D'Ippolito). P. Grossardts Beitrag zur zweiten Reise bildet das Scharnier zum modernen Fortleben. Vom stoischen Ideal der *patientia* wird der polyedrische Held zu Beginn der Neuzeit Symbol des Aufbruchs in neue Welten (vgl. Columbus) und der unsteten Wissbegierde (Dante, vgl. auch Tennyson); im 19. Jahrhundert wandelt sich Ulixes zum Exemplar des von Nietzsche gepriesenen Übermenschen (D'Annunzio) oder der romantischen Innerlichkeit. Im 20. Jahrhundert wird er zur Personifikation des modernen Individuums im Irren ohne Ziel und Horizont (Joyce), zur Verkörperung der leidvollen Existenz und zum Fanal des Überlebenswillens selbst in der Hölle von Auschwitz (Levi) oder Afrikas (Soyinka), ferner zum paradigmatischen Mythos des kolonialistischen und hybriden Lebens in der Neuen Welt, wie in Brasilien oder der Karibik (de Campos, Walcott); Horkheimer und Adorno sehen in Odysseus nach den Erfahrungen des 2. Weltkriegs das Prinzip der Dialektik der Aufklärung. Nach der Behandlung von drei musikalischen Versionen (Monteverdi, Dallapiccola und Berio) gelangt man zu Odysseus' Nachleben in Frankreich (Giraudoux, Giono, Gide), Griechenland (Kazantzakis, Kavafis, Seferis), Spanien (Riba, Torrente Ballester), Portugal (Eça de Queiroz) und Italien (Dante, Graf, Pascoli, D'Annunzio, Savinio, Lampedusa, D'Arrigo, Pavese, Vittorini, Consolo, Cattafi, Malerba). Schliesslich gelingt P. Boitani eine grossartige Zusammenschau und ein guter Ausblick. Grösse und Verinnerlichung, Verbürgerlichung, Ironisierung, Dekonstruktion und Fragmentierung sowie das Potential zur Anpassung, Umgestaltung und intertextuellen Produktivität prägen diesen unsterblichen Mythos, der auch im dritten Jahrtausend verspricht, als «unbegrenzte Metapher» eine ungeheure Anziehung auf kreative Künstler auszuüben. Weitere Höhepunkte sind die Beiträge von V. Citti, S. Saïd, P. Gibellini, M. Sacco Messineo, P. Pucci, A. Grillo und S. Nicosia. Film, Bühne und Malerei und der deutsche sowie anglo-amerikanische Kontext – letzteres ist aber bereits von G. Steiner (Hrsg.), *Homer in English,* London 1996, geleistet – bleiben leider unterbelichtet. Trotzdem ist das Buch empfehlenswert und ein *must* für jeden *Odyssee*-Interpreten sowie Rezeptionsinteressierten, der vor Italien als einem der wichtigsten Länder bezüglich des Fortlebens der klassischen Antike nicht Halt macht.

Anton Bierl

Markus Altmeyer: **Unzeitgemässes Denken bei Sophokles.** Hermes Einzelschriften 85. Steiner, Stuttgart 2001. 330 S.

Die überarbeitete Freiburger Dissertation (1997; Forschungsstand nur bis zu diesem Jahr berücksichtigt) setzt sich zum Ziel, «den Standpunkt des Dichters vor dem Hintergrund der zeitgeschichtlichen Gegebenheiten und des damals herrschenden intellektuellen Diskurses zu bestimmen» (14). Die These, «dass Sophokles in seinen Helden mythische Personen präsentiert, deren Haltung vor dem Hintergrund des die Aufführungszeit bestimmenden Denkens unzeitgemäss wirkt, und dass er eine Vorliebe für diese ältere Gedankenwelt mit ihren 'altmodischen' Positionen hegt» (15), wird in einem Durchgang durch sämtliche sieben erhaltenen Stücke exemplifiziert. Solche Spannungsfelder, in denen sich die von Sophokles kritisierte 'moderne' Mentalität über tradierte Werte und Normen hinwegsetze, liegen nach A[ltmeyer] insbesondere im Verhältnis von Familie und Staat oder Religion und Politik sowie in der Entwertung moralischer Grundsätze durch einen bedenkenlosen Opportunismus sophistischer Provenienz.

Die Interpretation der Tragödien liefert im einzelnen durchaus wertvolle Ergebnisse, doch erweckt die übergreifende Dichotomie in negativ gezeichnete 'moderne' Gestalten wie Kreon oder Odysseus, an denen Sophokles seine Zeitkritik äussere, und positiv konnotierte 'altmodische' Helden wie Aias, Herakles, Antigone, Elektra, Philoktet oder Ödipus, die kompromisslos traditionelle Werte hochhielten, auch wenn diese Haltung ihnen selbst und ihrer Umgebung Leid bringe, einen etwas einseitigen Eindruck. Problematisch ist insbesondere, dass die methodische Grundlage der Text-

interpretation nicht explizit reflektiert wird. Obwohl der Verf. an manchen Stellen mit literaturwissenschaftlichen Begriffen wie der Figurenperspektive operiert, setzt er an anderen die Aussageintention des Dichters unmittelbar mit Aussagen von einzelnen Figuren gleich oder postuliert umgekehrt eine ironische Distanzierung des Sophokles etwa vom Chor. Ebenso erscheint die Beantwortung der Frage nach der politischen Relevanz der sophokleischen Tragödien im Sinne einer durchgehenden Zeitkritik allzu pauschal. Auch wenn A. betont, dass Sophokles trotz seiner wertkonservativen Haltung kein Gegenaufklärer oder Antidemokrat gewesen sei, müsste das Verhältnis von 'alten' aristokratischen und 'neuen' demokratischen Werten im Athen des 5. Jahrhunderts genauer definiert und die Begriffe 'altmodisch' und 'modern' durch den Vergleich mit anderen zeitgenössischen Texten (A. zieht vor allem Thukydides heran) in einen weiteren historischen Horizont gestellt werden. Generell erscheint es angesichts der Mehrschichtigkeit der tragischen Texte fraglich, ob sich eine so eindeutige Botschaft aus ihnen gewinnen lässt, wie die Studie suggerieren möchte. Leider führt der Verf. die in seinen Detailinterpretationen durchaus angelegten Ansätze zu einer komplexeren Sichtweise im Interesse der übergeordneten These nicht weiter aus. Annemarie Ambühl

Gotthold Ephraim Lessing: Sofocle. Introduzione, traduzione e note a cura di *Gherardo Ugolini*. Con le testimonianze antiche sulla vita di Sofocle. Materiali per la storia degli studi classici 2. Bibliopolis, Neapel 2003.

Vier Bände hatten es werden sollen. Über den ersten ist Lessing nicht hinausgelangt. Dieser und die im Nachlass erhaltenen Entwürfe zum *Sophokles* werden hier in italienischer Übersetzung vorgelegt, mit Einleitung und Anmerkungen. Die Einleitung (17–31) beschreibt die Entstehung, den Plan und das leitende Interesse der Schrift: Im Mittelpunkt des Gesamtentwurfes steht weniger die Altertumskunde als die Theorie des Dramas (17–21). Dies wird im (einzig vollendeten) biographischen Teil allerdings nicht recht greifbar. Sein Charakter erschliesst sich im Vergleich mit Bayles *Dictionnaire,* mit den Quellen, mit Lessings eigenen *Rettungen* (21–25). Nur im Vorübergehen wird Lessings Verhältnis zur Wissenschaft seiner Zeit beleuchtet. Aufschlussreicher sind die Bemerkungen zum Einfluss seiner Schrift auf die spätere Forschung (25–29). Eindrucksvoll ist die Skizze dessen, was nie geschrieben wurde: Übersetzung der erhaltenen Dramen, Analyse des Sophokleischen Gesamtwerks – hier erst hätten Lessings Interessen an Kritik und Theorie des Dramas ihren eigentlichen Gegenstand gefunden. Mit den biographischen Gründen für den Abbruch der Arbeit schliesst die Einleitung (29–31). In den Anmerkungen sind fast alle Zitate nachgewiesen, die von Lessing benutzten Ausgaben identifiziert und bio-bibliographische Daten ihrer Verfasser zusammengetragen. – Ein schönes Buch: angenehm zu lesen, nicht allzu viele Druckfehler (meist im Griechischen). Es weckt die Lust, mehr zu erfahren. Wie steht Lessing zur Wissenschaft seiner Zeit? Wie erscheinen seine Ergebnisse im Licht moderner Forschung? Hinweise sind hier gegeben. Eine systematische Aufarbeitung wäre sicher lohnend. Dazu würde ein vollständiger Vergleich mit den von Radt gesammelten Testimonien gehören. Erste Schritte dazu sind hier getan. Auch wer nicht auf die Übersetzung angewiesen ist, wird Einleitung und Anmerkungen dankbar und mit Gewinn benutzen. Arnd Kerkhecker

Markus Dubischar: **Die Agonszenen bei Euripides.** Untersuchungen zu ausgewählten Dramen. Drama. Beiträge zum antiken Drama und seiner Rezeption, Beiheft 13. Metzler, Stuttgart/Weimar 2001. 455 S.

Der Verf. unterscheidet in seiner aus einer Greifswalder Dissertation (1999) hervorgegangenen Studie zu den Agonszenen bei Euripides drei Agontypen, die er nach der darin verhandelten Streitfrage definiert: den Abrechnungsagon, den Beratungsagon und den Hikesieagon (mit jeweils mehreren Untertypen und Zwischenformen). Die Beschränkung der folgenden Untersuchung (Teil II) auf den Typus der Abrechnungsagone ist sicherlich sinnvoll, da sich diese in immerhin acht Stücken finden (*Alkestis*, *Medea*, *Elektra*, *Hekabe*, *Troerinnen*, *Phoinissen*, *Iphigenie in Aulis*, *Hippolytos*) und zudem ein hohes dramatisches Konfliktpotential aufweisen. Die Aufteilung der Untersuchung auf separate Kap. (Komposition, Einbindung in die Dramenhandlung, thematische Bedeutung, Bedeutung für die Informiertheit der Zuschauer) macht es freilich nicht leicht, den Überblick über die einzelnen Szenen im Kontext des jeweiligen Stückes zu bewahren. Für die Interpretation am fruchtbarsten ist denn auch das achte Kap., das etwas längere zusammenhängende Analysen der Agonszenen bietet

und als methodische Grundlage das Modell der Perspektivenstruktur dramatischer Texte nach Pfister einführt, um die auktorial intendierte Rezeptionsperspektive der euripideischen Dramen zu rekonstruieren. Die Untersuchung der in den Agonszenen angelegten Signale zur Rezeptionssteuerung mündet in eine differenzierte Einschätzung von Euripides' dramatischer Technik, die sich bereits in die Nähe der offenen Perspektivenstruktur moderner Bühnenstücke rücken lasse, da sie keine einseitigen Schuldzuweisungen und einfachen Lösungen offeriere, sondern gezielt Irritationsmomente einbaue, die das Publikum aufforderten, die dramatischen Konfliktsituationen in ihrer ganzen Komplexität zu erfassen. Die Interpretation bleibt dabei vorwiegend textimmanent, während der historische Hintergrund nur ganz am Rande in den Blick tritt.

Die übersichtliche Präsentation des Materials trägt zur methodischen Klarheit bei, wirkt allerdings bisweilen etwas schematisch, zumal der Gang der Argumentation einen ausgeprägt repetitiven Charakter trägt. Die Schlusszusammenfassung nimmt viel Material (inkl. Tabellen) aus den vorangehenden Kap. teilweise wörtlich nochmals auf. Als sachlicher Irrtum sei die auf S. 178 geäusserte Behauptung erwähnt, dass Eteokles in den *Phoinissen* nach dem Agon erst als Toter wieder auf der Bühne erscheine, die seine auf den Agon folgende Beratung mit Kreon über die einzuschlagende Strategie übersieht. Insgesamt bietet die Studie einen valablen, wenn auch selektiven Überblick über die Agonszenen bei Euripides. Annemarie Ambühl

Helene P. Foley: **Female Acts in Greek Tragedy.** Martin Classical Lectures. Princeton University Press, Princeton/Oxford 2001. 410 S.

Die Verf. legt auf der Grundlage ihrer früheren Arbeiten zur Darstellung von Frauen in der griechischen Tragödie ein kohärentes Kompendium vor, das ihre Methode umfassend dokumentiert: «an anthropological approach to tragic representation that locates gender issues in a specific dramatic and cultural context» (337). Die Einbettung der Tragödie in ihren sozial- und mentalitätsgeschichtlichen Hintergrund und der Einbezug von benachbarten Disziplinen wie der Anthropologie, Gender Studies und Philosophie ergänzen die literaturwissenschaftliche Perspektive in fruchtbarer Weise, ohne dass dabei das letztlich nicht auflösbare Spannungsverhältnis zwischen Literatur und gesellschaftlicher Realität aus dem Blick gerät. Das komplexe Zusammenspiel der Geschlechterrollen sowohl innerhalb des fiktiven Horizonts der Texte als auch im Vergleich mit dem kulturellen Kontext kann exemplarisch den kreativen und bisweilen provokativen Dialog der Tragödie mit dem zeitgenössischen Athen illustrieren.

Die ersten beiden Kap. untersuchen die tragischen Frauenrollen vor dem Hintergrund der historischen Praxis anhand der Themenkomplexe 'Totenklage und Bestattungsritual' sowie 'Hochzeit und Ehe'. Das dritte, längste Kap. befasst sich mit weiblichen Rollen in verschiedenen Lebensstadien («Virgins, Wives, and Mothers»); im Zentrum stehen hier die titelgebenden 'female acts', das heisst die Darstellung der von weiblichen Tragödienfiguren getroffenen autonomen ethischen Entscheidungen. Gerade in diesem Bereich wird die Diskrepanz der tragischen Frauenrollen zu dem den 'realen' athenischen Frauen zugestandenen beschränkten Handlungsspielraum besonders manifest. Die Durchbrechung der kulturellen Norm lässt sich dabei unter einer doppelten Perspektive interpretieren, einerseits im Sinne einer affirmativen Bestätigung dieser Norm, andererseits aber auch als Infragestellung der vorherrschenden Ideologie. Das letzte Kap. schliesslich fasst die Hauptthemen Hochzeit, Tod und Geschlechterverhältnis anhand der *Alkestis* und der *Helena* nochmals zusammen, die das rituelle 'pattern' des Kore-Mythos aufgreifen («Anodos Dramas»).

Die theoretische Reflexion geht einher mit einer Lektüre der Texte, die auch vor philologischen Detailinterpretationen umstrittener Stellen nicht haltmacht. Die Auswahl der ausführlicher behandelten Stücke umfasst alle drei attischen Tragiker: Aischylos' *Orestie* und *Sieben gegen Theben*; Sophokles' *Antigone* und *Elektra*; Euripides' *Medea*, *Hiketiden*, *Phoinissen*, *Hekabe*, *Alkestis* und *Helena*. Als episches Paradigma wird zudem Homers Penelope einbezogen. Obwohl sich die Verf. klar in die neuere anglophone Tragödienforschung einordnet, zieht sie doch auch die deutschsprachige Forschungstradition heran, wenn hier auch oft ältere Literatur oder Untersuchungen zu Spezialproblemen zitiert werden. Um so ärgerlicher sind die zahlreichen Druckfehler bei deutschen Titeln in der Bibliographie. Annemarie Ambühl

Jonas Grethlein: **Asyl und Athen. Die Konstruktion kollektiver Identität in der griechischen Tragödie.** Drama. Beiträge zum antiken Drama und seiner Rezeption, Beiheft 21. Metzler, Stuttgart/ Weimar 2003. 492 S.

Anhand derjenigen Stücke der drei attischen Tragiker, in denen das Ritual der Hikesie und das damit verbundene Motiv des Asyls eine zentrale Rolle spielen, setzt sich die Untersuchung zum Ziel, die identitätsstiftende Funktion der Tragödie in ihrem soziopolitischen Kontext zu definieren. Methodische Grundlage bilden kultur- und literaturwissenschaftliche Theorien, insbesondere die Rezeptionsästhetik sowie die Konzepte der kollektiven Identität und – mit kritischen Einschränkungen – des kulturellen Gedächtnisses. Ohne auf einen überholten historistischen Zugang zurückzugreifen, setzt G[rethlein] das Selbstbild der demokratischen Polis, das in den Tragödien entweder direkt anhand des Entwurfs eines asylgewährenden Athens oder anhand der Folien Argos und Theben gezeichnet wird, in einen engen Bezug zur historischen Entwicklung Athens nach den Perserkriegen bis zum Ende des Peloponnesischen Krieges.

Die einzelnen Tragödien (Aischylos' *Hiketiden,* Euripides' *Hiketiden,* Aischylos' *Eumeniden,* Sophokles' *Oidipus auf Kolonos,* Euripides' *Herakliden* sowie kürzer *Medea* und *Herakles*) werden nach einem festen Interpretationsschema untersucht, indem jeweils zunächst die mythische Tradition umrissen, die dramatische Funktion des Asylmotivs formal analysiert, die Frage nach der Rezeption durch das zeitgenössische Publikum und insbesondere nach dem Verhältnis der fiktiven Darstellung Athens zur Realität gestellt und schliesslich der historische Hintergrund der Aufführungszeit als Interpretationshorizont miteinbezogen wird. Der Gefahr einer stereotypen Anwendung dieser Methode begegnet G. durch die Betonung der Polyphonität des tragischen Diskurses im Unterschied etwa zum rein panegyrischen Athenbild der Grabreden, die verschiedene Grade der Identifikation der Wirklichkeit mit dem Idealbild oder der Distanzierung davon zulasse und damit ein breites Spektrum möglicher Rezeptionshaltungen eröffne. Gerade diese Offenheit der Gattung erschwert jedoch eine eindeutige Zuordnung der subtilen Abstufungen zwischen Affirmation, Kritik und Subversion; auch wenn G. den einzelnen Stücken jeweils eine bestimmte Position innerhalb dieses ideologischen Spektrums zuzuordnen sucht, lässt sich in dieser Hinsicht wohl keine abschliessende Gewissheit erreichen.

Der Dissertationscharakter (Freiburg i.Br. 2002) ist an der eingehenden Auseinandersetzung mit der Forschungsliteratur und dem extensiven Fussnotenapparat (extrem etwa S. 138) noch deutlich spürbar, was die Leserfreundlichkeit des Buches leider etwas beeinträchtigt. Eine Übersetzung der griechischen Zitate im Text wäre wünschenswert gewesen. Annemarie Ambühl

Gerard. J. Pendrick: **Antiphon the Sophist: the Fragments.** Edited with introduction, translation, and commentary. Cambridge Classical Texts and Commentaries 39. Cambridge University Press, Cambridge 2002. 472 S.

Eine kommentierte Neuausgabe der Fragmente des Sophisten Antiphon war trotz der wenigen Neufunde seit Diels-Kranz (*FVS* II, Berlin ^{6}1952) und Untersteiner (*Sofisti. Testimonianze e frammenti* IV, Firenze 1962) längst überfällig. P(endrick) schliesst nun diese Lücke mit einem vor allem durch den über 200seitigen Kommentarteil (227–430) beeindruckenden Studienband. Auf die ausführliche Einführung zum Autor, zu seinem Werk und seiner Lehre (1–67) folgt der Textteil (69–223), dem die Aufschlüsselung aller Handschriften der für die Antiphon-Überlieferung so wichtigen Sekundärquellen vorausgeht (obwohl P. selbst keine einzige dieser Handschriften neu überprüft, sondern deren Lesarten jeweils aus der führenden Textausgabe übernommen hat, ix). Die Testimonia umfassen nun 12 Einträge, während für die Fragmente die Zählung von Diels-Kranz (F 1–81) sinnvollerweise beibehalten wurde (neues Material ist als F xxA usw. eingearbeitet). Bibliographie (431–457) und Indices (458–472) beschliessen das Werk. Zu begrüssen ist P.s Entscheidung, den Kontext, in den die Fragmente eingebettet sind, gegenüber seinen Vorgängern zu erweitern, was zu einem besseren Verständnis beiträgt (s. insb. F 13 und F 15). Schade jedoch, dass im kritischen Apparat die genauen Stellenangaben der Korrekturen und Konjekturen moderner Philologen, wie sie zumal bei D.-K. noch vorliegen, dem nackten Namen gewichen sind (z.B. liest man in F44(a)1 H. Schöne [umständlich über die Bibliographie zu erschliessen], dem bei D.-K. die zeitsparende Angabe *RhM* 73, 1920, 140 beige-

geben ist; andererseits wird bei jeder neuen Kolonne der Papyrusfragmente ed. pr. = Grenfell et Hunt [1915]; CPF = Decleva Caizzi et Bastianini [1989] hinzugefügt, wo doch gerade *CPF* unter die «Abbreviations» auf S. 431 hätte aufgenommen werden können). Unangenehm berührt weiterhin, dass P. bei der Diskussion von Papyrusfragmenten zu Schlussfolgerungen gelangt, die dem handschriftlichen Befund diametral entgegenstehen: So druckt er z.B. in F44(c)4 αλ]ληλοις, das er nach einer ausführlichen Besprechung im Kommentar (369–370) den Varianten εν αλληλοις (so Grenfell-Hunt) und επ' αλληλοις (so Fränkel) als überlegen erachtet; doch die Lücke am Zeilenbeginn des Papyrus umfasst mindestens 4 Buchstaben! Dass schliesslich für die Komikerfragmente auf Meineke, *FCG* und nicht auf Kassel-Austin, *PCG* verwiesen wird, ist wohl der langen Entstehungsphase des Buches anzulasten («this book began life longer ago than I care to remember», x). Alle diese Mängel stehen aber weit hinter der Summe der exzellenten Beobachtungen zurück, die der Kommentarteil liefert: P. ist es zweifellos gelungen, Antiphons Fragmenten viel Neues abzugewinnen. Orlando Poltera

Tucidide: La guerra del Peloponneso. Libro II. Testo, traduzione e commento con saggio introduttivo a cura di *Ugo Fantasia*. Edizioni ETS, Pisa 2003. 652 S.

Die Beschäftigung mit dem zweiten Buch des Thukydides, das so berühmte Passagen wie den Epitaphios Logos, die Pestbeschreibung, die letzte Rede des Perikles und die auktoriale Würdigung des grossen Staatsmannes enthält, erfährt durch F(antasias) Werk eine willkommene und qualitativ hochstehende Bereicherung. Das Buch umfasst neben dem auf der Ausgabe von Alberti (Rom 1972–2000) fussenden Text mit kritischem Apparat und einer klaren und flüssigen Übersetzung ins Italienische den neuesten und bei weitem umfangreichsten Kommentar. Für Nichtspezialisten erweisen sich besonders die vielen Auskünfte über sprachliche und grammatikalische Besonderheiten als nützlich. Dem Spezialisten sind hingegen die ausführlichen und ausgewogenen Diskussionen – vornehmlich über historische Fragen –, die angesichts der kaum noch überschaubaren Sekundärliteratur gut zusammengefasst und durch Angabe der einschlägigen Werke (bis zum Jahre 2001) abgerundet werden, unentbehrliche Arbeitshilfen. Ein Literaturverzeichnis, ein allgemeiner Index und Karten schliessen den Band ab. Im einleitenden Essay «Tucidide e l'Atene di Pericle: guerra, democrazia, impero» (21–59) unterzieht F. die für das Verständnis des zweiten Buchs wichtigen Bereiche der Perikleischen Strategie, des Innenlebens der athenischen Demokratie und des attischen Seebundes einer kritischen historischen Analyse. Das Fehlen einer allgemeinen Einführung am Anfang bewirkt jedoch, dass der Kommentar an manchen Stellen zu breit und unübersichtlich wird (so etwa zu 2,65, wo durch das Aufrollen der leidvollen 'Thukydideischen Frage' der Überblick verloren zu gehen droht). Bedauerlich ist auch das absichtliche Ausklammern des literarischen Aspekts: So bleibt besonders bei den Reden der rhetorische und künstlerische Gehalt weitgehend unberücksichtigt. Davon abgesehen, ist der Kommentar ein vorzügliches und unverzichtbares Hilfsmittel, und man kann nur hoffen, dass F. weitere Bücher kommentiert. Carlo Scardino

Maria Elena De Luna: **La comunicazione linguistica fra alloglotti nel mondo greco. Da Omero a Senofonte.** Edizioni ETS, Pisa 2003. 348 S.

In Maria Elena De Lunas Monographie geht es mindestens so sehr um das griechische Verhältnis zu fremden Sprachen und Kulturen wie um die im Titel genannte Kommunikation zwischen Sprechern verschiedener Sprachen. De Luna zeigt, welchen Stellenwert Sprache in der Konstitution und Wahrnehmung des Fremden besitzt und wie damit immer wieder andere Konnotationen verknüpft sind: Homer weiss um die sprachliche Heterogenität der Nicht-Griechen, problematisiert die Kommunikation zwischen Griechen und Troianern aber nicht, Hipponax integriert das sprachlich Andere wertneutral in seinen Iambos, Aischylos evoziert fremde Sprachen z.T. lautmalerisch, und Euripides verwischt allmählich die Grenze zwischen Griechischem und Barbarischem.

Den Hauptnutzen des Buchs bildet die Zusammenstellung der den Themenkomplex Fremdsprachigkeit betreffenden Textpassagen, wobei zwar Herodot, Thukydides oder die Tragiker vollständig ausgewertet scheinen, bei Xenophon dagegen nur die *Anabasis* berücksichtigt wird. Bedauerlicherweise werden die einzelnen Kapitel kaum miteinander in Beziehung gesetzt und grundsätzlichere Fragen selten gestellt – etwa inwiefern kulturgeschichtliche Faktoren wie die Sophistik die

Wahrnehmung von Sprachvielfalt beeinflussen. Wünschenswert wäre ferner die stärkere Einbeziehung soziolinguistischer Aspekte: Es fehlt z.B. eine kritische Auswertung der an sich praktischen Fremdwörterlisten zu bestimmten Autoren oder (im Zusammenhang mit Xenophon) eine nähere Auseinandersetzung mit der Sprachsituation im persischen Reich.

Das Literaturverzeichnis weist gewisse Lücken auf (s. etwa C. W. Müller et al., *Zum Umgang mit fremden Sprachen in der griechisch-römischen Antike* sowie verschiedene Aufsätze von R. Schmitt zu den persisch-griechischen Sprachbeziehungen), und insbesondere in den griechischen Passagen wären noch einige Druckfehler zu korrigieren gewesen. Andreas Willi

David Sedley (ed.): **The Cambridge Companion to Greek and Roman Philosophy.** Cambridge University Press, Cambridge 2003. XIII, 396 S.

'Companions' zum Gebrauch der Studenten wuchern, ausgerichtet auf ein weltweites anglophones Reservoir. Griechische Buchstaben dürfen da nicht stören, auch nicht Latein, überhaupt «books requiring knowledge of Greek and Latin» (362); selbst die Bibliographie hat nichts Nicht-Englisches.

Griechische Philosophie also ohne Zeller – Diels taucht als Editor ein paar Mal auf. Uneinheitlich ist das Verfahren in bezug auf Transkriptionen; und was an Schulwissen in philosophischer Terminologie vorausgesetzt werden kann, scheint nicht immer bedacht; Rez. gesteht, Metaphysik des Aristoteles (142f.) oder «intellect» bei Themistios (266f.) ohne den Originaltext nicht zu verstehen. Immerhin steht am Anfang die Versicherung, hier werde eine erste Einführung gegeben, der Gang zu den Quellen solle folgen. Hoffen wir es.

Nun ist es aber gelungen, exzellente Mitarbeiter zu gewinnen. Sie bieten lebendige, durchdachte Texte, nicht Faktengerippe oder Leitfaden, wohl aber einige hilfreiche Tabellen. Dass die «vier Elemente» des Empedokles gar nicht mehr aufgezählt werden, überrascht dann doch. Die Einführung eines Kapitels «Roman Philosophy» zwischen Hellenismus und Spätantike, von Lucrez und Cicero bis Mark Aurel, lässt Epiktet fast im Nichts versinken.

Erweiterung ins Unbestimmte wie «Philosophy and Literature» (M. Nussbaum) wird dem von Paraphrasen 'begleiteten' Studenten eher zusätzliche Phrasen bringen. Etliche Kapitel aber werden zu einem herausfordernden Lesevergnügen; Rez. würde besonders «Argument» (J. Barnes), Platon (Chr. Rowe), Hellenismus (D. Sedley/J. Brunschwig), «Philosophy and Religion» (G. Most) herausheben. Walter Burkert

Platonis Rempublicam recognovit brevique adnotatione critica instruxit *S. R. Slings*. Oxford Clarendon Press, Oxford 2003. XXIII, 428 S.

Der vorliegende Band, der Burnets Oxford-Ausgabe ersetzen soll, ist das Ergebnis der Arbeiten, die 1978 die von S. R. Slings geführte Gruppe mit dem Forschungsvorhaben «Text Edition of Plato's Eighth Tetralogy» an der Freien Universität Amsterdam begonnen hat und die zuvor verschiedene wesentliche Arbeiten zum Verständnis der Textüberlieferung und zur Textkonstitution des *Staates* geleistet hat (siehe vor allem G. Boter, *The Textual Tradition of Plato's Republic,* Leiden 1989 und die von S. R. Slings in *Mnemosyne* veröffentlichten «Critical Notes on Plato's Politeia»). Für die vorliegende Edition wurden zwar die drei wichtigsten erhaltenen Handschriften (ADF) sowohl von S. als auch von seinem Mitarbeiter G. Boter, getrennt in Mikrofilme und in Autopsie, kollationiert. Dennoch legt S. den vom Parisinus 1807 (A) gebotenen Text auf eine breitere Weise zugrunde, als es Burnet (IX) und die verschiedenen Herausgeber des Dialogs seit Bekker gemacht hatten. Da diese drei wichtigsten Zeugen zum ersten Mal ausführlich kollationiert worden sind, stellt diese Ausgabe dennoch einen grossen Fortschritt in der Textkonstitution dar. Ein anderer Vorzug dieses Bandes liegt m.E. in der Breite der aus der indirekten Überlieferung stammenden *variae lectiones*. Die für die Bibliotheca Oxoniensis selten lange Einleitung erklärt ausführlich die Kriterien, die S. verwendet hat. Sie sind sicherlich sehr hilfreich für weitere Editoren, auch wenn S.s Absicht, dem Leser die Arbeit zu erleichtern, als editorisches Kriterium methodologisch irrig sein kann. Besonders hilfreich ist der *Index testimoniorum,* der das ausführliche Verzeichnis Botes (a.O., 290–365) ergänzt. Abgesehen von konkreten Fragen, die an dieser Stelle nicht besprochen werden können (ich halte z.B. in 606c2 die Aufnahme von Ruijghs Konjektur in den Text für nicht angebracht), ist diese neue Edition eines zentralen Platonischen Werkes sehr zu begrüssen. F. L. Lisi

Monique Dixsaut: **Platon. Le désir de comprendre.** Bibliothèque des Philosophies. Vrin, Paris 2003. 288 S.

Entgegen den traditionellen Platoninterpretationen, die den Philosophen aufgrund einer – gemäss der Autorin – falschen Problemstellung, die auf der Annahme einer An- beziehungsweise Abwesenheit einer geschlossenen Theorie beruht, entweder als Dogmatiker, Skeptiker oder gar als Esoteriker deutet, schlägt Dixsaut ihrerseits eine neue und bemerkenswerte Leseweise der Platonischen Werke vor. Grundlegend für ihre Interpretation ist die Vorstellung, dass Philosophie für Platon gleichzeitig eine Liebe zur Wahrheit bedeute («un terrible amour de la vérité», 7) und das Ausüben einer fragenden Intelligenz mit dem Ziel, Realität und deren Komposition zu verstehen. Denken bedeute für Platon Bewegung, und jeder Dialog intendiere eine Selbsterziehung des Denkens durch sich selbst, um bei jeder Problemstellung erfinderischer und intelligenter zu werden. Die von einem bestimmten Dialog vorgeschlagenen Antworten auf eine Frage seien jeweils aus der entsprechenden Perspektive und im Gesichtskreis einer neuen möglichen Untersuchung zu verstehen. Bedauernswert bleibt trotz der Entschuldigung der Autorin (7) der Verzicht auf eine Darstellung der wichtigsten Ansätze der Platondeutung. Als einführende Lektüre in das Denken Platons setzt D. viel Vorwissen voraus.

Anhand von sieben Hauptkapiteln und einer Konklusion legt D. überzeugend dar, dass für ein Verstehen Platons die Art und Weise, wie er etwas tut, verstanden werden muss und eine Interpretation sich nicht auf die Darstellung blosser Zusammenfassungen von Platonischen Aussagen beschränken kann. Die ersten zwei Kapitel beleuchten die Wichtigkeit der Sprache in ihrem Verhältnis zum Denken und die damit verbundene Frage, weshalb Platon seine Werke in Dialogform schrieb. Dabei macht die Autorin augenscheinlich, dass für den Philosophen nicht der Austausch mit einem Gesprächspartner konstitutiv für einen Dialog ist, sondern der innere Dialog der Seele mit sich selbst (37). Die drei nachfolgenden Kapitel beschäftigen sich mit den Wesenheiten («les essences», 8) und den damit zusammenhängenden ontologischen und epistemologischen Differenzen zu den veränderlichen Dingen. Anhand des *Phaidros, Sophistes* und *Politikos* zeigt die Verfasserin, dass die dialektische Wissenschaft kein starres Regelsystem darstellt, sondern intelligent und deshalb elastisch ist. Die letzten beiden Kapitel sind Themen gewidmet, die nicht Gegenstand einer dialektischen Übung sein können: die Seele, die Polis und die Welt. Der Autorin gelingt es, ihre Interpretation kohärent mit ihrer Konklusion über das Gute zu schliessen. Marlis Colloud-Streit

Ruby Blondell: **The Play of Character in Plato's Dialogues.** Cambridge University Press, Cambridge 2002. XI, 452 S.

Das Buch von Ruby Blondell (die früher unter dem Namen Mary W. Blundell publizierte) entspringt einer intensiven Auseinandersetzung mit Platons Kunst der Darstellung und enthält den Versuch, in seiner Charakterisierung der Dialogfiguren den Zusammenhang von philosophischem Gehalt und literarischer Form neu aufzuweisen (1f.). Die Konzentration auf die dramatischen Gestalten, nicht auf Lehren und Theorien, soll einen Zugang zum ganzen Platon, dem literarischen und philosophischen zugleich, eröffnen. Begründet wird dieser Ansatz einerseits mit dem Vorbehalt, dass wir in seinen Dialogen wie in anderen dramatischen Dichtungen die Stimme des Autors nicht vernehmen (14ff.), andererseits mit einer Darlegung zur sog. 'mimetic pedagogy', wonach es in der griechischen Kultur eine weithin bestimmende Auffassung gewesen sei, dass literarische Figuren dazu tendieren, sich das Publikum zu assimilieren und so erzieherisch zu wirken (80ff.). Dabei sind freilich gewichtige Gegeninstanzen, so die Urteile von Gorgias (*Hel.* 9), Isokrates (*Or.* 2,48f.) und Aristoteles (*Poet.* 1449b22–28) über eine andere Wirkung von Dichtung, nicht berücksichtigt. Aber auch die methodische Voraussetzung wird nicht beibehalten. In den auf die beiden allgemein orientierenden Kapitel folgenden Einzeluntersuchungen zu fünf ausgewählten Dialogen (*Hippias minor, Staat, Theaetet, Sophist, Staatsmann*) werden die hier entwickelten philosophischen Positionen im Widerspruch zur anfänglichen Grundsatzerklärung als Platons Meinung genommen. Durch ihre Ausschaltung wurde die Thematik ermöglicht; nun werden sie in einem durchaus dogmatischen Sinne verwendet, damit Bedeutung und erzieherische Verbindlichkeit der Personen hervortreten können. So wird im *Kleineren Hippias* die Diskussion über Achill und Odysseus als Abwertung traditioneller Vorbilder zugunsten der Sokratesgestalt gedeutet (154ff.), in der *Politeia* von dem dort ausgeführten Staatsentwurf die Cha-

rakterdarstellung beleuchtet (211ff.), der freundliche Kephalos im Blick auf den Mythos des Er als «potentieller Tyrann» bezeichnet (173, 189) und im *Theaetet* das Bild des Philosophen im Exkurs (172c–177c) als absolutes, jenseits dramatischer Realisierungsmöglichkeiten liegendes Ideal beschrieben (291), dem Sokrates durch 'strukturelle Imitation' verbunden ist (299f.). Er selbst ist unbedingtes Vorbild für uns (86; 304; 312). Eine Ungewissheit über Platon im Verhältnis zu seiner Schöpfung gibt es nicht. Wenn er im *Sophist* und *Staatsmann* Sokrates durch den 'Eleatischen Fremden', eine andere Verkörperung des idealen Philosophen (376), ersetzt, so deshalb, weil er sich und die Philosophie von dem überwältigenden Einfluss dieser Gestalt habe befreien müssen (391). So breit das Figurenspiel aus Platonischen Lehren und Vorstellungen erklärt wird, so erscheint es doch ausgezeichnet darin, dass es den eigentlichen philosophisch-erzieherischen Sinn des Gesamtwerkes ausdrückt: den Leser, ohne ihn auf Inhalte zu verpflichten, zu eigenem Denken anzuleiten. Der 'konstruktive' und der 'elenktische' Sokrates, die nach ihrem Vorgehen unterschieden werden (10f.), haben das gleiche Ziel (250).

Grosse Kenntnisse der Primär- und Sekundärliteratur und eine oft brillante Argumentation stehen im Dienst einer willkürlichen Konstruktion. Platon erscheint vor allem als Dramatiker und Erzieher, dem Euripides bei Aristophanes vergleichbar (104), als Philosoph aber nur insoweit, dass ihm als Hauptinteresse die Sorge um die – modern akzeptable – Selbständigkeit des Denkens, aber nicht andere «wahrhaft bizarre Ideen» (249) zugerechnet werden müssen. Christoph Eucken

Bruno Gentili/Liana Lomiento: **Metrica e ritmica. Storia delle forme poetiche nella Grecia antica.** Mondadori Università, Milano 2003. 332 p.

Du point de vue rythmique, musical et chorégraphique, on connaît les paradoxes auxquels a conduit en métrique gréco-romaine moderne la tendance analytique qui tente de diviser les périodes des compositions poétiques antiques en des unités aux dimensions de plus en plus restreintes et abstraites. Confirmée par le champion de l'*anceps interpositum* qu'est devenu Paul Maas et poussé à l'absurde dans la *Griechische Verslehre* (München 1993) commise par C. M. J. Sicking qui propose de réduire (et de déduire) tous les rythmes de la poésie grecque aux deux éléments formels *s* (∪ – ∪) et *d* (∪ – – ∪), correspondant aux «basic units» promues par A. M. Dale, l'analyse métrique en unités minimales s'est désormais transformée en doxa, sans rapport ni avec le phrasé musical, ni avec le rythme dansé de la période. Depuis plus de cinquante ans, Bruno Gentili et ses disciples urbinates ont réagi pour nous rappeler que les schémas abstraits et formels proposés par les manuels modernes de métrique grecque et latine ont une histoire qui les a détachés de la réalité phonique et mélodique dont ils sont censés rendre compte.

Retour donc aux catégories émiques et aux théories indigènes! Un retour qui implique néanmoins la confrontation à trois difficultés:

a) L'insuffisance de nos connaissances sur la théorie musicale du Ve siècle représentée en particulier par le sophiste Damon d'Athènes; nous ne percevons sa division en trois types de rythmes uniquement par les deux fameux passages des *Nuées* d'Aristophane (636 sqq.) et de la *République* de Platon (399c sqq. = fr. 37 B 9 DK) avec une distinction entre les périodes à mètre récurrent (à base iambique ou trochaïque) et à cadence impaire, les vers épiques correspondant à l'hexamètre dactylique (à cadence paire), et les rythmes composés à base dactylique.

b) L'influence déterminante exercée par une théorie analytique (déjà!) qui, attribuée aux Alexandrins, dérive les différents rythmes de la tradition poétique classique d'un nombre restreint de mètres «prototypiques» (fixé à un canon de neuf par Héphestion: iambe, trochée, dactyle, anapeste, choriambe, antispaston, ionique majeur, ionique mineur, péon) et par une théorie génétique (Ecole de Pergame?) qui tente de déduire ces rythmes par addition, soustraction, permutation et combinaison à partir des seuls hexamètre dactylique et trimètre iambique.

c) De même que pour l'édition d'un texte, le choix dans une tradition aux multiples développements et aux lacunes considérables du stade de la conceptualisation antique qui servira de base à la description et à la classification modernes; faire le choix d'Héphestion, c'est par exemple opter pour une théorie syncrétique, sédimentée et largement hétérogène, réduite en ce qui nous concerne à un résumé aux dimensions d'un abrégé.

Quoi qu'il en soit, la structure même du nouveau manuel urbinate en révèle les principes sous-jacents. Introduite par un plaidoyer pour appeler les métriciens contemporains à témoigner davantage de considération vis-à-vis des pratiques des anciens (de la valeur métrique attribuée à la syllabe à la disposition colométrique de chants entiers en passant par la définition fondamentale du *kôlon* lui-même et par la question de la relation entre longueur de la syllabe et temps musical), la première partie de l'ouvrage est consacrée aux concepts, envisagés dans une perspective historique. C'est ainsi au catalogue des notions opératoires pour la description rythmique des poèmes existants que sont intégrées les remarques critiques et les propositions les plus originales de la métrique grecque d'Urbino (voir notamment les entrées *anceps, arsi, colon, ictus, piede, ritmo*). Et puisqu'au-delà de la description technique, il s'agit d'art des Muses, cette indispensable liste de définitions est précédée des remarques attendues concernant la prosodie; elle est suivie de plus de deux développements fort précieux consacrés d'une part aux grandes unités rythmiques et compositionnelles notamment dans la tragédie, d'autre part à leurs modes d'exécution en rapport avec les différentes possibilités d'accompagnement musical. Notons qu'entre la période avec ses *kôla* et les parties méliques du drame attique, la strophe et la triade auraient aussi mérité un traitement autonome.

Le long développement analytique et illustratif qui constitue le reste du manuel se fonde sur la division classique entre poésie chantée et poésie en récitatif. Cette présentation permet de rompre avec l'habitude d'initier la description par l'hexamètre dactylique (avec le présupposé historien qu'implique un tel début) et avec la division artificielle de la poésie rythmée grecque en trois traditions, éolienne, ionienne et dorienne. Ainsi en commençant la partie dédiée à la poésie chantée par les dactyles «lyriques» pour passer en revue les différents rythmes méliques à base anapestique, iambique, trochaïque, choriambique, ionique, crétique ou docmiaque (suivant les sections, on attendrait parfois davantage d'exemples tirés des parties chorales de la tragédie) et en achevant la partie consacrée aux poèmes récités avec l'hexamètre dactylique après avoir traité du trimètre iambique et du tétramètre trochaïque, le nouveau manuel évite à la fois l'écueil de la perspective évolutionniste dans la présentation des genres poétiques concernés et l'obstacle du privilège fondateur habituellement accordé à la poésie homérique. C'est que, notamment pour respecter la division indigène probablement proposée déjà au Ve siècle par Damon, les auteurs assignent aux «épitrites *kat'enóplion*» le rôle central qui leur revient non seulement à partir de la poésie de Pindare, mais surtout par la découverte des poèmes citharodiques de Stésichore. Se situant du point de vue de leur diction entre le récitatif et le chant, ces compositions narratives sont à même de rendre compte de la perméabilité de la limite trop strictement tracée entre deux modes de poésie qui parfois se recoupent; au point qu'il est possible de se demander si ce rythme que l'on appelle dans la tradition moderne le dactylo-épitrite ne représente pas la forme la plus ancienne de rythme poétique spécifiquement grec.

Un *Enchiridion* exhaustif qu'il conviendra désormais non seulement d'avoir à portée de main, mais qu'il faudra aussi méditer tant il est vrai qu'il offre une réflexion articulée sur l'une des dimensions fondamentales des poétiques grecque et latine. On regrettera qu'à ce propos, ce manuel critique exhaustif ne soit pas assorti d'un chapitre de conclusions où seraient reprises les thèses défendues. Quoi qu'il en soit, sa publication en italien, signe de la vivacité et de l'originalité de la recherche en sciences de l'Antiquité chez nos voisins transalpins, ne devrait en aucun cas constituer un obstacle à sa diffusion et à son utilisation.

Claude Calame

Benedetto Marzullo: **Aristofane. Le Commedie.** Traduzione scenica, testo greco integralmente rinnovato, appendice critica. I Mammut 80. Grandi Tascabili Economici Newton, Newton & Compton editori. Rom 2003. LII, 1149 S.

Dieser *Mammut* fasst in kürzester Form die Ergebnisse aus den Überzeugungen, Erfahrungen und Überlegungen zusammen, die der Verf. im Umgang mit A. seit der ersten Ausgabe seiner Gesamtübersetzung «oltre quarant' anni orsono» entwickelt hat. Im Zentrum der Bemühungen stand die immer wieder revidierte Übersetzung, eine frei nachschaffende Bearbeitung des Textes in lebendiger italienischer Prosa, gedacht als «Regiebuch» für Aufführungen: «Non si trattava ... di confezionare una nuova traduzione ... ma di proporre un verosimile, se non azzardato copione per la scena, incalzato dalle istanze della performazione.» Ihr sind minimale Angaben zum Schauplatz und spärliche

Anmerkungen zu einzelnen Personen und Realien beigegeben, dazu vor jeder Komödie eine kurze Notiz zum Datum, zur politischen und kulturellen Bedeutung der Aufführung, jedoch ohne Analyse des doch meist recht komplizierten Aufbaus der Handlung, und vor dem ganzen Textcorpus die Vorworte zu den früheren Ausgaben der Übersetzung (1989; 1982; 1986, XXXV–LII). Ihr ist parallel ein neu bearbeiteter griechischer Text zur Seite gestellt. Dieser beruht auf Coulon als Referenztext (XV–XIX; Abweichungen davon im Text nicht signalisiert). In einer *Premessa* (VII–XXXV) bespricht der Verf. typische Fehler der Überlieferung (einzelne Korruptelen, Personenverteilung, Interpunktion, Ausfälle, Zusätze etc.), zu denen er Verbesserungen vorschlägt, und lässt frühere Ausgaben, Herausgeber und Bearbeiter des A. Revue passieren. Allen erteilt er (meist abfällige) Zensuren. In dem neuen griechischen Text lässt sich dementsprechend mancherlei Interessantes finden, so etwa, um nur zwei Beispiele zu nennen: bedenkenswert eine veränderte Sprecherverteilung von Euelpides und Peisetairos *Vö.* 1–161, weniger plausibel die Athetese von *Frö.*1323, die den feinen Scherz mit dem ποῦς zerstört. In der *Appendix critica* (1097–1148) sind die weit über 2000 (XXXV) Abweichungen von Coulon verzeichnet. Dazu gibt der Verf. die Namen der unzähligen Philologen seit der Aldina, die sie vorgeschlagen haben, ausserdem gelegentlich einige Parallelstellen, aber fast keine bibliographischen Angaben, auch nicht zu den Orten, an denen er seine eigenen Vorschläge («Mz.») publiziert hat. Wer immerhin kontrollieren möchte, was alle diese Vorgänger gesagt und wie sie ihre Meinungen begründet haben, muss sich das aus anderen, nicht immer leicht zugänglichen Unterlagen wieder zusammensuchen. Prosit! Thomas Gelzer

Andreas Willi: **The Languages of Aristophanes. Aspects of Linguistic Variation in Classical Attic Greek.** Oxford University Press, Oxford 2003. XIII, 361 S.

Die «languages» des Aristophanes (die der Verf. wechselweise als «Registers», «Languages», «Discourse», «Speech» und «Talk» bezeichnet) sind verschiedene, unterschiedlichem Gebrauch zugehörige Ausdrucksformen, die dem Publikum vertraut sind, das A. in seinen Komödien anspricht. Ihre Verwendung im Diskurs des Theaters ist jeweils auf einen bestimmten Effekt hin ausgerichtet, das heisst: insofern die verschiedenen «languages» etc. unterscheidbar und pointiert zutage treten, sind sie nicht 'realistisch' als reines Mittel der Verständigung eingesetzt, sondern in Kombination mit der szenischen Handlung zum Zweck meist komischer Chrakterisierung ausgewählt. Durch ihre Verwendung wird eine absichtsvoll veränderte, eben mit dieser spezifischen Sprachform verbundene, parodierende Funktion der Bedeutung der dafür eingesetzten 'Lexeme' in die Rede (oder in den Gesang) eingebracht. So erscheinen etwa Sokrates durch die Anwendung entsprechender «languages» als Priester eines Mysterienkults sowie als sophistischer Sprachlehrer, die in parodierten Hymnen besungenen Wolken-Göttinnen als Produkt sophistischer Lehren, Euripides als bekennender Sophistenschüler. Um die Pointen ihrer parodistischen Verwendung unmittelbarer zu verstehen, muss das Publikum die Signalwörter der spezifischen dahinter stehenden Sprache «im Ohr haben». Der Verf. behandelt sieben solche Spezialsprachen: die religiöse (8–50), technische (51–95), sprach- und naturwissenschaftliche (96–117) sowie sophistische Sprachneuerungen (118–156), Frauensprache (151–197) und Fremdensprache (198–225). Die Darstellung ist sehr theorielastig. So gleich im längsten und gewichtigsten Kapitel über die «Religious Registers». Zunächst gibt der Verf., gestützt auf die Ergebnisse von Beschreibungen der Sprachen ferner Völker mit mündlicher Kultur, eine theoretische Einleitung, die sich mit der Frage beschäfigt, ob bei A. Hymnen und Gebete als ein oder zwei Register zu verstehen seien, und gibt dann Beispiele für den Wortgebrauch und syntaktische Formeln in beiden. Da die Sprache des A. seit langem sehr gut erforscht ist, kann er auch dafür auf die Sammlungen früherer Gelehrter zurückgreifen. Damit gelangt er zu einer sehr genauen, allerdings nicht durchaus neuen Beschreibung grammatischer, lexikalischer und syntaktischer Variationen in diesen Registern. Die Kategorien der Fragen werden auch in den andern Kapiteln von aussen her an A. herangetragen. Fragt man dagegen von A. her, so wären wohl vor allem auch die Sprache der Sklaven, der Volksversammlung und des Militärdienstes zu untersuchen gewesen, da es dem Verf. ja um die sozio-linguistische Bedeutung der «languages» geht. Fragen nach dem Gebrauch der Sprache im Spiel mit den komischen, tragischen, epischen oder lyrischen Versen, das A. mit höchster Virtuosität betreibt, sind fast ganz ausgeklammert, wie erst recht Fragen nach der Bedeutung der Sprache für das Spiel im

Theater. So bietet das Buch eine zwar ganz einseitige, aber sehr gründliche Untersuchung gewisser Aspekte der «languages» des A., vorbildlich erschlossen für die Weiterarbeit durch drei Indices (of Passages, of Greek, und General I.). Thomas Gelzer

Silke Trojahn: **Die auf Papyri erhaltenen Kommentare zur Alten Komödie.** Ein Beitrag zur Geschichte der antiken Philologie. BzA 175. Saur, München/Leipzig 2002. 264 S.

Diese Arbeit ist die revidierte Fassung einer Hallenser Dissertation von 2001 aus der soliden papyrologischen Schule von W. Luppe. Sie ist in zwei Teile gegliedert. Im ersten (13–116) behandelt die Verf. 24 Papyri mit Scholien zur Alten Komödie: 21 von Aristophanes, davon 17 von erhaltenen, zwei von nicht erhaltenen (*Anagyros, Heroes*), zwei von unbekannten Komödien; dazu drei von Eupolis (*Marikas, Prospaltioi, Taxiarchoi*). Aufgrund von Autopsie oder von teilweise speziell beschafften Photographien legt sie neue, gründlich erarbeitete Ausgaben dieser Papyri vor, mit je einer Beschreibung, Angaben zum Erstdruck und zu weiteren Ausgaben, und Literatur. Die sorgfältige Beobachtung und der Überblick über die antike Kommentarliteratur erlauben ihr auch eigene Ergänzungsvorschläge. Dazu gibt sie zu jedem Abschnitt den Kontext oder eine Rekonstruktion des Inhalts und eine Übersetzung (gelegentlich nur der Scholien). Im zweiten Teil stellt sie die Ergebnisse ihrer Untersuchung in den weiteren Zusammenhang einer chronologischen Darstellung der antiken Kommentare zur Alten Komödie hinein (117–152). Die in Teil I untersuchten Papyri unterzieht sie dann, eingeteilt in drei Arten, einer speziell auf Zwecke und Mittel der Kommentierung ausgerichteten Analyse: wissenschaftliche Hypomnemata (155–169), einfache Kommentare, die sich auf für das unmittelbare Verständnis nötige Wort- und Sacherklärungen beschränken (169–187), und «Lesehilfen» (187–194). Ein Anhang (205–209) bringt kurze Hinweise auf 15 weitere Papyri zur Alten Komödie (darunter ein noch unpubliziertes Hypomnema zu Kratinos). Zum Abschluss ein Literaturverzeichnis und Indices der in den Papyri vorkommenden Eigennamen sowie der Namen und Sachen in Teil II. Ein sehr nützliches Buch. Thomas Gelzer

Aristoteles, Metaphysik. Übersetzt und eingeleitet von *Thomas Alexander Szlezák*. Akademie Verlag, Berlin 2003. 271 S.

Die *Metaphysik* des Aristoteles gehört zu den einflussreichsten Werken der Philosophiegeschichte und wird daher auch immer wieder in moderne Sprachen übertragen. Auch im Deutschen sind in den letzten Jahrzehnten einige Übersetzungen vorgelegt worden, wobei die klassische Übersetzung von H. Bonitz (1890 postum von E. Wellmann veröffentlicht) stets die unübertroffene Grundlage geblieben ist. Im Jahr 2003 erschienen gleich zwei neue Übersetzungen: die vorliegende sowie eine von H. Zekl angefertigte (Verlag Königshausen & Neumann).

In seinem Vorwort erklärt Szlezák, seine Übersetzung sei als Grundlage gedacht für einen dazugehörigen philologisch-philosophischen Kommentar, der bald folgen solle. Der Aufbau der Ausgabe konzentriert sich dementsprechend aufs Wesentliche: eine sehr knappe Einführung, die Beschränkung von (philologischen) Fussnoten zur Übersetzung aufs absolute Minimum, Kapitelüberschriften als einzige Gliederung, ohne weiterführende Erklärungen, eine kurze, sehr allgemeine Bibliographie, ein *Index nominum* am Schluss. Somit steht der Lesetext der vierzehn Aristotelischen Abhandlungen, welche die Sammlung der *Metaphysik* ausmachen, im Mittelpunkt (mit genauen Zeilenangaben des korrespondierenden griechischen Textes).

Die Lesbarkeit der Übersetzung *als deutscher* Text ist Hauptanliegen des Übersetzers gewesen, allerdings nicht, dass sie um jeden Preis lesbarer werde, als es der griechische Text für griechische Leser war. Die Nähe zur Syntax und Wortstellung des griechischen Originals wurde, soweit es ging, gesucht. Bei schwierigen Stellen werden im Haupttext in Klammern Alternativübersetzungen angegeben. Dies ist zwar interessant für solche, die selber am griechischen Text arbeiten, führt aber zu einer recht defensiven Übersetzung, bei der man eindeutige Stellungnahmen vermisst.

Vermieden wurden deutsche Kunstwörter bei der Übersetzung von Aristotelischen Termini, die im Lesetext jeweils in Klammern auf Griechisch und in Transliteration angegeben werden. Dennoch werden immer wieder solche spezifischen Termini unübersetzt im laufenden deutschen Text gesetzt. Ein Beispiel: Im Buch XII (*Lambda*), Kap. 9, ist plötzlich unvermittelt vom *'Nus'* (in Klammern im

Text hinzugefügt: 'Geist') die Rede (1074b15), wobei bis zu dieser Stelle des Buches *Lambda*, νοῦς hauptsächlich mit 'Denken' oder 'Geist' übersetzt wurde. Vom Leser wird hier vorausgesetzt, dass er über die *Nus*-Problematik des Buches *Lambda* unterrichtet ist, insbesondere über die Schwierigkeiten des neunten Kapitels, ansonsten wird er kaum verstehen, warum hier das griechische Wort im deutschen Text beibehalten wurde und vorher nicht. Dies möge als Beispiel dafür dienen, wie nötig eine Erläuterung der jeweiligen Argumentationsgänge und Interpretationsfragen wäre, anhand derer denn auch solche wechselnden Übersetzungen der Termini erklärt würden. In der jetzigen Form, ohne Kommentarband, bleibt die Übersetzung als Arbeitsgrundlage unvollständig. Es ist somit sehr zu hoffen, dass der angekündigte Kommentarband auch tatsächlich bald erscheinen wird.

Alexandrine Schniewind

Aristoteles, Rhetorik. Übersetzt und erläutert von *Christof Rapp.* 2 Halbbände. Akademie Verlag, Berlin 2002. 1. Halbbd.: 505 S.; 2. Halbbd.: 1007 S.

Im Rahmen der Reihe «Aristoteles. Werke in deutscher Übersetzung» (hg. v. Hellmut Flashar) ist als Band 4 Aristoteles' *Rhetorik* in zwei Halbbänden erschienen. Im ersten Halbband bietet Rapp nach seiner Neuübersetzung (19–165), der er die kritische Ausgabe von Kassel (*Aristotelis Ars rhetorica,* ed. R. Kassel, Berlin 1976) zugrunde legt, eine ausführliche Einleitung (169–384), die in folgende Inhaltsbereiche einführt: Datierung und Einheit der Aristotelischen *Rhetorik*; vor-aristotelische Rhetorik; Platons Kritik der zeitgenössischen Rhetorik; Aristoteles' frühe Beschäftigung mit der Rhetorik und seine Konzeption einer dialektischen Rhetorik; Textgeschichte (Handschriften, Ausgaben, Übersetzungen, Kommentare); Stand der neueren Forschung; Zusammenfassung der Ergebnisse der Neukommentierung. Ein nach inhaltlichen Bereichen gegliedertes Literaturverzeichnis, Glossare und Register beschliessen den ersten Halbband.

Im zweiten Halbband erfolgt der eigentliche Kommentar. Besonders wichtige Themen der Aristotelischen *Rhetorik* werden in Vor- oder Nachbemerkungen zum Kommentar zu den einzelnen Kapiteln zusammenfassend behandelt, z.B. der vermeintliche Bruch zwischen Kapitel I 1 und der restlichen Schrift (107–119), das Enthymem (223–240), der Begriff 'Topos' (270–300), die Emotionen (543–583) und die Metapher (921–930).

Insgesamt lässt sich feststellen, dass Rapps Übersetzung und Kommentar einen äusserst wichtigen Beitrag zur zeitgenössischen Beschäftigung mit der Aristotelischen *Rhetorik* darstellen. Rapp zeigt eine bemerkenswerte Fähigkeit, zu den zahlreichen Interpretationsproblemen der Aristotelischen *Rhetorik* entweder überzeugende Lösungen zu liefern oder zumindest argumentativ gut abgestützte Lösungsversuche vorzuschlagen, wobei er tendenziell stets versucht, eine Interpretation zu liefern, die vermutete Inkonsistenzen und inhaltliche Brüche im aristotelischen Text auflöst, ohne auf Schichtenmodelle zurückzugreifen bzw. die Einheit der Aristotelischen *Rhetorik* grundsätzlich zu bestreiten.

Dies gilt z.B. für das Problem der Einheit der Aristotelischen *Rhetorik* (1. Halbbd., 192), das Problem der Vereinbarkeit von Kapitel I 1 und Kapitel I 2 (1. Halbbd., 377f.; 2. Halbbd., 107ff.), die nach Rapp wegen eines unterschiedlichen terminologischen Gebrauchs von πίστις in den beiden Kapiteln einander nicht widersprechen. Das Enthymem sieht Rapp als «*syllogismos* im rhetorischen Gebrauch» (2. Halbbd., 229), wobei offengelassen wird, ob Aristoteles das Enthymem als Syllogismos schlechthin definiert, wobei Ausnahmen existieren, die nicht zu dieser Definition passen (nämlich die nicht-notwendigen Zeichenenthymeme), oder ob Aristoteles bereits in der Definition die nicht-notwendigen Zeichen-Enthymeme als Ausnahme registriert (2. Halbbd., 236). Schliesslich rekonstruiert Rapp den Topos-Begriff (2. Halbbd., 282ff.) für die *Rhetorik* überzeugend als heterogenes Konzept, das nur zum kleineren Teil mit dem Topos-Begriff in der Aristotelischen *Topik* in Einklang zu bringen ist.

Was die Übersetzung betrifft, die nach Rapp «nicht schön, sondern nützlich» sein soll (1. Halbbd., 12), ist es ihm gelungen, eine genaue und verlässliche Übertragung zu erstellen und dabei vorliegende deutsche und englische Übersetzungen (z.B. Sieveke, Kennedy) in wichtigen Punkten zu korrigieren (vgl. 1. Halbbd. 290f. zu: *Aristoteles, Rhetorik*, München 1980; *Aristotle on Rhetoric. A Theory of Civic Discourse*, Oxford 1991).

Kritisch würde ich festhalten wollen, dass Rapps Interpretationslinie insgesamt vielleicht etwas zu strikt dem Ziel folgt, Aristoteles rationale Konsistenz zubilligen zu wollen. Ein Beispiel: Nehmen wir zunächst einmal durchaus an, Rapp sei es gelungen, die Forderung nach strikt sachbezogener Argumentation in Kapitel I 1 mit der Berücksichtigung der emotionserregenden Techniken in den folgenden Kapiteln dadurch in Einklang zu bringen, dass es Aristoteles nur um die Verwendung dieser Techniken neben, nicht anstatt von Sachargumenten gehe und dass er nur urteilsrelevante, nicht jedoch urteilsverwirrende emotionale Techniken zulassen wolle. Dann bleibt jedoch das Problem bestehen, dass Aristoteles an vielen Stellen der *Rhetorik* offenkundig unfaire und kompetitive Überzeugungstechniken keineswegs als solche brandmarkt, sondern schlicht als erfolgsorientierte Techniken empfiehlt (vgl. z.B. *Rhet.* 1367b 21–26; 1377b 3–7; 1382a 16–19; 1404b 18–26; sowie viele weitere Belege bei J. Sprute, «Aristotle and the Legitimacy of Rhetoric», in: D. J. Furley/A. Nehamas (eds), *Aristotle's Rhetoric*, Princeton 1994, 117–128).

Auch Rapps konsequente Wiedergabe von συλλογισμός mit «Deduktion» scheint mir angesichts der geläufigen modernen Verwendung von «Deduktion» in Logik und Mathematik einen zu strengen Folgerungsbegriff zu signalisieren, wobei Rapp selbst feststellt, dass «Aristoteles' Begriff des *syllogismos* weiter zu sein [scheint] als der moderne Begriff der Deduktion» (2. Halbbd., 234). Hier wäre die Belassung des griechischen Original-Terminus in der Übersetzung wie bei Sieveke («Syllogismus») und Kennedy («syllogism») vielleicht die bessere Lösung gewesen.

Wie immer man zu diesen und anderen Fragen steht, Rapps Übersetzung und Kommentar stellen einen Meilenstein dar, an dem in der künftigen Forschung zur Aristotelischen *Rhetorik* kein Weg vorbeiführen wird.

Manfred Kienpointner

Menander, The Plays and Fragments. Translated with explanatory notes by *Maurice Balme*. With an introduction by *Peter Brown*. Oxford University Press, Oxford 2001. XXXIV, 312 p.

A causa dello stato di grave mutilazione in cui ci sono giunte, le commedie di Menandro non godono in genere di grande fortuna presso il vasto pubblico dei lettori comuni, pur essendo oggetto di numerosi studi e commenti scientifici. E' perciò benvenuta questa traduzione inglese dell'opera menandrea, che si prefigge intenti 'divulgativi' e al tempo stesso cerca di essere completa ed aggiornata riguardo allo stato dei ritrovamenti. A P. Brown si deve un'introduzione sobria e di piacevole lettura (IX–XXIX), in cui vengono affrontate le fondamentali tematiche relative all'autore e all'opera. Tra le altre, il rapporto delle commedie menandree con la tradizione comica, il significato dei riferimenti alla tragedia e alla filosofia, il vivace realismo nella presentazione di situazioni e personaggi. M. B(alme) traduce i testi contenuti nell'edizione aggiornata di F. H. Sandbach (Oxford 1990), cui aggiunge i frammenti di più recente scoperta. B. riesce a fornire al lettore un testo fluido inserendovi direttamente correzioni e supplementi, talora di notevole ampiezza, che vengono contrassegnati in corsivo quando non generalmente accettati ma scelti tra varie proposte. La sua traduzione risulta scorrevole, chiara e soprattutto attenta alle sfumature del testo greco. Dall'intenzione di riprodurre la varietà menandrea «in tone and pace» (*Translator's Note,* XXXII) è scaturita la scelta di tradurre in versi. Il risultato è forse meno felice a proposito dell'uso dei trocaici inglesi in luogo del tetrametro trocaico, poiché la fissità ritmica dei primi contrasta decisamente con la moltitudine di soluzioni con cui Menandro ha piegato il secondo a diverse esigenze espressive. Uno snello apparato di note costituisce una guida utile e di facile consultazione per il lettore. Un po' smilza la bibliografia, che della letteratura critica si limita a citare i principali studi apparsi in inglese a partire dagli anni '80.

Giada Sorrentino

Callimaque. Sept exposés suivis de discussions par *Luigi Lehnus, Adrian S. Hollis, Franco Montanari, Peter J. Parsons, Richard Hunter & Therese Fuhrer, M. Annette Harder, Susan A. Stephens*. Avec une contribution de *Guido Bastianini*. Introduzione de *Franco Montanari*. Conclusions de *Luigi Lehnus*. Entretiens préparés et présidés par *Franco Montanari* et *Luigi Lehnus*. Avec la participation de *Claude Calame*. Index rédigé par *Lavinia Galli Milic*. Entretiens sur l'antiquité classique 48. Fondation Hardt pour l'étude de l'antiquité classique, Vandœuvres-Genève 2002. XII, 322 S.

Der Band beginnt mit Einleitung und Überblick von Franco Montanari (IX–XII). Luigi Lehnus berichtet über die Geschichte der Arbeit an den Kallimachosfragmenten («Callimaco prima e dopo Pfeiffer», 1–29 / 30–33) und gewährt einen reichen Ausblick auf die vielfältigen Fortschritte, die man sich von seiner Teubner-Ausgabe versprechen darf. Adrian Hollis geht bei Synesios, Gregor von Nazianz, Michael Choniates und in den Lexica auf die Suche nach unerkannten Anspielungen und Zitaten («Callimachus: Light from Later Antiquity», 35–54 / 55–57). Franco Montanari skizziert den Stand der Forschung zur philologischen Methode Zenodots und geht den Anfängen der antiken Kallimachosphilologie sowie überhaupt der philologischen Beschäftigung mit hellenistischen Dichtern im Hellenismus nach («Callimaco e la filologia», 59–92 / 93–97). Peter Parsons wendet sich den Epigrammen zu («Callimachus and the Hellenistic Epigram», 99–136 / 137–141): den Bedingungen ihrer Produktion und Rezeption, dem Vergleich mit Versinschriften und Epigramm-Papyri, der Scheidung von 'Traditionalisten' und 'Experimentalisten', dem Verhältnis von Epigramm und Elegie. Richard Hunter und Therese Fuhrer bemühen sich in ihrem gemeinsamen Beitrag zu den Hymnen («Imaginary Gods? Poetic Theology in the *Hymns* of Callimachus», 143–175 / 176–187) um den Aufweis, dass die Darstellung kultischer Szenen 'cultic imagination' voraussetze (146–157) und dass Erwähnungen des Herrschers in den ersten vier Hymnen diese 'political' machten (164f). Wiederholt ist von einer systematischen Deutung der Hymnen*sammlung* die Rede (145, 150, 162, 170). Leider werden die Gründe für eine solche Annahme wie auch ihre Konsequenzen nicht näher dargelegt (vgl. 176–178). Dass Pindars Zeushymnos nicht nur das Buch der Hymnoi, sondern die alexandrinische Pindarausgabe schlechthin eröffnet habe (171 Anm. 70; vgl. 173 und 177), ist keine verlässliche Annahme: W. H. Race, *RhM* 130 (1987) 407–410. Annette Harder («Intertextuality in Callimachus' *Aetia*», 189–223 / 224–233) gibt einem vertrauten Gegenstand ein modisches Ansehen. Susan Stephens («Egyptian Callimachus», 235–262 / 263–270) setzt die Jagd auf sog. 'Ägyptisches' im (poetischen) Werk des Kallimachos fort. Am Ende des Bandes stehen Guido Bastianinis Vorlage zu einem neuen Glossar-Fragment, das sich auf ein Gedicht des Kallimachos beziehen könnte (271–273 / 274f.), und das Schlusswort von Luigi Lehnus (277–279). – Dies ist, wie stets bei den *Entretiens,* ein schönes Buch. Die Zahl der Druckfehler ist gering. Der Inhalt ist durch drei Indices gut erschlossen (A. Callimaque, B. Auteurs et textes antiques, C. Auteurs modernes). Die Autoren vertreten ein weites Spektrum von Blickpunkten und Interessen. Vor allem in den Beiträgen der ersten Hälfte finden sich aktuelle Bestandesaufnahmen und Ergebnisse, für die jeder an Kallimachos Interessierte dankbar sein wird.

Arnd Kerkhecker

Paul Dräger: **Apollonios von Rhodos: Die Fahrt der Argonauten.** Griechisch-deutsch. Reclam, Stuttgart 2002. 592 S.

Man darf es wohl als eine erfreuliche Folge des seit gut zwei Jahrzehnten erwachten Interesses für das Epos des Apollonios betrachten, dass eine zweisprachige, preisgünstige Ausgabe dieses Textes nun auch beim Reclam-Verlag erschienen ist. Das für Hellenisten und Latinisten gleichermassen bedeutende Gedicht (namentlich Vergil verdankt ihm viel) wurde von D., einem ausgewiesenen Kenner des Argonautenmythos, in deutsche Prosa übertragen und kurz kommentiert. Die Übersetzung lehnt sich an die Prinzipien von W. Schadewaldts Wiedergabe der *Odyssee* an und entleiht ihr zahlreiche Wendungen und Wörter, muss aber zugleich mit Apollonios' so ganz anders gearteter, 'modernerer' Dichtkunst fertig werden. Das gut lesbare Resultat ist – zumal für den Fachmann – eine reizvolle Auseinandersetzung nicht nur mit dem Wortlaut, sondern auch mit der Natur des oft heterogenen alexandrinischen Kunstwerks. Ergänzt wird die Ausgabe durch eine textkritische Notiz, einen knappen, aber oft über die blossen Sacherklärungen hinausgehenden Kommentar (ca. 140 Seiten) samt Werk-

übersicht, Literaturhinweise und ein kurzes Nachwort. Dem Leser, der mit Apollonios und seiner vielschichtigen Dichtung nicht vertraut ist, werden hier in knapper Form Zugänge eröffnet, die bei der Auseinandersetzung mit dem Text sehr gute Dienste leisten können. Claudia Wick

Κωνσταντῖνος Οἰκονομάκος: **Προλεγόμενα στὴν κριτικὴ ἔκδοση τῶν Ἀλεξιφαρμάκων τοῦ Νικάνδρου.** Πονηματα 4. Ἀκαδημία Ἀθηνῶν ΚΕΕΕΣ, Athen 2002. XV, 262 S., 1 Tafel.

Im ersten Teil (1–112) der Prolegomena dokumentiert O. seine Analyse der 22 Manuskripte: Auf die paläographische Beschreibung folgt eine Besprechung der jeweiligen Besonderheiten (bisweilen ergänzt durch Listen von Lesarten). Anschliessend konstruiert O. das erste vollständige Stemma und benennt die codices descripti. Detailliert ist auch die Analyse der Scholien, der Euteknios-Paraphrase und der Nebentradition. Es folgen wertvolle Untersuchungen der älteren Ausgaben (v.a. O. Schneider, 1856, inkl. Liste der – zahlreichen – Versehen des ansonsten verdienstvollen Herausgebers), Übersetzungen und der wichtigsten kritischen Arbeiten. Zukünftigen Kommentatoren werden aber auch die Kapitel zu Sprache und Metrik Nikanders von grossem Nutzen sein (113–152), wo unter anderem auch ein Vergleich mit der Sprache des Corp. Hippocr. angestellt wird. Der zweite Teil (153–247) ist ein eigentlicher textkritischer Kommentar: O. erläutert hier zahllose Textprobleme und begründet seine Entscheidungen bei der Textgestaltung. An manchen Stellen dürfte das letzte Wort mangels Realienkommentar zwar noch nicht gesprochen sein, aber O.s Arbeit gibt der Nikanderforschung wichtige Impulse und leistet in vielerlei Hinsicht verdienstvolle Pionierarbeit. Eine umfangreiche Bibliographie sowie ein Index ergänzen den Band. Claudia Wick

Νικάνδρου Ἀλεξιφάρμακα. Ἐκδίδει *Κωνσταντῖνος Οἰκονομάκος.* Ἀκαδημία Ἀθηνῶν KEEES, Athen 2002. VIII, 110, 104 S.

Da die heute gebräuchliche Ausgabe von A. S. Gow/A. F. Scholfield (Cambridge 1953) textkritisch ganz von O. Schneider (1856) abhängt und vieles von dort kritiklos übernimmt, sind moderne Nikanderausgaben längst schon ein Desiderat. O.s Text beruht auf der Kollation aller bekannten Hss. und einer Auswertung der Nebentradition. Mehr als 80 Abweichungen von Gow/Scholfield und ein gutes Dutzend Konjekturen innerhalb von 630 Versen machen die kritische Arbeit deutlich, die zudem in den *Prolegomena* (153–247) eingehend und unter Einbezug aller früher geleisteten Arbeiten erläutert wird. Die Einleitung widmet sich Nikanders Leben und Werk (1–27) und der Frage, ob die Testimonien einen oder mehrere Nikander betreffen. Die Abschnitte zu Textüberlieferung, Sprache und Metrik sowie die Bibliographie sind im wesentlichen Kurzfassungen der entsprechenden Kapitel in den *Prolegomena*. Beschlossen wird der Band durch zwei Indices (*nominum* und *verborum*). Wer sich mit Nikander beschäftigt, wird um diese materialreiche Neuausgabe und die dazugehörigen *Prolegomena* nicht herumkommen, doch es muss vor Tipp- und anderen Fehlern gewarnt werden, die den sonst sehr guten Eindruck etwas trüben (Im Text: *v.* 43: *deest* βάρος; 112: *legas* ?κμήνῃ *pro* -η; 232: *deest* περ; 372: *legas* οἴνῃ *pro* -η; 422: *deest* ἐνοιδέα). Claudia Wick

Jean-Marie Jacques: **Nicandre, Œuvres.** Tome II: **Les Thériaques. Fragments iologiques antérieurs à Nicandre.** Les Belles Lettres, Paris 2002. CCVIX, 313 S. (davon 75 doppelt paginiert).

J.-M. J. legt hier den ersten Band der auf drei Bände geplanten Nikanderausgabe vor, einer wahren «œuvre d'une vie». Der griechische Text weicht an über 160 Stellen von der auf O. Schneider (1856) beruhenden Ausgabe von A. S. Gow/A. F. Scholfield (Cambridge 1953) ab, wobei J. nicht nur die direkte und indirekte Tradition benutzt, sondern auch inhaltliche Parallelen aus der übrigen iologischen Literatur beizieht. Die Einleitung befasst sich mit Nikanders Vorgängern (deren Fragmente dankenswerterweise in einem Anhang geboten werden) und seinem Platz innerhalb des antiken Schrifttums über Gifte und Heilmittel, aber auch mit Untersuchungen von Sprache, Stil, Kommentierung und Überlieferung. Der umfangreiche Detailkommentar befasst sich sowohl mit sprachlich-textkritischen wie auch mit inhaltlichen Fragen. Präzis und sehr kenntnisreich wird über die Gifttiere und Heilpflanzen informiert, wobei das Gewicht auf den umfassenden Vergleichen mit den Schriften der antiken Iologen liegt. Eher stiefmütterlich werden hingegen die naturwissenschaftlichen (namentlich herpetologischen) Gesichtspunkte behandelt, etwa der Wirklichkeitsgehalt der dramati-

schen Vergiftungsbeschreibungen. J.s Werk stellt nicht nur für die Erforschung Nikanders, sondern auch für die Erschliessung der antiken Iologie einen wichtigen Fortschritt dar. Claudia Wick

Dion von Prusa, Menschliche Gemeinschaft und göttliche Ordnung: Die Borysthenes-Rede. Eingeleitet, übersetzt und mit interpretierenden Essays versehen von *Heinz-Günther Nesselrath, Balbina Bäbler, Maximilian Forschner* und *Albert de Jong*. Sapere 6. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 2003. 207 S.

Der vorliegende Band schliesst an die treffliche, von H.-J. Klauck und B. Bäbler besorgte Ausgabe der Olympischen Rede Dions (D. v. Prusa, *Olympische Rede oder über die erste Gotteserkenntnis*, Sapere 2, Darmstadt 2000) an und ist ein überzeugendes Beispiel für eine gelungene Gemeinschaftsproduktion durch Vertreter verschiedener Disziplinen. Der Klassische Philologe N(esselrath) hat die Einführung in die Schrift (11–26), Text und Übersetzung (27–65) samt Anmerkungen (66–92) besorgt. Vorsichtiger als H. von Arnim ist N. in der Datierung und meint zu Recht, es müsse «bei der Vermutung bleiben, dass der *Borysthenitikos* wohl nicht allzu lange nach Dions Heimkehr aus der Verbannung in Prusa gehalten wurde» (15), also nach Domitians Tod im J. 96 n.Chr. N. skizziert ferner den eigenwilligen rhetorischen Bau der Rede (15–18), zeigt Dions Bezüge zu Platon, bes. zum *Phaidros* und zur *Politeia,* auf (18–22) und legt Anklänge des *Borystenitikos* an das übrige Werk des Redners frei (22–25). Der sorgfältig gestaltete Text (vgl. 25–26) nimmt sich Russells Ausgabe (D. A. R., *Dio Chrysostom, Orations VII, XII and XXXVI*, Cambridge 1992) zur Grundlage. Der gefälligen und gut lesbaren Übersetzung schliesst sich ein vor allem auf Sprachliches und Kulturgeschichtliches ausgerichteter Anmerkungsteil an (66–92). Die Klassische Archäologin B. Bäbler leitet den Abschnitt der Essays ein mit zwei Beiträgen zu Topographie und Geschichte Olbias sowie zur Glaubwürdigkeit der Rede Dions und ihrer Deutung als Barbarenlob und somit Erbauungsliteratur für Dions Mitbürger oder als schlichter Reiseschilderung («I. Der Schauplatz des *Borysthenitikos*: das antike Olbia», 95–112 und «II. Behoste Griechen im Skythenland: Erscheinungsformen und Wahrnehmung antiker Kultur in ihren Grenzbereichen», 113–127). Der Philosoph M. F(orschner) durchleuchtet den Dion-Text nicht nur als Quelle für die Rekonstruktion hellenistischer Philosophien («III. Dions philosophische Botschaft im *Borysthenitikos*», 128–156), der lehrreiche Beitrag ist gleichzeitig ein Abriss der politischen Philosophie Platons und der Stoa. F. konzediert die am Anfang des Bandes von N. aufgezeigten Platon-Anklänge mit Einschränkungen, zieht bisher nicht beachtete Bezüge zu Plutarch und Clemens von Alexandrien heran und erweist durch brillante Analysen und frappante Quellenkenntnis Dion als «stoisierenden Platoniker» (139). Der dritte Teil der Rede (§§ 36–61) präsentiert einen Mythos, den Dion Zoroaster und den Magiern zuschreibt, F. hat Dion deshalb auch einen «philosophischen Mythopoieten» genannt (132). So muss mit A. de J(ongs) Beitrag das Schlusswort («IV. Dions Magierhymnen: zoroastrischer Mythos oder griechische Phantasie?», 157–178) der Religionshistorie eingeräumt werden. De J. schildert die Geschichte der Interpretation der Magierhymnen aus der Sicht der Iranistik seit Franz Cumont, widmet sich den Wechselbeziehungen zwischen iranischen und griechischen Traditionen und stellt en detail Dionisches möglichen Parallelen in iranischen Texten und in griechischen Beschreibungen der persischen Religion gegenüber. Ein umfassendes Literaturverzeichnis (181–186) und ein Register (187–207) schliessen den hervorragenden Band ab. Gernot Krapinger

Stefan Radt (Hrsg.): **Strabons Geographika.** Band 2: **Buch V–VIII.** Text und Übersetzung. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 2003. 560 S.

In rascher Folge, ja im selben Jahr publiziert wie der Eröffnungsband, liegt nun Buch V–VIII des Groninger Strabon vor. Die Vorzüge und Tugenden der Neuausgabe, wie sie bereits hervorgehoben worden sind (vgl. *MusHelv* 60, 2003, 231), beeindrucken auch hier. So laden z.B. die beiden Italienbücher (V/VI) den Leser, der einen Abstecher nach Süden plant, geradezu ein, Strabon in die Reisetasche zu packen. Und wer professionell den antiken Geographen konsultiert, schätzt in Buch VII vor allem die editorische Klarheit bei den Fragmenten bzw. Testimonien (dazu s. S. Radt, *Gnomon,* 76, 2004, 487). Sowohl in Behandlung und Darstellung des Zitatnachweises wie auch in der bekanntlich dornenreichen Handhabung antiker Namen und deren Übersetzung ins Deutsche hat Radt einen Weg

gewiesen, der für Herausgeber anderer geographischer Texte, wie etwa der *Geographie* des Ptolemaios, vorbildlich wirken kann. Strabons geographisches Werk stellte für die *Ethnika* des Stephanos von Byzanz *eine* Hauptquelle dar; die bevorstehende Neuedition dieses Lexikons wird erkennen lassen, was sie der Groninger Ausgabe verdankt. Margarethe Billerbeck

Plutarque. Œuvres morales. Tome IV: **Conduites méritoires de femmes. Etiologies romaines. Etiologies grecques. Parallèles mineurs.** Texte établi et traduit par *Jacques Boulogne*. Les Belles Lettres, Paris 2002. 466 p. (186–218 doppelt)

Glorification de la femme dans les principaux champs de l'activité humaine, les *Conduites méritoires de femmes* puisent largement dans les matériaux rassemblés pour les *Vies*. – Les *Etiologies romaines,* dont le titre nous est fourni par deux autocitations de Plutarque, s'insèrent dans le genre des Aitia, qui, à un sujet de réflexion introduit par διὰ τί, propose des suggestions de réponses sur un mode d'énonciation interrogatif marqué par ὅτι. L'investigation y est essentiellement ethnographique et cerne la dénomination ou le comportement de divers groupes sociaux dans les aspects de la vie quotidienne. Cette étiologie de la romanité procède selon une méthode dialectique: de l'inventaire des causes et de leur confrontation résulte une synthèse qui transcende chacune d'elles et confine à la vérité. La grille de lecture exploitée par Plutarque combine six types de causalité: la caractériologie, l'éthique, l'étymologie, l'histoire, la mythologie, la physique. La solution préférée est souvent introduite par σκόπει μή ou ἢ μάλλον. Le dessein de l'œuvre est politique: rapprocher communauté hellénique et vainqueur romain, en faisant ressortir l'ascendant de la culture grecque sur la culture romaine. Dans la représentation de Plutarque, la solidité de Rome tient à la catégorie du mixte, qui part de l'union conjugale, ferment de la cohésion sociale, pour s'étendre à tous les domaines et concrétiser finalement un modèle d'humanité. Le savoir de Plutarque se nourrit d'expériences de voyageur ou d'enquêtes de lecteur. L'ouvrage a pu être publié au cours de la première décennie du IIe s. de notre ère (PP. 156–158 = 373–375, nn. 400–408, ajouter J. Rives, «Human Sacrifice among Pagans and Christians», *JRS* 85, 1995, 65–85). – Les *Etiologies grecques,* marquées du sceau du laconisme, s'en tiennent essentiellement à une formulation affirmative et souffrent d'une élaboration rapide ou inachevée. – Quarante et une paire de brefs récits rapprochant des actes similaires (un bon tiers porte sur des héroïnes) composent la *Collection d'histoires parallèles grecques et romaines*; la mort violente est le dénominateur commun de la plupart d'entre elles. Philippe Bruggisser

Maurizio Civiletti (Hrsg.): **Filostrato, Vite dei Sofisti.** Bompiani, Mailand 2002. 723 S.

Die vorliegende Ausgabe der Sophistenviten des Philostrat bietet auf der Basis der Textedition von C. L. Kayser (Leipzig 1871) den griechischen Text mit italienischer Übersetzung und knappen Anmerkungen zu den wenigen Abweichungen von Kaysers Text. Auf die Erstellung einer eigenen Textedition verzichtet C[iviletti] mit dem Hinweis auf die Ausgabe, die S. Follet vorbereitet. In der Einleitung geht C. auf die Besonderheiten der Sammlung ein, insbesondere auf die Position des Herodes Atticus, der gleichsam das Zentrum des Netzwerkes der Sophisten der Kaiserzeit bildet. Genauer erläutert wird auch die Bedeutung der in den Viten oft erwähnten μελήτη im rhetorischen System. Weiter leuchtet C. den von Philostrat geprägten Begriff der Zweiten Sophistik aus und zieht zur Verortung des Werkes unter anderem Suetons *De viris illustribus* hinzu, ein Blick über die Sprachgrenze, der erhellend ist und sich lohnt. In diesem Bereich ist wohl noch manche Erkenntnis zu gewinnen.

Die einzelnen Viten werden von Anmerkungen begleitet, die zwar nicht so zahlreich wie z.B. in S. Rothes Kommentar zu ausgewählten Sophistenviten (Heidelberg 1988) sind, aber für die berücksichtigten Stellen erschöpfend Auskunft über Problemlage und Forschungsstand geben und mit weiterführenden Hinweisen ergänzt sind.

Als Appendix bietet C. die italienische Übersetzung eines Essays von Konstantinos Kavafis über die Sophisten der Zweiten Sophistik. Es ist ein interessanter Text aus der Rezeptionsgeschichte des Werkes, der gleichzeitig die Auseinandersetzung des griechischen Dichters mit dem Phänomen der Zweiten Sophistik erhellt, die ihn wohl auch aufgrund seiner eigenen Biographie faszinierte.

Eine Bibliographie und verschiedene sehr detaillierte Indices schliessen die gut gelungene Ausgabe ab. Ruth E. Harder

Agnès Piglèr: **Plotin. Une métaphysique de l'amour.** L'amour comme structure du monde intelligible. Librairie philosophique J. Vrin, Paris 2002. 299 S.

Dieses Buch bietet eine Neuinterpretation von Plotins Metaphysik, mit besonderer Analyse seines Verständnisses der Liebe. Sie gründet auf der Analyse von *Enn.* 39. Anders als in Platons metaphysischer Lehre, worin Eros eine psychagogische und gnoseologische Kraft mit Sitz in der Seele des Menschen ist, repräsentiert Eros bei Plotin eine dynamische Struktur und eine kontinuierliche Energie, die, aus dem Einen hervorgehend, das Intelligible durchdringt. Die vorliegende Studie gliedert sich in vier Hauptteile: Während der erste Teil Plotins Metaphysik der Liebe untersucht, beschreibt der zweite Teil Eros im Zusammenhang mit der ersten Hypostase, dem Nus; der dritte Teil widmet sich der Untersuchung der Hypostase der Seele, wo Eros bereits geschwächt zwischen dem Sensiblen und dem Intelligiblen vermittelt, und im vierten Teil wird der ontologische Status der formlosen Materie, in der kein Eros mehr existiert, beschrieben. Die komplexe Studie gliedert sich sinnvoll in die aktuelle Plotinforschung ein und kann die Diskussion über Plotins Metaphysik und die Wirkungsgeschichte des Neuplatonismus um wichtige Aspekte bereichern. Martina Stemich

Alexandrine Schniewind: **L'éthique du sage chez Plotin. Le paradigme du spoudaios.** Librairie philosophique J. Vrin, Paris 2003. 238 S.

Die vorliegende Studie ergänzt die bisherige Plotin-Forschung, welche in den *Enneaden* kaum eine ethische Lehre konsistent besprochen hatte. Anhand des Begriffes des *spoudaios* wird der Beweis erstellt, dass Plotins Lehre über den Weisen durchaus nicht elitär ist. Im Gegenteil: Plotin erstellt mit der Charakterisierung des *spoudaios* ein Paradigma, eine Einladung zu einer besonderen ethischen Haltung und Lebensweise. Der Studie sind eine Analyse des historischen Kontextes des Terminus *spoudaios* sowie etymologische Überlegungen vorangestellt. Daraufhin geht die Autorin anhand von ausgewählten Textstellen in den *Enneaden* (v.a. *Enn.* I 4 [46]) einer detaillierten Ermittlung von Plotins Verständnis des *spoudaios* nach, wobei sein Status und seine Funktion erforscht werden. Plotin lehrte, dass es nicht hinreicht zu *wissen,* wie das Leben zu führen sei, sondern, dass der Philosoph notwendigerweise anhand dieser Erkenntnis sein Leben gestaltet. Die Figur des Weisen hat somit eine erzieherische Intention. Der *spoudaios* meistert das Problem der Dualität zwischen Geist und Körper, *nous* und *aisthesis,* indem er dem Körper das Notwendige zukommen lässt, sich ansonsten aber nicht von den Begebenheiten der sinnlichen Welt bestimmen lässt. Sein wahres Selbst bleibt im Intellekt. Der *spoudaios* hat den höchsten ethischen Zustand erreicht, und nur als *spoudaios* kann der Mensch wirklich glückselig sein. Die vorliegende Untersuchung bildet einen wichtigen, nicht zu ignorierenden Beitrag zur Diskussion der Ethik Plotins. Martina Stemich

Balbina Bäbler/Heinz-Günther Nesselrath (Hgg.): **Die Welt des Sokrates von Konstantinopel.** Studien zu Politik, Religion und Kultur im späten 4. und frühen 5. Jh. n.Chr. zu Ehren von Christoph Schäublin. Saur, München/Leipzig 2001. 219 S.

Die Festgabe, die Christoph Schäublin zum vollendeten sechsten Lebensjahrzehnt zugeeignet ist, vereint Beiträge von Schülern und Mitarbeitern des zu Ehrenden, in denen grundlegende Fragen zu Sokrates gestellt, aber auch Themen zu Literatur und Wissenschaft im Umfeld von dessen Kirchengeschichte angesprochen werden.

J. Szidat widmet sich mit «Friede in Kirche und Staat. Zum politischen Ideal des Kirchenhistorikers Sokrates» (1–14) den Faktoren, die die Stabilität des christlichen Staates gefährden. H.-G. Nesselrath prüft in «Kaiserlicher Held und Christenfeind. Iulian Apostata im Urteil des späteren 4. und 5. Jh.s n.Chr.» (15–49) Iulianbilder, die sich bald nach dem Tod des 'Apostaten' herausgebildet haben. Im einzelnen legt er dar, dass Sokrates sich nicht in die negative Iuliantradition stellt, die Sozomenos und Theodoret im Anschluss an Gregor von Nazianz und Johannes Chrysostomos weiterführen. «Eine Geschichte von Aufruhr und Streit: Sokrates' Kirchengeschichte und die Tradition der Zeitgeschichtsschreibung» (Th. Hidber, 44–59) und «Rufins *Historia Ecclesiastica.* 'Geschichte und Geschichten' von Kämpfen und Siegen der Orthodoxie» (Th. Fuhrer, 60–70) widmen sich Erzählformen und Gattungsmerkmalen der *Historia Ecclesiastica.* Hervorzuheben sind besonders die Beobachtungen Fuhrers zu Rufin von Aquileia, die den hagiographischen Diskurs der Erzählung des Kirchenhi-

storikers analysiert. B. Neuschäfer «Zur Bewertung des Origenes bei Sokrates» (71–95) behandelt die uneingeschränkte Verehrung des Origenes durch Sokrates, der für ihn die überragende hermeneutisch-exegetische Autorität ist. Bei diesem durch seine Detailbeobachtungen wichtigen Beitrag vermisst man die Übersetzung der vielen Textstellen; die deutsche Sokrates-Übersetzung steht ja noch aus! Ch. Eucken untersucht die «Philosophie und Dialektik in der Kirchengeschichte des Sokrates» (96–110), indem er den Begriff des Philosophen bei Sokrates prüft und zentrale Begriffe und Verfahren der paganen Philosophie auf ihre Tauglichkeit und ihren Nutzen für den Kirchenhistoriker bespricht. Th. Gelzer, «Zum Hintergrund der hohen Wertschätzung der paganen Bildung bei Sokrates von Konstantinopel» (111–124) und A. Stückelberger, «Zum wissenschaftlichen Bildungshorizont der späten Kaiserzeit» (125–139) erörtern Aspekte positiver Annahme der paganen Wissenschaften und Bildung bei Sokrates und seinen Zeitgenossen. Mit Gewinn liest man W. Schuberts Beitrag, «Musik in der christlichen Spätantike im Spiegel der Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία des Sokrates von Konstantinopel» (140–158), der eindrücklich die 'Macht der Musik' bei Sokrates dokumentiert. B. Bäbler, «Der Blick über die Reichsgrenzen: Sokrates und die Bekehrung Georgiens» (159–181) und M. George, «Sokrates und die Mönche in der Wüste (182–197)» behandeln Einzelaspekte der Kirchengeschichte, wenn sie den Blick auf die traditionsbildende Funktion und den pädagogischen Auftrag des Werkes richten. Ein Literaturverzeichnis (198–203) sowie Indices (204–219) beschliessen den Band, der dokumentiert, dass es lohnt, diesem 'exzentrischen' Kirchenhistoriker vermehrtes Augenmerk zu schenken. Henriette Harich-Schwarzbauer

Marinus. Proclus ou sur le bonheur. Texte établi, traduit et annoté par *Henri Dominique Saffrey* et *Alain-Philippe Segonds* avec la collaboration de *Concetta Luna.* Les Belles Lettres, Paris 2001. 236 S.

Die *Vita Procli,* wie die Schrift *Proklos oder Über die Glückseligkeit* des Marinos aus Neapolis in Samaria fälschlich überschrieben wird, liegt dank des Editoren-Teams Saffrey, Segonds und Luna nun erstmals in einer modernen Edition vor, die die Bedürfnisse der Leser zur Gänze berücksichtigt. Zur Erstellung des Textes wurden erstmals alle Handschriften eingesehen, grobe Fehler der Edition von R. Masullo (*Vita di Proclo,* Neapel 1985) wurden korrigiert.

In der umfassenden Einleitung (IX–CLXXVI) wird die Geschichte des Textes dargestellt, danach das Leben und Werk des Marinos genau nachgezeichnet und aus der neuplatonischen Tradition erklärt. Die Zuordnung des Textes, den Marinos zum ersten Todestag des Proklos verfasst hat, zur epideiktischen Rede gewährt Einblick in die Praxis der Rhetorik der Spätantike. Die Übersetzung ist angenehm lesbar, *termini technici* (der Philosophie und Rhetorik) wurden nach Möglichkeit gemieden, ohne dass die Übersetzung an Präzision verlieren würde. Hilfreiche Erklärungen findet man zum Gebrauch der griechischen Sprache im 5. Jh. n.Chr., zu Lexikalischem, wodurch der Zugang zum Originaltext erheblich erleichtert wird. Erläuterungen zu nahezu allen inhaltlichen Hürden, die der Text stellt, treten hinzu. Parallelstellen tragen zum Verständnis des Textes Wichtiges bei. Der Anmerkungsteil (49–183) ist daher umfänglich geworden. Die Verweise auf die Sekundärliteratur sind zahlreich, die aktuelle Forschungsdebatte wird bestens integriert.

Eine Appendix zur Berechnung von Geburts- und Todestag des Proklos, die die Gelehrten seit dem beginnenden 17. Jahrhunderts immer wieder interessierten (185–201), sowie sorgfältig erstellte Indices (201–234) ergänzen die Ausgabe.

Von der nicht umfänglichen Schrift des Marinos, die Einblick in die Lebenswelt der Philosophen des späten Neuplatonismus gewährt, wurde in Studien zur spätantiken Literatur (z.B. Biographie, Traumthematik) wenig Notiz genommen. Die hier vorliegende Edition der *Vita Procli* wird dem «Schattendasein» des Marinos sicher ein Ende setzen. Henriette Harich-Schwarzbauer

Marcus Deufert: **Textgeschichte und Rezeption der plautinischen Komödie im Altertum.** Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte 62. De Gruyter, Berlin/New York 2002. XIII, 422 S.

Deuferts Habil.-Schrift, ein überlieferungsgeschichtlicher Beitrag zur Plautusforschung (mit einer Rekonstruktion der Textgeschichte, die dem Erkenntnisziel dient, dass der Text weniger Schaden ge-

litten habe, als man seit Leo gemeinhin annimmt), gibt zugleich Aufschluss über die antike Philologie- und Gelehrtengeschichte generell. D. macht sich frei von vermeintlich probaten Modellen und nimmt statt dessen allein die überlieferten Rezeptionsdokumente zum Ausgangspunkt seines durch Zwischenresümees stets nachvollziehbaren Gedankengangs. Methodisch bahnt sich D. durch die komplexe Materie seinen streckenweise «öden» (316) Weg, der, vom Schicksal des Komödientextes zu Lebzeiten des Plautus ausgehend, bis zum Archetypus der direkten Überlieferung führt und daran anknüpfend das Problem der Hiate des Plautustextes behandelt, die sich «bis in die Erstausgabe zurückverfolgen lassen und in den Fragmenten der übrigen Szeniker ihre Entsprechungen haben» (377). D. macht in seinem Kap. «Ergebnisse und Folgerungen» (382–396) drei Phasen der Überlieferungsgeschichte des Plautus im Altertum aus (Mouvance, Konsolidierung, Depravation); er gesteht der Plautus-Überlieferung keinen «Sonderweg» zu, wie ihn Leo postuliert hatte; sie teile ihr Schicksal vielmehr mit all denjenigen Texten, «denen vor ihrer Fixierung in einer massgeblichen Ausgabe eine Phase der Mouvance vorangeht und die in der Spätantike eine Rezeption in der Schule und durch Liebhaber erfahren, in deren Folge die Reinheit des einmal fixierten Textes von den Flecken entstellt ist, die ihre Benutzer hinterlassen haben» (393).

Mit dieser materialreichen und stringenten Arbeit wird die Erforschung der altrömischen Bühnendichtung, die nach D. derzeit auf der Stelle tritt (396), weitere Impulse erhalten. Das Buch ist fast frei von Druckfehlern (ärgerlich sind divergierende Namenschreibweisen wie Kißel/Kissel oder Oidipus Rex statt Oidipus Tyrannos). Der ausgesprochen klug angelegte Index der Sachen, Namen und Wörter stellt eine wertvolle Hilfe dar. Werner Schubert

Lecturae Plautinae Sarsinates. V. **Captivi** (Sarsina, 8 Settembre 2001). A cura di *R. Raffaelli* e *A. Tontini*. Edizioni Quattro Venti, Urbino 2002. 131 p.

Il volume contiene gli atti del quinto degli incontri sulle commedie plautine organizzati a Sarsina dai latinisti dell'Università di Urbino, che è stato dedicato ai *C(aptivi)*. I sei contributi che ne fanno parte si cimentano con le tradizionali questioni critiche relative alla commedia o ne propongono nuovi approcci interpretativi. All'annoso interrogativo sulla presenza di un modello greco risponde affermativamente J. C. B. Lowe («Struttura greca e strutture plautine nei C.», 17–28), che ritiene le incongruenze drammatiche dovute alla difficoltà di organizzare il tempo scenico senza gli intermezzi corali dell'originale. Ne «Il dono di Tindaro» (29–57) R. Raccanelli analizza in chiave antropologica il senso del dono della vita fatto dal presunto schiavo al proprio padrone, evidenziandone le potenzialità eversive all'interno del rapporto tra i due, come emergono dai dialoghi delle scene II 1 e 3. Nella comicità di queste scene, oltre che nel contenuto filosofico e nella prossimità alla tragedia, J. Blänsdorf («La struttura drammatica ed il contenuto filosofico dei C.», 59–76) individua il valore dei *C*. Fu una sensibilità anticipatrice del classicismo tedesco che, secondo A. Destro («I C. nella lettura di Lessing: una strada al classicismo di Weimar?», 77–87), portò Lessing a ritenere i *C*. «la miglior commedia mai comparsa in teatro». S. Kemper («La retorica di Plauto nei C.», 91–109) tenta, attraverso l'analisi retorica di alcuni passi in cui riconosce schemi tipici dei *progymnasmata,* di dimostrare la presenza di un'istruzione retorica in Plauto. Infine, le «Due note sui C.» (111–131) di R. Raffaelli si occupano rispettivamente dei problemi interpretativi del v. 14 e dei rapporti tra i *C*. e la *Cenerentola* di Ferretti-Rossini. La varietà dei temi affrontati e l'alta qualità dei saggi, caratteristiche di questo come dei precedenti volumi delle *Lecturae Sarsinates*, ne rendono indispensabile la conoscenza da parte di chi si occupi di Plauto e di *palliata*. Giada Sorrentino

Stefan Faller/Gesine Manuwald (Hgg.): **Accius und seine Zeit.** Identitäten und Alteritäten 13. Altertumswissenschaftliche Reihe 3. Ergon, Würzburg 2002. 354 S.

Nach *Identität und Alterität in der frührömischen Tragödie* (hrsg. von G. Manuwald, 2000) und *Studien zu antiken Identitäten* (hrsg. von S. Faller, 2002) ist dies der dritte aus dem Freiburger Sonderforschungsbereich 'Identitäten und Alteritäten – Die Funktion von Alterität für die Konstitution und Konstruktion von Identität' hervorgegangene altertumswissenschaftliche Kolloquiumsband. Aus dem Format – auf ein kurzes Vorwort der Herausgeber folgen 22 Beiträge in alphabetischer Reihenfolge ihrer Autoren und ein abschliessendes Stellenregister – ergeben sich gewisse Nachteile: Thema-

tisch verwandte Beiträge sind voneinander getrennt (etwa U. Auhagen und M. R. Petaccia zu den *Antenoridae* oder Th. Baier und P. Schierl zur *Medea*; im letzteren Fall hätte Baiers unbesehen aus Ribbeck übernommenes Referat der Szenerie des Brudermords bei Apollonios Rhodios und bei Accius von Schierls Klarstellung profitieren können); Querverweise fehlen weitgehend, was auch das Stellenregister nur zum Teil kompensieren kann; überhaupt scheinen die Beiträge kaum miteinander in Dialog zu stehen, was angesichts ihres Ursprungs in einem Symposion doch etwas erstaunt.

Die Interpretationen zu einzelnen Stücken (neben den bereits genannten G. Aricò zur *Clytaemnestra* und zum *Aegisthus*, B. Baldarelli zum *Oenomaus*, L. Castagna zum *Brutus*, R. Degl'Innocenti Pierini zum *Tereus*, R. Hartkamp zum *Atreus*, A. La Penna zu den *Epigoni* und der *Alphesiboea*, E. Lefèvre zum *Diomedes*, G. Manuwald zum *Armorum iudicium*, G. Petrone zum *Atreus*, W. Stokkert zum *Telephus*, H. Zehnacker zu den *Myrmidones* und B. Zimmermann zu den *Bacchae*) werden durch thematische Untersuchungen zu Accius' Sprache und Philologie (A. Bagordo), Theologie (Y. Lehmann, J. Rüpke), Frauenfiguren (N. W. Slater) und seinem Verhältnis zu Lucilius (S. Faller) ergänzt. Den Versuch einer Synthese von Accius' Œuvre bietet J. Dangel. Spekulativeren Interpretationen, die bei Accius Anspielungen auf die Tagespolitik und parteipolitische Propaganda identifizieren möchten (v.a. Auhagen, Baier, Hartkamp), stehen vorsichtigere Stimmen gegenüber (v.a. Castagna, Schierl). Die inhaltliche Heterogenität hat zur Folge, dass nicht alle Beiträge gleichermassen auf die Fragestellung von Identität und Alterität fokussiert sind. Hier wäre eine grundsätzliche Einführung ins Thema hilfreich gewesen, zumal die Konzepte von Identität und Alterität ganz unterschiedlich angewendet werden: auf die Konstituierung römischer Identität in Auseinandersetzung mit und Abgrenzung von der griechischen Kultur, auf die aitiologische Funktion des Mythos, auf das Verhältnis des Accius zur griechischen Literatur und zu seinen römischen Vorgängern und Zeitgenossen, auf die politische Situation zur Entstehungszeit der Stücke und schliesslich auf die Charakterisierung der Figuren (z.B. des Tyrannen) in den Stücken selbst. Annemarie Ambühl

Hubert Cancik: **Verse und Sachen. Kulturwissenschaftliche Interpretationen römischer Dichtung.** Hrsg. von *R. Faber* und *B. von Reibnitz*. Königshausen & Neumann, Würzburg 2003. II, 306 S., zahlreiche Abb.

Dieser sorgfältig edierte Band gibt einen willkommenen Überblick über die Arbeiten zur römischen Dichtung des Tübinger Altertumswissenschaftlers Hubert Cancik. Die versammelten Aufsätze widmen sich einer Vielfalt von Texten und Themenbereichen: Römische Tragödie, augusteische Dichtung, Lucan, Statius und die 'kleinen Gattungen' Spruch- und Fabeldichtung, Epigramm und Satire werden im Licht von Fragen zu Religion, Gesellschaft, Psychologie, Architektur und Massenkultur betrachtet. Dies bedeutet, dass die Untersuchungen nicht bei traditioneller Textphilologie stehen bleiben, sondern Methoden und Theorien der modernen human- und gesellschaftswissenschaftlichen Disziplinen mit einbeziehen. Ziel ist jeweils eine 'Gesamtinterpretation', die nicht nur Texte, sondern auch kulturelle Sachverhalte im Blick hat und Text- und Kulturwissenschaften in einem neuen Ganzen aufgehen lässt (190f.). In der luziden Darlegung und virtuosen Durchführung dieses anspruchsvollen Ansatzes besteht der rote Faden der Auswahl. Weder falsche Furcht vor Realien noch selbstzufriedener antiquarischer Eifer verstellen die Sicht auf kulturelle Einrichtungen wie Amphitheater, homoerotische Beziehungen oder Villenarchitektur, deren Verständnis oft Voraussetzung für die Interpretation einzelner Texte ist. Vielmehr erhellen einander 'Verse' und 'Sachen' gegenseitig.

Es ist das besondere Verdienst des Bandes, in fünfzehn Einzelarbeiten einen Beitrag zur gegenwärtigen Debatte um den kulturwissenschaftlichen Ansatz in der Altertumswissenschaft zu leisten und auf dessen nunmehr lange Tradition innerhalb der Disziplin hinzuweisen. Nachdem sich heute Fächer wie Germanistik, Anglistik usw. vermehrt als Kulturwissenschaften definieren, ergeben sich durch die Orientierung an dieser Tradition neue Möglichkeiten eines gewinnbringenden (und auch notwendigen) Dialogs. – Die gesammelten Schriften C.s zur Religionswissenschaft darf man nun mit Spannung erwarten. Karin Schlapbach

Marietta Horster/Christiane Reitz (Hgg.): **Antike Fachschriftsteller: Literarischer Diskurs und sozialer Kontext.** Palingenesia 80. Franz Steiner, Stuttgart 2003. 208 p.

Ce volume rassemble les contributions de neuf chercheurs réunis à Rostock en novembre 2001 pour examiner ce que le titre du recueil ne laisse que deviner, à savoir: «Die literarische Produktion und literarische Rezeption von Fachschriften verschiedener Einzeldisziplinen» (7). Il s'y agit donc d'esthétique de la réception. Constatation est faite que, hors les mots et locutions du jargon propre à chaque technique, il n'existe pas de langue spécifique à l'expression de cette technique, ni particulière ni générale. L'unique déterminant d'une qualité linguistique reste le vieux et oratoire désir de persuader, c'est-à-dire de se faire comprendre. L'auteur d'un traité technique cherche normalement à utiliser la langue qui sera celle de son lecteur, qu'il soit celui, populaire, de la *Mulomedicina Chironis* ou celui, cultivé, des *Noctes Atticae*. L'idéologie influe à l'occasion sur un choix linguistique. Un Caton l'Ancien écrivant son *De agricultura* dans un style archaïsant que l'on ne retrouve pas dans ses discours, ne dédaigne ainsi pas de valoriser linguistiquement son conservatisme agraire en le revêtant des plumes du *maiorum sermo*. Varron lui-même, auteur technique débraillé entre tous, mais styliste à ses heures, sait aussi que le sérieux du technicien lui vient de la sécheresse un peu populaire de son *dictum*. Quant à Pline l'Ancien, styliste chaotique et zélateur de l'oralité d'une dictée effectuée sans autre souci que celui de fixer des données, il montre bien clairement qu'en matière de style technique, il n'y a que des cas particuliers et que la variabilité d'une manière peut-être spectaculairement fluctuante au sein d'un même texte, à l'image du souci que l'auteur peut avoir d'un lecteur qu'il perd souvent gravement de vue, quand il ne cherche pas lourdement à l'influencer. Qui donc peut croire que le *De agricultura* ait jamais permis de faire pousser le moindre chou! Carole Fry

Marcus Terentius Varro, Saturae Menippeae. Hrsg., übers. und kommentiert von *Werner A. Krenkel.* Subsidia classica 6. Scripta-Mercaturae-Verl., St. Katharinen 2002. 4 Bde. LI, 1200, 97 S.

Nicht erst seit J.-P. Cèbes grossem Corpus der *Menippea* Varros lag die Idee in der Luft, diese faszinierenden Fragmente auch einem hiesigen Publikum zu vermitteln. Für diese heikle Aufgabe hätte man sich keinen Berufeneren wünschen können als den Rostocker Emeritus W. K(renkel), der sich vor gut drei Jahrzehnten mit Lucilius einen Namen gemacht hat. Auch diese neue Aufgabe hat er mit philologischem Acumen gemeistert – und mit sichtlichem Vergnügen am Gegenstand. Neben einem informativen Vorwort bieten die drei Bände den Text samt Apparat, eine verlässliche und gut lesbare metrische (!) Übersetzung sowie einen eigenständigen Kommentar, der an Umfang hinter Cèbe zurücksteht, doch auf Schritt und Tritt Eigenes bietet (in den *Endymiones* z.B. zur Figur Merkurs oder zu *Nescis quid vesper serus vehat* willkommene Realien zum römischen Gastmahl; das reiche Material schlüsselt ein Registerbändchen sorgfältig auf). Verzichtet hat K. im Gegensatz zu Cèbe auf Einführungen zu den einzelnen Satiren; ab und an finden sich im Kommentar übergreifende Urteile. Nur eines ist schade: dass der Verlag diesem *opus magnum* ein solches Aschenputtelgewand verordnet hat (bes. bei Layout und Bindung). Doch wie dem auch sei: zu Varros satirischer Summe besitzen wir nun ein zweites höchst hilfreiches Instrument, das seinen Platz neben Cèbe verdient und dem Verbreitung weit über die Bibliotheken hinaus von Herzen zu wünschen ist. Peter Habermehl

Andrae, Janine: **Vom Kosmos zum Chaos. Ovids Metamorphosen und Vergils Aeneis.** Bochumer Altertumswissenschaftliches Colloquium 54. WVT, Trier 2003. 285 S.

Es gibt immer wieder Fragen, die von so unbestrittener Wichtigkeit sind, dass sie zwar häufig angetippt und stets als zentral bezeichnet werden, aber nie die ihnen gebührende Aufmerksamkeit erhalten. Einer solchen Frage geht Janine Andrae (A.) in der geringfügigen Überarbeitung ihrer Diss. nach, der Frage nämlich nach dem Verhältnis der *Metamorphosen* zur *Aeneis,* der Frage nach Ovids Auseinandersetzung mit Vergil, wie sie sich in den *Metamorphosen* manifestiert. Waren frühere Auseinandersetzungen mit dem Thema 'Ovids Verhältnis zu Vergil' stets auf sprachliche Anleihen Ovids bei Vergil konzentriert, so widmeten sich später verschiedene Arbeiten spezifisch der Ovidischen *Aeneis* oder aber einzelnen und nicht sehr zahlreichen Episoden der *Metamorphosen,* nie aber dem gesamten Text, geschweige denn dem Ovidischen Œuvre (vgl. «Forschungsbericht», Kap. 1.2).

A. unternimmt es nun, durch eine vielschichtige Gesamtinterpretation der *Metamorphosen* auf makro- wie auf mikroskopischer Ebene Ovids «Dialog mit Vergil» (17, 256) auszuleuchten und zu beschreiben.

Auf eine «poetologische Standortbestimmung» (Kap. 2) folgt ein Kapitel zur Auseinandersetzung Ovids mit Vergil auf konzeptioneller Ebene – mit den Themen «Vom Kosmos zum Chaos» (3.1), «Telos und Teleologie» (3.2), «Die Vorstellung einer (Un)wandelbarkeit Roms» (3.3), «Das goldene Zeitalter» (3.4), «Götterkonzeption» (3.5); wobei dem Kapitel, das dem Buch seinen Namen gibt, der Exkurs «Ovids Metamorphosen und die Chaostheorie» beigefügt ist (72–78), der die längst fällige Überwindung der ungezählten Versuche, aus dem Werk ein Strukturprinzip zu gewinnen, darstellt.

Kapitel 4 thematisiert die jeweils «abweichende Behandlung desselben Stoffes» in ihren Eigenheiten und im Kapitel 5 schliesslich geht es um «Subtiles», um implizite Formen der Auseinandersetzung mit Vergil.

A.kommt mit ihrer immer klaren Arbeit zum Schluss, dass die *Metamorphosen* «eine gewollte Antithese zu Vergils Aeneis dar[stellen]», in der sich «Ovids Bestreben, sich durch eine neue Konzeption des Epischen von seinem klassischen Vorgänger zu emanzipieren» manifestiere.

A.s Monographie ist sowohl um ein Stellen- als auch um ein Namen- und Sachregister sowie um eine gut überschaubare Bibliographie ergänzt. Rebecca Lämmle

Lucio Anneo Seneca: Medea. Introduzione, traduzione e commento di *Annalisa Németi* con un saggio di *Guido Paduano*. Testi e studi di cultura classica 26. ETS, Pisa 2003. 308 S.

Nur drei Jahre nach Hines Arbeit über Senecas *Medea* (H. M. Hine, *Seneca, Medea,* with an introduction, text, translation and commentary, Warminster 2000) legt [Annalisa] N[émeti] die ihre vor. Sie besteht ebenfalls aus Einführung, Text, Übersetzung und Kommentar und enthält zusätzlich einen Aufsatz von G. Paduano («La nuova Medea», 9–34), in dem Euripides' und Senecas Ausführungen verschiedener Motive, z.B. der Liebe Medeas zu ihren Kindern oder des Kindermordes, diskutiert werden. N. behandelt in ihrer Einführung (35–58) die beiden Themen «Il teatro di Seneca e la critica» und «L'‹altra› Medea». Auf den lateinisch-italienischen Paralleltext (61–125) folgt ein detaillierter Kommentar (127–278). Den Band beschliesst eine Bibliographie (279–304).

Während sich Hines Kommentar in erster Linie an Studierende richtet, scheinen Wissenschaftler/-innen, insb. Textkritiker/-innen, N.s intendierte Leserschaft zu sein. Dies äussert sich einerseits darin, dass sie Hines Verweise auf Parallelen bisweilen erweitert (z.B. zu 312; 781f.), und andererseits, dass sie der Diskussion von Überlieferungsvarianten und Konjekturen beträchtlichen Raum gewährt, selbst an Stellen, an denen sie vom zugrunde gelegten Text (Zwierleins OCT 1986) nicht abweicht (vgl. z.B. 199–201 zu 345). Ein Apparat hätte es N. erlaubt, die Textvarianten leserfreundlicher darzulegen und die Ausführungen im Kommentar auf die Begründung der jeweiligen Entscheidung zu beschränken. Zu bedauern ist auch die fehlende Auflösung einiger bibliographischer Kürzel (z.B. 258f. Arnott; Sutton; Johnston). Dennoch bietet N.s Arbeit gerade einem italienischsprachigen Publikum eine gute Einführung in Senecas *Medea*. Helen Kaufmann

Kerstin Hafemann: **Der Kommentar des Iohannes de Segarellis zu Senecas 'Hercules Furens'.** Erstedition und Analyse. UaLG 64. De Gruyter, Berlin/New York 2003. 273 S.

In der Erforschung der Seneca-Tragödien konzentriert sich das neuerliche Interesse über die Literaturkritik und die Überlieferungsgeschichte hinaus auf ihre Rezeption im Spätmittelalter und unter den italienischen Humanisten, welche bekanntlich für die ungeheure Verbreitung der Dramen im 14. und 15. Jh. verantwortlich waren. Gefördert durch das Bochumer Graduiertenkolleg «Der Kommentar in Antike und Mittelalter», setzt die vorliegende Hallenser Dissertation über den bisher kaum bekannten Tragödienkommentar des Johannes de Segarellis aus Parma (vor 1400 verfasst) einen neuen Meilenstein in dem wieder erschlossenen Forschungsgebiet. Umfang und Ausführlichkeit des Gesamtwerkes verlangten Beschränkung auf ein Stück, den *Hercules furens,* doch erhält der Leser durch die sorgfältige Analyse des Kommentars weitreichenden Einblick in Segarellis Exegese. Auf die kritische Erstedition aus dem Cod. unicus Paris. B.N. Lat. 10313 folgen, neben einer ausführlichen Beschreibung der Hs., ausgewählte Noten, welche den überlieferten Text an zahlreichen Stellen

verbessern oder zumindest erläutern. Was die Tragödienvorlage Segarellis betrifft, schliesst die Verf. auf die Misch-Hs. Q (1. Hälfte 14. Jh). der verbreiteten italienischen h-Familie. Der zweite Teil des Buches stellt das Werk in den historischen Zusammenhang (Verhältnis zum scholastischen Kommentar Trevets, zur allegorischen Interpretation von Mussato und Salutati) und charakterisiert an repräsentativen Einzelbeispielen die exegetischen Fähigkeiten des Autors: z.B. Gliederung, Paraphrase, sprachlich-stilistische Erläuterung, Vorliebe für den Mythos, Quellen (vor allem die Seneca-Tragödien, Ovid und Handbücher), sprachliche Gestaltung (Einfluss des Mittellateins, Gebrauch des Cursus), beschränkte Kenntnis der Metrik. Eine sorgfältige, willkommene Publikation, deren Reichtum sich dem Leser durch einen ausführlichen Index noch besser erschlösse. Margarethe Billerbeck

Beate Fey-Wickert: **Calpurnius Siculus. Kommentar zur 2. und 3. Ekloge.** Bochumer Altertumswissenschaftliches Colloquium 53. WVT, Trier 2002. 251 S.

B. Frey-Wickerts (F.-W.) Schrift zu Calp. *Ecl.* 2 und 3 umfasst eine kurze Einleitung mit Abschnitten zu Autor und Werk, Gattung, Metrik und Überlieferungsgeschichte, den lateinischen Text samt krit. Apparat und Übersetzung und einen ausführlichen Kommentar. F.–W. liefert umfangreiches Material zu motivischen Parallelen bei anderen bukolischen Autoren und den römischen Elegikern. Dagegen fallen die metrischen, sprachlichen und textkritischen Partien des Kommentars deutlich ab. F.-W.s knappes Kapitel zur Metrik scheint sich allein auf Duckworth (1969) zu stützen. Dabei hätte u.a. die metrische Untersuchung von L. de Neubourg, *La base métrique* ... (Bruxelles 1986) die Autorin vor der Überinterpretation der Wortstellung (z.B. 148, 149, 175, 199, 200) bewahren können. Bei den sprachlichen Noten hängt F.-W. stark von der Arbeit von Mahr (1964) ab, die durch den Kommentar die dringend nötige Aktualisierung und Vertiefung hätte erfahren können. Beispiele: Unkenntnis von P. Maas, *ALL* 12 (1902) 525 führte schon bei Mahr zur Überinterpretation des Plurals *frondibus* (2,16); gegen Mahr liegt in 3,15f. angesichts der zahlreichen Gräzismen bei Calp. eine Analogiebildung zu φιλεῖν näher als eine Nachahmung des Horaz; zu Unrecht verwirft F.-W. hingegen Mahrs Einschätzung von *pastoralia tecta* (2,60) als poetisch. Bei textkritischen Fragen bleibt der jeweilige Wert der Handschriften unberücksichtigt (z.B. 59, 69, 76); Entscheidungen wie *parienti* (statt *pallenti*) *gramine pingit* (2,32), *flore iuventae / induimus* (statt *induimur*) *vultus* (2,89–90, F.-W. übersetzt «von der Blüte der Jugend ist mein Gesicht überzogen») und *Lycidas* (statt *Lycidan*) *habet ultima rerum* (3,91) sind ein Rückschritt gegenüber der Ausgabe von Korzeniewski (1987).

Jan Felix Gaertner

Lindsay and Patricia Watson: **Martial. Select Epigrams.** Cambridge University Press, Cambridge 2003. XII, 374 S.

Diese Auswahl aus Martials Epigrammen liefert neben einer ausführlichen und soliden Einleitung (historischer Kontext, Aufbau und Stil der Epigramme, Sprache, Metrik, Aufbau der Gedichtbücher, Gattung) den lateinischen Text (ohne krit. Apparat) von 86 Gedichten samt Kommentar. Auswahl und Anordnung der Gedichte sind thematisch (Poetologisches; Dichter und Patron; Stadtleben; Frauen; Sexualität; Satiren über Ärzte, Emporkömmlinge etc.; Lehrepigramme; Grabepigramme) und geben dem Leser einen repräsentativen Eindruck vom vielseitigen Werk des Dichters. – Der Kommentar gliedert sich jeweils in eine Paraphrase, eine interpretierende Einleitung samt Bibliographie und die Einzelnoten. Das knappe Format der Kommentarreihe lässt zwar keine ausführlichen Erörterungen von Martials Sprachgebrauch mit Zitaten und Belegmaterial zu, aber die Autoren weisen den Leser stilsicher auf Auffälligkeiten der Wortwahl hin und vermitteln so ein klares Bild der intendierten Wirkung der Epigramme (vgl. z.B. 88 zu 6,64,3: *coniunx* «mock-elevated» mit Hinweis auf den epischen Sprachgebrauch und die Noten zur preziösen Sprache des Euctus in 8,6: 204ff.). Auf die Erörterung textkritischer Fragen wird weitgehend verzichtet (vgl. z.B. aber 258 zur Wortstellung in 3,65,3, wo ein Hinweis auf J. Hellegouarc'hs Kritik der Marx'schen Stellungsregel [*Le monosyllabe dans l'hexamètre latin,* Paris 1964, 106–113] hilfreicher gewesen wäre als ein knappes Verdikt von Prof. Kenney); die Kenntnis der Sekundärliteratur (auch der fremdsprachlichen) ist vorbildlich; kaum Druckfehler (vgl. aber 250: *coniuga*). Jan Felix Gaertner

Karl Bayer: **Suetons Vergilvita. Versuch einer Rekonstruktion.** Mit einer Bibliographie zu den Vitae Vergilianae von *Niklas Holzberg* und *Sven Lorenz*. Classica Monacensia 27. Günter Narr, Tübingen 2002. XIV, 361 p.

Hors du *De uita Caesarum*, l'œuvre de Suétone est gravement délaissée. De cette déréliction, une tradition souvent difficile, fragmentaire, indirecte et interpolée, en est la raison la plus patente. S'appliquant comme à la restauration d'une fresque, Karl Bayer s'attache ainsi à la restitution de la primitive *Vita Vergiliana* (Reifferscheid 54–66; Hardie 6–18), dont le commentaire de Donat ne nous fournit qu'une version abâtardie. L'approche choisie est strictement stylistique. Il s'agit tout d'abord de séparer ce qui, par la forme du *dictum*, se rapproche de la manière de l'un et de l'autre auteur. B. en arrive ainsi à la conclusion que 17 passages sont de claires interpolations, que 11 autres se voilent de soupçon, et que, dans 19 cas, un assainissement peut être proposé. Tel est le contenu apparent de ce livre. Son contenu réel est tout autre et dépasse de loin les austérités ci-dessus décrites. Car, en s'attachant au style suétonien comme trait distinctif d'une autenticité, B. dresse une très instructive description de ce style. Examinée (5–92) sous l'angle tactique, sémantique, lexical, syntaxique et pragmatique, l'écriture suétonienne révèle ainsi un insoupçonné souci de *dispositio* et d'*ornatus,* dont les traits les plus surprenants sont poétismes et périodes colométriques. On la découvre (85) improprement décrite par un Norden («Sueton schreibt farblos»). On la découvre surtout l'analogue de celle d'un Pline l'Ancien, tantôt débraillée et attachée à la seule *res,* tantôt soucieuse de *dictum* jusqu'à la préciosité oratoire. Car c'est bien l'irrégularité stylistique qui caractérise le biographe. La seconde partie du livre (92–338) voit s'appliquer à la *Vergilvita* l'appareil heuristique constitué dans sa première partie. Une considérable bibliographie (339–361) conclut ce livre dont le titre dissimule l'utilité foncière.

Carole Fry

Danielle van Mal-Maeder: **Apuleius Madaurensis. Metamorphoses. Livre II.** Texte, introduction et commentaire. Groningen Commentaries on Apuleius. Egbert Forsten, Groningen 2001. XI, 488 S.

Das Werk der bereits mehrfach ausgewiesenen Apuleius-Forscherin (erweiterte Fassung ihrer Diss. von 1998) bildet einen weiteren Glanzpunkt in der Reihe der Groninger Kommentare. Auf eine konzise Einleitung (1–33) folgen Apuleius' Text (35–50; nach Helms Teubneriana, mit 40 Abweichungen, davon 20 cod. F favorisierend) und Kommentar inkl. Übersetzung (51–408), ferner drei Appendices, Bibliographie und *Indices rerum*, *verborum* und *locorum*. Die Einleitung fokussiert Inhalt und Struktur des 2. Buches sowie die narrative Technik in Anlehnung an die Terminologie Genettes, wobei sowohl die Erzähleinfügungen als auch ihre Verbindung zum Erzählganzen inbesondere gewürdigt werden. Van Mal-Maeders Vertrautheit mit Apuleius' Werk, ihre stupende Belesenheit, ihr sorgsames Abwägen textkritischer Argumente, ihr sicheres ästhetisches Urteilsvermögen, was die Bewertung des Verhältnisses zwischen Teil und Ganzem betrifft, nicht zuletzt auch die Treffsicherheit in ihrer Übersetzung, die Apuleius' «exuberantem» Stil Rechnung trägt, bewahren das Buch davor, zu einem blossen Nachschlagewerk zu werden. Nur selten bleiben Wünsche offen; so hätten auf S. 101 zu *canes ... qui canes* (vgl. auch 398 *dies ... quo die*) neben poetischen Parallelen mehr noch prosaische ihren Platz gehabt (vgl. Caes. *Gall.* 1,6,1; 1,6,4; 1,49,1 etc.). Druck- und sonstige Fehler sind rar; sie finden sich vor allem im Komm. zu 2,21–32. Dieser – die ursprüngliche Diss. komplettierende – Teil ist im übrigen merklich knapper gehalten, vor allem, was das Erfassen stilistischer Eigentümlichkeiten betrifft; so fehlen z.B. 374 zu *propheta sic propitiatus herbulam quampiam* die sonst typischen Hinweise auf stilistische Mittel. Drei Appendices nehmen Stellung zu einzelnen Problemen, in denen van Mal-Maeder vor allzu einseitigen Interpretationen (religiöser, soziologischer und narratologischer Art) warnt.

Werner Schubert

Lucius Caelius Firmianus genannt Lactantius, Göttliche Unterweisungen in Kurzform. Eingeleitet, übersetzt und erläutert von *E. Heck* und *G. Schickler*. Saur, München/Leipzig 2001. 190 S.

Dieser handliche Band im Taschenbuchformat ist das Resultat einer Gemeinschaftsarbeit, an der neben E. Heck und G. Schickler auch eine Gruppe von Studierenden beteiligt war. Neben der Übersetzung von Lactanz' *Epitome* auf der Grundlage des Teubner-Textes von E. Heck und A. Wlosok ent-

hält der Band eine Einleitung, Anmerkungen, ein Verzeichnis der Eigennamen mit sehr hilfreichen Angaben zu jedem Eintrag und ein Stellenregister. Dieses Format empfiehlt sich unbedingt zur Nachahmung; es bietet das Wichtigste in kurzer und übersichtlicher Form. Die Einleitung informiert über Lactanz, die Göttlichen Unterweisungen und deren Stellung innerhalb der frühchristlichen Apologetik sowie über die *Epitome* selbst.

Der Band richtet sich vorwiegend an eine Leserschaft ohne Kenntnis der alten Sprachen. Gerade vor diesem Hintergrund ist allerdings die Übersetzung stellenweise allzu wörtlich geraten. Die treue Wiedergabe von Satzbau und Gedankenführung ist zwar die erklärte Absicht der Übersetzer. Doch wirken z.B. die zahlreichen «jedenfalls» 63–65 auf Deutsch schwerfällig und behindern eher den Gedankenfluss, als dass sie ihn fördern. Oder wenn Saturn «alle Arten von Wollust ausübte» und «sich auf männliches Tun einstellte» (sc. um Ganymed zu vergewaltigen; 62), wirkt das eher komisch als anschaulich. Formulierungen wie «damit es nicht etwa bei dir ein Steckenbleiben in der Frage gibt, warum ...» bilden wahre Stolpersteine. Auf diese Weise wird die Übersetzung weder dem Stil des Originals gerecht, noch erweist sie den Latein-Unkundigen einen Dienst. Doch darüber mag man geteilter Meinung sein, und der Band stellt trotz dieser Kritik eine willkommene Einführung zur Beschäftigung mit Lactanz und der christlichen Apologetik dar. Karin Schlapbach

Ausonius: Mosella. Lateinisch/Deutsch. Herausgegeben, in Blankverse übersetzt und mit einer Einführung versehen von *Paul Dräger*. Paulinus, Trier 2001. 160 p.

Ausone est un plat rhétoricien infatué de lui-même dont l'œuvre est magnifiquement représentative de cet art d'articuler le vide tel qu'il se pratiquait dans la haute société de son temps. Pure manipulation d'un signifiant et d'une topique que l'on prend pour du signifié, l'œuvre poétique d'Ausone n'a jamais attiré que par les 483 vers de sa *Mosella*. C'est à l'explication de cette œuvre que s'attache l'auteur, désireux d'en faire valoir le charme (7). Par manière d'originalité, celui-ci prend donc le parti de commencer *mediis in rebus* par un texte assorti de variantes (71–72) et accompagné d'une traduction en vers libres, sur la doctrine de laquelle il fournit force justifications (143–151). L'allophone que je suis se gardera évidemment de se prononcer sur sa qualité, mais s'avouera tout de même troublée de voir des hexamètres devenir des vers asymétriques rangés en distiques. Précédées d'un appendice *de Mosellae piscibus* (74–80), vingt-sept pages (81–107) d'un commentaire très réduit et strictement factuel, débouchent enfin sur la partie finale du livre: «Die Einführung» (113–151)! On y découvrira, outre les morceaux obligés du genre, quelques pages intéressantes sur la structure du texte et les moyens oratoires que l'on y trouve mis en œuvre. La lectrice, après avoir franchi «Verzeichnis der Eigennamen» puis «Literaturhinweise» (152–160), est tout de même restée dubitative quant à l'utilité de ce livre qu'elle n'a trouvé approprié ni aux élèves des écoles, ni aux étudiants des universités. On le croira donc destiné à ce public érudit qui n'existe plus. Reste évidemment le charme ... Carole Fry

Augustinus Afer. Saint Augustin: africanité et universalité. Actes du colloque international Alger-Annaba, 1–7 avril 2001. Hrsg. von *P.-Y. Fux, J.-M. Roessli, O. Wermelinger*. Paradosis 45. Editions Universitaires, Fribourg 2003. 660 S., zahlreiche Abb.

Die vorliegenden beiden Bände dokumentieren eine Tagung, die sowohl aus wissenschaftlichem wie auch aus politischem Interesse auf Anregung des algerischen Präsidenten Bouteflika organisiert wurde und Gelehrte aus dem arabisch-, französisch-, englisch- und deutschsprachigen Raum in Algier und Annaba zusammenführte. Die Austragungsorte stehen in einem engen Zusammenhang mit dem Thema der Tagung, der Rolle der 'africanité'Augustins im Verhältnis zu seiner 'universalité'. Unter dem Stichwort der 'universalité' (hier muss man die Begriffe *catholitas* und *Romanitas* hinzudenken) werden sehr unterschiedliche Themen behandelt, vom Manichäismus bis zur Gnadenlehre. Dagegen ist die Relevanz der nordafrikanischen Heimat für Augustins Denken punktueller, und die Beiträge, die sich mit diesem Aspekt der Fragestellung beschäftigen – es ist der kleinere Teil –, sind homogener. Sie lassen erkennen, dass Augustins Herkunft und Lebenswelt einerseits in biographischen oder pastoralen Angelegenheiten, andererseits aber auch in den dogmatischen Auseinandersetzungen mit den Donatisten und mit Julian von Aeclanum von Belang ist. Gegenüber den Donatisten, die den Konflikt mit Rom nicht nur als dogmatischen, sondern auch als kulturellen verstehen,

nimmt Augustin zwar eine polemische Haltung ein, jedoch ohne die eigenen Wurzeln im afrikanischen Christentum zu verleugnen (C. K. Coyle). Im Briefwechsel mit Julian von Aeclanum beruft sich Augustin wiederholt auf Cyprian als orthodoxen Afrikaner, um seinem Gegner klarzumachen, dass nicht aus Rom stammen muss, wer den rechten Glauben vertritt (D. Weber). Dass partikulare Identität offenbar gerade im Konflikt mit einem übergeordneten Ganzen überhaupt erst greifbar wird, ist ein interessanter Befund, der durchaus weitere Aufmerksamkeit verdient. – Ein ausführlicher Anhang gibt Auskunft über den Anlass und die Rezeption der Tagung in Algerien; zahlreiche Abbildungen dokumentieren eine Wanderausstellung zu Augustin und zum heutigen Algerien, die dem aussergewöhnlichen Ereignis zu weiterem Echo verhalf.

Karin Schlapbach

Macrobe: Commentaire au Songe de Scipion. Livre II. Texte établi, traduit et commenté par *Mireille Armisen-Marchetti.* Les Belles Lettres, Paris 2003.

Le commentateur tisse autour de sept citations du Songe quatre exposés suivis d'une conclusion: (1) un exposé musical (2,1–4), fondé sur l'observation que l'air frappé émet un son, justifie l'harmonie des sphères; (2) un exposé géographique (2,5–9) définit les ceintures terrestres, désigne les régions habitées sur la terre, relève la correspondance des ceintures célestes et terrestres, et enfin décrit l'Océan; (3) dans un exposé astronomique (2,10–11), Macrobe commence par expliquer les cycles cosmiques et, sur cette base, développe une idée qui lui est chère: la gloire se heurte à des limites spatiales et temporelles qui rendent sa recherche vaine. Des cataclysmes, sous forme alternativement d'embrasement ou d'inondation, s'abattent régulièrement sur le monde et entraînent la destruction de l'humanité, mais en épargnant à chaque fois quelques groupes humains qui deviennent souches d'autant de renaissances. Chacun de ces cycles correspond astronomiquement à une année universelle ou grande année, dont Macrobe fixe la durée à 15000 années ordinaires; (4) un exposé métaphysique (2,12–16) établit que l'âme n'est pas seulement immortelle, mais qu'elle est un dieu; cette conception s'appuie sur l'autorité de Cicéron, néoplatonicien avant la lettre, et de Plotin. Macrobe adhère à la vision de Platon sur l'immortalité et l'automotricité de l'âme, avant d'énoncer et de réfuter huit objections aristotéliciennes dressées contre le fondateur de l'Académie. Une conclusion rebondit sur la distinction entre vertus inactives ou contemplatives et vertus actives ou pratiques, les premières propres aux philosophes, les secondes aux politiques, les unes et les autres offrant le ciel pour récompense. Séparées, il arrive qu'elles soient cumulées chez les détenteurs de la plus grande perfection, tel Scipion Emilien. – La traduction est extrêmement soignée. Une annotation riche de 120 pages jette un éclairage détaillé sur le texte. Grâce à Mireille Armisen-Marchetti, le lecteur, qu'il soit philologue, historien ou philosophe, dispose, dans une suite logique et heureuse au volume qui contient le livre I (cf. *MusHelv* 59, 2002, 266), d'un accès précieux à cette œuvre marquante de la pensée occidentale.

Philippe Bruggisser

Muriel Bovey: **Disciplinae Cyclicae. L'organisation du savoir dans l'œuvre de Martianus Capella.** Edizioni Università di Trieste, Trieste 2003. 406 S., 7 Abb.

Die Verf. untersucht in ihrer Dissertation die Mittel, mit denen Martianus Capella das System der Sieben Freien Künste strukturiert. Der These, dass *De nuptiis* trotz seiner formalen und thematischen Buntheit eine in sich geschlossene Einheit bildet (10: «une profonde unité»), ist uneingeschränkt zuzustimmen. Martianus Capella behandelt die Disziplinen in einer vom Grundwissen zu höherem Wissen, vom Körperlichen zum Geistigen aufsteigenden Linie. Die Musen sind ein Symbol für die Zusammengehörigkeit und Harmonie der Sieben Freien Künste. So verbindet z.B. Camena die ersten beiden Bücher mit den technischen Partien der Bücher 3 bis 9. Auf die Einleitung folgt je ein Kapitel über das literarische Genos der Satire und über Varro als Quelle des Martianus Capella. Anschliessend werden in jeweils einem Kapitel die allegorischen Partien der die Sieben Künste behandelnden Bücher betrachtet. Eine Zusammenfassung, ausführliche Bibliographie, Indices der Eigennamen und zitierten Texte sowie sieben Abbildungen, welche die Sieben Künste darstellen, runden die Arbeit ab.

Kapitel 1 untersucht die Rolle der literarischen Gattung, der varronischen Satire. Das Genos vereinigt die beiden Bestandteile des Werkes, nämlich das Theologische im Mythos der Apotheose

der Philologie und das Philologische in den Sieben Freien Künsten. Beide Teile sind durch die Aussicht auf Unsterblichkeit, die der Mensch durch die Pflege der Sieben Freien Künste erlangen kann, miteinander verbunden.

Im zweiten Kapitel weist die Verfasserin zu Recht die Verbindung zwischen Varros *Disciplinarum novem libri* und Martianus Capellas *De nuptiis* nach (daher der Titel der Dissertation: «Disciplinae cyclicae» und nicht «Artes liberales»). Zu diesem Zweck untersucht sie die Verwendung des Ausdrucks *disciplina* in beiden Werken sowie die Bedeutung der Musen bei Varro und Martianus Capella.

Die Kapitel 3 bis 9 konzentrieren sich auf die allegorischen Partien und beschäftigen sich mit der aufsteigenden Hierarchie der Disziplinen. Die Verf. untersucht die physische Erscheinung der Sieben Künste, ihre Attribute, Bezeichnungen, Aufgaben, das auf die jeweilige Kunst angestimmte Preislied und die Einleitung zur jeweiligen Wissenschaft. Die Grammatik ist in *De nuptiis* auf Buchstaben und einzelne Wörter beschränkt; das Studium der Literatur, Metrik und Rhythmik, die eigentlich in das Gebiet der Grammatik gehören, werden in späteren Büchern behandelt (Buch 4: Dialektik; Buch 5: Rhetorik; Buch 9: Musik).

Am Ende ihrer Arbeit kommt die Verf. zu dem, allerdings nicht neuen, Schluss, dass die Hochzeit zwischen der sterblichen Philologie und dem Gott Merkur die Vereinigung zweier Welten, des Menschlichen und des Göttlichen, symbolisiert. Mehrere Werke Varros dienten Martianus Capella als Vorbild. Die *Disciplinae* bildeten das Modell für die Neunzahl der Bücher, die *Antiquitates rerum humanarum et divinarum* regten Martianus Capella zur Idee von der Polarität zwischen Weltlichem und Göttlichem an, und die *Saturae Menippeae* lieferten das Vorbild für die literarische Gattung.

Die Verf. ist sehr belesen in der Primär- und Sekundärliteratur. Wünschenswert wäre eine intensivere Auseinandersetzung mit der Forschung. Abgesehen von einigen kurzen Bemerkungen (z.B. S. 235–237: Beziehungen zwischen Paedia und Dialektik; 245f.: Nähe von Geometrie, Arithmetik und Astronomie) kommt die Verbindung der Sieben Freien Künste untereinander zu kurz. Trotz dieser Einschränkungen ist die Lektüre des Buches wegen seiner Informationsfülle und soliden Darstellung ein Gewinn.

Sabine Grebe

Sabine Horstmann: **Das Epithalamium in der lateinischen Literatur der Spätantike.** BzA 197. Saur, München/Leipzig 2004. 349 S.

Mit ihrer Freiburger Dissertation legt Sabine Horstmann die erste umfassende Studie in deutscher Sprache zum spätantiken Epithalamium vor – und löst damit ein langjähriges Desiderat der Forschung ein, die sich bis anhin hauptsächlich auf die Arbeit von Camillo Morelli aus dem Jahr 1910 stützen konnte.

Das einführende Kapitel erörtert die Geschichte der Gattung von ihren griechischen Ursprüngen bei Sappho über Catull bis hin zu Statius (14–96). Im Anschluss daran werden fünf der insgesamt zwölf vollständig erhaltenen Epithalamien der lateinischen Spätantike untersucht (97–289): Je ein Kapitel ist Claudian (*Carm.* 9–10 und *Carm. min.* 25), Paulinus von Nola (*Carm.* 25), Dracontius (*Rom.* 7) und Ps.-Claudian (*Carm. min. app.* 5) gewidmet. Es folgt ein Kapitel (290–315) zu den Hochzeitscentones von Ausonius (*Carm.* 19 Prete) und Luxorius (AL 18 Riese). In komprimierter Form werden dann in einem letzten Kapitel (316–321) die verbleibenden fünf Epithalamien abgehandelt. Leider müssen die Analysen hier, das legt schon der Umfang nahe, an der Oberfläche bleiben. Auch erfährt man nicht, weshalb gerade diesen Texten im Gegensatz zu den anderen nur eine flüchtige Würdigung zuteil wird.

Die flüssig zu lesende Untersuchung bietet ausführliche Textanalysen, die sich jedoch oftmals im Deskriptiven erschöpfen. In den detaillierten Darstellungen der einzelnen Gedichte gehen die aufschlussreichen übergreifenden Erkenntnisse, die Horstmann in der knappen Schlussbetrachtung (323–326) sammelt, beinahe unter: so dass beispielsweise das spätantike Epithalamium durch die Verschmelzung seines klassischen Vorbilds mit der Liebeselegie entstanden ist und dabei deren Rolle übernommen haben könnte; oder dass die Epithalamien, da sie im Spannungsfeld von antiker Tradition und ihrer christlichen Neubewertung stehen, für die Spätantike typische Entwicklungstendenzen widerspiegeln, namentlich die sich verändernden Ansichten über die Ehe sowie die Transforma-

tion des Verhältnisses der beiden Geschlechter zueinander. Im ganzen eine solide und erhellende Forschungsarbeit. Natalie Breitenstein

L'histoire littéraire immanente dans la poésie latine. Huit exposés suivis de discussions par *Jürgen Paul Schwindt, Arndt Kerkhecker, Ernst A. Schmidt, Alain Deremetz, Elaine Fantham, Stephen Hinds, Mario Citroni, Alessandro Barchiesi.* Introduction de *Ernst A. Schmidt.* Entretiens préparés et présidés par *Ernst A. Schmidt.* Avec la participation de *François Paschoud* et *Claudia Wick.* Index rédigé par *Lavinia Galli Milic.* Vandœuvres-Genève 21–25 août 2000. Entretiens sur l'Antiquité Classique 47. Fondation Hardt, Genève 2001. 406 S.

Intertextualität, Metapoetik und Rezeptionsforschung haben nicht erst seit neuester Zeit Konjunktur auch in der Latinistik. Im Gefolge des New Historicism und der 'kulturellen Poetik' (Greenblatt) ist zudem das Thema der Literaturgeschichte verstärkt ins Blickfeld gerückt und zum Gegenstand methodologischer Reflexion gemacht worden. Im Zentrum des besprochenen Bandes der 'Entretiens', der nach bewährtem Muster Vertreter verschiedener nationaler Forschungstraditionen zum Dialog zusammenführt (vgl. die Diskussion 263–265), steht jedoch nicht die 'objektive' Literaturgeschichte, sondern die 'immanente Literaturgeschichte', das heisst Selbstpositionierungen römischer Dichter in einer jeweils subjektiv konstruierten Version der griechischen und römischen Literaturgeschichte (vgl. die Einleitung von E. A. Schmidt). Die Beiträge verbinden theoretische Überlegungen mit Textinterpretationen, die von motivgeschichtlichen Überblicken (zum Erstheitsanspruch vgl. J. P. Schwindt, E. A. Schmidt, M. Citroni) bis zu 'close readings' einzelner Passagen reichen und die verschiedene Gattungstraditionen von den Anfängen römischer Dichtung bis zur flavischen Epoche verfolgen (Epos: A. Kerkhecker zu Ennius als hellenistischem Avantgardisten; A. Deremetz zu den Erzählungen des Aeneas in Vergils *Aeneis* als immanenter Gattungspoetik; A. Barchiesi zur Selbstdefinition des flavischen Epos; Elegie: E. Fantham zum thematischen Spektrum von Gallus über Properz zu Ovid; Lyrik: S. Hinds zu Cinna, Catull und Statius im Kontext einer kulturhistorischen Poetik). Die auf die Beiträge folgenden Diskussionen tragen im Idealfall dazu bei, den Thesen der verschiedenen Referenten ein klareres Profil zu verleihen.

Die dem Band zugrunde gelegte Definition der immanenten Literaturgeschichte umfasst sowohl explizite programmatische Aussagen römischer Autoren als auch implizite Hinweise der Texte auf eine poetologische Bedeutung, die sich erst durch entsprechende hermeneutische Verfahren herausdestillieren lässt; Intertextualität und Metapoetik erhalten dadurch zusätzlich die diachrone Dimension einer internen Gattungsgeschichte. Gerade bei den impliziten Aussagen ist die Definition jedoch sehr weit gefasst, was dieser Interpretationsmethode den Anschein eines Passepartout verleihen könnte. In letzter Konsequenz müsste jeder Text seine interne Genealogie enthalten, so dass sich die Rekonstruktion einer immanenten Literaturgeschichte ins Unendliche ausdehnen und damit letztlich auch wieder verflüchtigen würde. Als greifbareres Fazit lässt sich festhalten, dass wohl jeder Selbststilisierung römischer Dichter im Sinne einer immanenten Literaturgeschichte eine Verzerrung der Perspektive inhärent ist, die die 'reale' Literaturgeschichte an die eigenen Bedürfnisse anpasst. Das Verhältnis von immanenter und objektiver Literaturgeschichte ist dadurch jedenfalls noch nicht geklärt, sondern erscheint im Gegenteil noch komplexer. Hier besteht weiterhin Bedarf für zukünftige Forschung. Annemarie Ambühl

Ulrich Eigler: **Lectiones uetustatis. Römische Literatur und Geschichte in der lateinischen Literatur der Spätantike.** Zetemata 115. Beck, München 2003. 311 p.

Ni la littérature d'antiquaires ni l'historiographie ne sont, à l'époque tardive, les vecteurs de la connaissance d'une 'ancienne histoire romaine'; ce rôle est rempli par la littérature du programme scolaire et l'exégèse qui lui est associée. Térence et Virgile, Cicéron et Salluste – les auteurs du *Quadriga Messi* (99, l. 4: corriger *Arusius* en *Arusianus Messius*) – servent certes de fondement à l'enseignement grammatical, mais nourrissent également l'intérêt d'une élite cultivée. Les *ueteres* sont les classiques, qui ne fonctionnent plus seulement comme modèles stylistiques, mais suscitent la vénération pour la matière historique dont ils sont porteurs. Une comparaison suggestive entre la poésie de Claudien et la *Cité de Dieu* d'Augustin révèle à quel point les deux auteurs, qui incarnent des pôles op-

posés, reflètent une base unitaire de culture littéraire sur laquelle chrétiens et païens, aux IVe et Ve s., construisent leur mode de communication. Erigée en autorité suprême, la Bible relègue la formation traditionnelle à l'état de culture qui se survit à elle-même. Les milieux cultivés, conditionnés par la lecture scolaire, orientent leur attention sur la royauté et la république; la renaissance livienne fournit le cadre approprié à la quête de ce passé. Le grammairien est gardien de l'histoire et assure la cohésion intellectuelle entre les générations. – Malgré les réserves émises contre mes conclusions (261–263), il reste que nous avons, de la geste de Romulus, chez Servius et chez Augustin, deux visions *opposées*, que l'on tende à les mettre *en opposition* ou non. En soutenant que Servius ne fait qu'épouser les contours imprimés par Virgile à la légende romuléenne (261), U. Eigler me paraît surévaluer notablement le rapport de nécessité exégétique entre le lemme virgilien et le contenu de la scholie servienne (69, dernières lignes, rectifier: le texte de la scholie aux *Bucoliques* 4,27 de Virgile n'appartient pas au Servius authentique, mais au Servius apocryphe ou Servius de Daniel). – L'ouvrage offre un questionnement fort intéressant sur la réception du passé littéraire dans l'Antiquité tardive et sur l'identité socioculturelle de cette période. Philippe Bruggisser

Michael von Albrecht: **Literatur als Brücke.** Studien zur Rezeptionsgeschichte und Komparatistik. Spudasmata 90. Olms, Hildesheim 2003. XV, 370 S.

Mit dem vorliegenden Buch vereinigt Michael von Albrecht acht Aufsätze in einem Band, die mehrheitlich schon früher veröffentlicht, für die erneute Publikation jedoch überarbeitet worden sind. Jeweils zwei Aufsätze sind einem der vier Schwerpunkte zugeteilt, wobei als übergeordnetes Thema die Frage nach der «Brückenfunktion der Literatur zwischen verschiedenen kulturellen Bereichen» (XIII) dient. Untersucht werden: Brücken zwischen den Epochen (1–72), zwischen verschiedenen kulturellen Räumen (73–192), zwischen Literatur und Wissenschaft (193–260) sowie zwischen Weltliteratur und Folklore (261–362). In den ersten beiden Aufsätzen untersucht A. Catulls Wirkung auf die Neuzeit und geht Durs Grünbeins Auseinandersetzung mit der Antike, insbesondere mit der römischen Satire, nach. Mit dem zweiten Schwerpunkt widmet sich A. dem Motiv des Teppichs in der Literatur, beschäftigt sich des weiteren mit dem Werk des russischen Autors Turgenev und befragt dieses nach antiken Reminiszenzen und deren Funktionen. Im Zentrum der beiden im dritten Teil vereinten Aufsätze stehen lateinische Autoren, die Perspektive der Fragestellung ist jedoch unterschiedlich gewählt: Verfolgt der eine Artikel die Nachwirkungen von Lukrez als eines Naturwissenschaft und Poesie kombinierenden Dichters, behandelt der andere die Interferenzen von Literatur und Wissenschaft, wie sie sich in der römischen Antike selbst finden. In den letzten beiden Beiträgen fragt A. nach dem Einfluss des Volksliedes auf das Werk Goethes und problematisiert die Schwierigkeiten des Übersetzens anhand einer Passage aus Vergils *Aeneis*.

Das wesentliche Verdienst von A.s Buch ist es, das Fortwirken der antiken Literatur in der neuzeitlichen für die verschiedensten Bereiche aufzuzeigen. Nicht überall vermieden wird der Eindruck einer katalogartigen Auflistung von Belegen. Das präsentierte Material ist so reich, dass die Argumentation mitunter zwangsläufig etwas an der Oberfläche bleibt. Zu begrüssen ist der Versuch, die verschiedenen Aufsätze unter ein gemeinsames Thema zu stellen, auch wenn das Motiv des Brückenschlags insgesamt etwas strapaziert wird. Alles in allem stellt A.s Buch eine anregende Fundgrube für all diejenigen dar, die nach Spuren der Antike in der Neuzeit suchen; empfehlenswert ist es insbesondere als ergiebiger Fundus für die Lehre. Seraina Plotke

Karl Gotthilf Kachler (Bilder), *Sara Aebi-Regula Brunner* (Text): **Antike Theater und Masken. Eine Reise rund um das Mittelmeer.** 1400 Bilder auf DVD, Materialien des ITW Bern 7. Katalog. Chronos, Zürich 2003. 133 S.

Der Basler Theaterwissenschaftler K. G. Kachler (1906–2000), der von 1938 bis 1974 auch selber im römischen Theater zu Augst antike Komödien und Tragödien in Masken aufführte und darüber in originellen Büchern berichtete, legte zwischen dem Ende der fünfziger und dem Beginn der achtziger Jahre auf zahlreichen Forschungsreisen eine Sammlung von Diapositiven von über 5000 eigenen Photographien an. Er plante, sie in einem farbigen Bildband zu publizieren, konnte das Vorhaben aber schliesslich nicht mehr selber durchführen und übergab seine Materialien der Schweizerischen Thea-

tersammlung zur wissenschaftlichen Bearbeitung gemeinsam mit dem Institut für Theaterwissenschaft (ITW) in Bern. Sie ist auf zwei Schwerpunkte hin ausgerichtet: Zum einen sind es Theatermasken, Kultmasken, Vasenbilder, Statuetten und Gebäudedekorationen mit Bezug zum antiken Theaterwesen sowie Darstellungen von Mythen und Tänzen aus dem Umfeld des Dionysos, vom 7. Jh. vor bis zum 4. Jh. n.Chr. Zum anderen umfasst sie Aufnahmen von über 240 Theaterbauten, von den minoischen Stufenanlagen in den Palästen Kretas über griechisch-hellenistische Theater und römische Amphitheater bis zu Theatern der Kaiserzeit rund um das Mittelmeer. Auf der DVD wird davon eine Auswahl von über 1400 digitalisierten Bildern präsentiert. Sie sind nach den Angaben Kachlers geordnet und mit Hilfe der einschlägigen Fachliteratur interpretiert und bilden dazu eine hoch willkommene anschauliche Ergänzung. Eine kleinere, prächtig illustrierte Auswahl mit kurzen Bildlegenden und Hinweisen auf die Forschungsliteratur (Bibliographie 130–133) bietet der von H.-R. Wiedmer gestaltete gedruckte Katalog. Man darf dem Berner Projektteam dankbar sein für seine effiziente Aufbereitung des wertvollen Materials, das damit in nützlicher Frist der Wissenschaft zur weiteren Arbeit zur Verfügung gestellt wurde. Der gesamte Nachlass Kachlers einschliesslich mehrerer tausend weiterer Diapositive ist in der Theatersammlung in Bern einzusehen. Thomas Gelzer

Lena Larsson Lovén/Agneta Strömberg (éds): **Gender, Cult, and Culture in the Ancient World from Mycenae to Byzantium.** Paul Aström, Sävedalen 2003. 168 p.

Le deuxième colloque nordique sur les études genres s'est tenu à Hanasaari en octobre 2002. Edités par L. Larsson Lovén et A. Strömberg, les Actes rassemblent une sélection de 10 contributions qui couvrent une large période, de l'époque mycénienne à Byzance, et proposent différentes approches, iconographiques, littéraires et historiographiques. La gamme de sujets abordés est très étendue, des traces de femmes au travail dans les tablettes en linéaire B (M.-L. B. Nosch) à la mort de Sainte Macrine (J. Burman), en passant par la pratique du deuil à Rome (K. Mustakallio) et une lecture féministe de l'*Hécyre* de Térence (M. Skafe Jensen). Plusieurs articles se rapportent à des recherches en cours, notamment sur les stèles funéraires attiques (A. Strömberg), l'image du couple et des femmes dans l'art funéraire de Gaule romaine (L. Larsson Lovén), les peintures des catacombes (A. Ahlqvist), l'hagiographie et les modèles de sainteté féminine (J. Lindblom). Parmi les contributions originales, signalons le travail de M. Nielssen «Fit for fight, fit for marriage» sur l'iconographie de couples s'affrontant dans l'art étrusque et sa signification dans un contexte nuptial ou funéraire (idéal de parité entre les sexes, allusion au rapport entre santé et fécondité?). H. Whittaker, «Women and fasting in early Christianity», analyse la fonction religieuse et sociale du jeûne, une pratique offrant aux femmes le moyen de transcender leur infériorité. Asexué et stérile, le corps ascétique serait la manifestation d'une forme d'émancipation. Des réflexions nourries de comparaisons avec le Moyen âge (C. W. Bynum, *Holy Feast and Holy Fast*, Berkely 1987) qui évoquent aussi les travaux d'Aline Rousselle *(Porneia. De la maîtrise du corps à la privation sensorielle*, Paris 1983).

La variété des thèmes abordés reflète l'aspiration du colloque d'être avant tout un lieu d'échanges interdisciplinaires entre jeunes chercheurs. La matière des études genre étant très vaste, ce type de démarche gagnerait à se concentrer sur des thèmes communs plus précis afin d'apporter une contribution plus dense à un domaine en pleine expansion. Véronique Dasen

Fondements et crises du pouvoir. Textes réunis par *Sylvie Franchet d'Espèrey, Valérie Fromentin, Sophie Gotteland* et *Jean-Michel Roddaz*. Ausonius Etudes 9. Diffusion De Boccard, Paris/Bordeaux 2003. 484 S.

Der aus einer Serie von drei Konferenzen an der Université de Bordeaux (1999–2001) hervorgegangene Band vereinigt über 30 Beiträge mehrheitlich französischer Forscherinnen und Forscher: Teil I untersucht die Begründung von Macht unter philosophischen und anthropologischen Aspekten, Teil II die Darstellung von Macht in der griechischen Tragödie (hauptsächlich bei Sophokles und Euripides), der umfangreichste Teil III schliesslich verschiedene Krisen der Macht in der griechisch-römischen Antike. Unter 'Krise' werden dabei insbesondere Phasen innerer Bedrohung der Macht verstanden, die sich in gewalttätigen Unruhen bis hin zu eigentlichen Bürgerkriegen äussern können und die häufig dem Wechsel politischer Systeme den Weg bereiten.

Erklärter Forschungsgegenstand ist nicht die Analyse antiker Ereignisgeschichte aus der Perspektive moderner Historiker, sondern die Frage, wie Krisen durch zeitgenössische antike Autoren wahrgenommen und beschrieben werden. Das Spektrum der untersuchten literarischen Gattungen reicht dabei von der Philosophie über die Geschichtsschreibung und die Rhetorik bis zur Tragödie und zum römischen Epos (einschliesslich eines Beitrags zu biblischen Texten), der zeitliche Rahmen vom 5. Jahrhundert v.Chr. bis zum 3. Jahrhundert n.Chr. Eine gewisse Fokussierung ist durch zwei Schwerpunkte gegeben: auf der griechischen Seite Athen zur Zeit des Peloponnesischen Krieges und besonders die *staseis* von 411 und 404/3 v.Chr., im römischen Bereich der Übergang von der späten Republik zum Prinzipat.

In dieser beachtlichen inhaltlichen Breite des Bandes liegt aber zugleich ein Defizit, da die einzelnen Beiträge kaum aufeinander Bezug nehmen. Solche Querverbindungen hätten sich insbesondere zwischen den Teilen I («Fondements du pouvoir») und III («Crises du pouvoir») angeboten, zumal der Begriff der Krise bereits im Titel mehrerer Beiträge von Teil I fällt. Methodisch am ertragreichsten sind auf der einen Seite die Beiträge, die sich grundsätzlich mit der Geschichte des Krisenbegriffs, insbesondere der medizinischen Metaphorik, und seiner Anwendung auf die Antike befassen (J. Jouanna, H. Bruhns), auf der anderen Seite die Beiträge, die epochenübergreifende Vergleiche unternehmen (zur Methode vgl. L. Polverini), um die nachträgliche Deutung und Instrumentalisierung der Vergangenheit zur Legitimation neuer Herrschaftsformen zu untersuchen. Insgesamt ergibt sich ein aufschlussreiches Panorama eines Ausschnitts aus dem kollektiven 'imaginaire' der griechisch-römischen Antike, welches anhand der Interaktionen und Bruchstellen zwischen philosophischer Theorie, machtpolitischer Praxis und literarischer Reflexion Potential und Beschränkungen des antiken politischen Denkens sichtbar werden lässt.

Annemarie Ambühl

André Motte/Charles Marie Ternes (edd.): **Dieux, fêtes, sacré dans la Grèce et la Rome antiques.** Actes du Colloque tenu à Luxembourg du 24 au 26 octobre 1999. Homo Religiosus, série II, 2. Brepols, Turnhout 2003. 306 p.

La collana «Homo Religiosus, série II», che ha fatto il suo debutto nel 2002 con il volume di J. Ries e Ch. M. Ternes, *Symbolisme et expérience religieuse de la lumière dans les grandes religions,* continua la sua attività con questo saggio dedicato alla «festa». Come lo fanno notare giustamente gli editori, il tema della festa è complesso e vasto. Nel titolo questo termine è inserito tra la parola «dei» e «sacro». Questa posizione deve chiarire sin dall'inizio che il libro tratterà esclusivamente delle feste religiose. Nell'antichità infatti il concetto di «festa» come occasione di svago collettivo assolutamente profano è inesistente. Gli dei che fanno parte del tessuto civico sono sempre coinvolti nelle manifestazioni festive dei cittadini delle *poleis* greche e delle comunità romane.

Il libro procede dal particolare al generale. Il primo capitolo di R. Turcan analizza la terminologia con la quale in Grecia e a Roma s'indicano i giorni festivi. Segue una sezione dedicata alla Grecia, che spazia dal periodo delle civiltà cretesi e cipriote (G. Capdeville) fino al periodo ellenistico (F. Dunand) passando evidentemente per quello arcaico (D. Aubriot) e classico (I. Tassignon, A. Motte). La sessione successiva riguarda Roma (Y. Lehmann, J. Champeaux), il Lazio (D. Briquel) e l'impero romano (Ch. Guittard). Comprende anche uno studio sulle province romane (M. Gschaid) e un'analisi di alcune tematiche cristiane (Th. P. Osborne, J. Ries).

Il volume si conclude con un saggio di N. Spineto che ripercorre le definizioni date da storici delle religioni a partire dalla fine dell'ottocento a oggi e sintetizza i risultati emersi nei singoli contributi che costituiscono il volume.

Mancano una bibliografia complessiva, o meglio ancora ragionata, e un indice dei termini che faciliterebbero l'utilizzazione del volume per attività didattiche e per ulteriori ricerche. Questo non influisce sull'accoglienza entusiasta che si deve riservare al volume per la varietà degli aspetti che vi sono trattati. Esso è il risultato dell'incontro di specialisti di religioni antiche di fama internazionale e provenienti da cinque diversi paesi (Belgio, Lussemburgo, Francia, Germania e Italia).

Francesca Prescendi

Θανάσης ΠΑΠΑΡΗΓΑΣ: **Η Αρχαία Δουλοκτητική Δημοκρατία.** Σύγχρονη Εποχή, Athènes 2003, 77 p.

La présente étude est un exemple intéressant d'analyse et d'interprétation marxistes de la démocratie athénienne, qui fut le système politique le plus avancé du monde depuis 2500 ans, un grand progrès réservé aux hommes libres.

Les mesures prises avant et sous Clisthène, les droits politiques des citoyens mâles de plus de 18 ans – qui excluaient, donc, les femmes athéniennes, les étrangers résidants (métèques), ainsi que les esclaves – les activités professionnelles des différentes classes sociales, la flotte commerciale, voilà quelques aspects étudiés pour éclairer la structure de la communauté. Cette énumération est loin d'être exhaustive et d'ailleurs, comme l'auteur le précise dans ses remarques préliminaires, son but n'est pas de décrire simplement les phénomènes et retracer les étapes de l'histoire locale, et cela en premier lieu parce que le sujet est déjà connu. En revanche, il étudie la façon dont la démocratie athénienne est une société de classes. Mais on ne saurait contester l'influence des facteurs de prélat et de mœurs.

Puisque la civilisation grecque antique s'est développée entre deux guerres – les guerres Médiques et la guerre du Péloponnèse –, l'auteur est en droit de constater que dans les conditions d'une société de classes, l'épanouissement social n'est pas un processus continu et toujours ascendant. D'une manière générale, on peut dire qu'il est temporaire et inconstant, et qu'il résulte d'une crise grave pour aboutir à une autre crise, pas moins grave. Vivi Andreou

Angela Pabst: **Die athenische Demokratie.** Beck'sche Reihe Wissen 2308. Beck, München 2003. 124 S.

Die Erlanger Althistorikerin, deren Forschung vorrangig den antiken politischen Systemen, den gesellschaftlichen Strukturen und der Mentalitätsgeschichte gilt, legt nach verschiedenen Arbeiten über die römische Kaiserzeit eine Untersuchung über die athenische Demokratie vor, eine Art Vorstudie zu einer geplanten, breit angelegten Studie zum Demokratiebegriff Griechenlands in klassischer Zeit. Zur Geltung kommen die verschiedensten Facetten von Demokratie und Rechtsstaatlichkeit überhaupt, Schlüsselbegriffe wie Freiheit und Gleichheit werden auf ihre jeweilige Bedeutung hin geprüft, die Themen Freiwilligkeit, Individualität, Entscheidungskompetenz, Information, Autoritätsverständnis, Privatsphäre, Redefreiheit, Sozialkontrolle, Meinungsvielfalt, Gleichberechtigung, Geschlechterrollen abgeschritten. Die Darstellung bleibt nicht auf Athen und seine 'demokratische' Blütezeit beschränkt, sondern greift auf die Wurzeln in der Archaik und die Folgen im Hellenismus aus. Der Forschungsstand ist klar herausgearbeitet, die Grundfrage von heutigem Demokratieverständnis deutlich abgegrenzt. Das Bändchen ist mit einer didaktischen Übersicht und einem geschickt angelegten Register ausgestattet, das nicht nur Namen, sondern auch die Hauptlinien der Untersuchung aufschlüsselt. Bruno W. Häuptli

Gender Studies in den Altertumswissenschaften. Bd. 1: *Barbara Feichtinger/Georg Wöhrle* (Hgg.), **Möglichkeiten und Grenzen;** Bd. 2: *Therese Fuhrer/Samuel Zinsli* (Hgg.), **Rollenkonstrukte in antiken Texten.** IPHIS, Beiträge zur altertumswissenschaftlichen Genderforschung. Wissenschaftlicher Verlag, Trier 2003. 124; 143 S.

Mit «Möglichkeiten und Grenzen» und «Rollenkonstrukte in antiken Texten» lädt eine neue Reihe, «Iphis, Beiträge zur altertumswissenschaftlichen Genderforschung», die deutschsprachige Fachwelt ein, sich mit Gender Studies auseinanderzusetzen.

Der programmatische Aufsatz von B. Feichtinger, Mitherausgeberin des ersten Bandes, steckt den Rahmen: Die Altertumswissenschaften, in so vieler Hinsicht bedroht oder zumindest im Umbruch, können es sich nicht mehr leisten, neue wissenschaftstheoretische Paradigmen zu ignorieren; Stellung muss bezogen werden, sei es in der Bekämpfung der jeweils zugrundeliegenden Ideologie oder durch aktive Integration der neuen Ansätze in die Erforschung der Antike. Zu dieser Stellungnahme gehört auch zu überdenken, wer heute das Zielpublikum akademischer Publikationen ist.

Dieser Herausforderung wird die neue, vielseitige Reihe gerecht. Die Beiträge können sowohl Spezialisten wie Studenten Anregungen bieten und zu eigenen Forschungen anspornen.

Die breite Palette der Beiträge zeigt beispielhaft, wie Gender Studies unser Verständnis der Alten Welt im allgemeinen erweitern können: S. Vogt («Die Widernatürlichkeit des Kinäden») erhellt den Natürlichkeitsbegriff sowohl des Peripatos wie in der kaiserzeitlichen Physiognomik, C. Schubert («Homo politicus – Femina privata») hinterfragt am Beispiel Fulvia die Kategorien, unter denen herkömmlicherweise gesamtgesellschaftliche Machtfelder analysiert werden.

Die interdisziplinäre Methode erlaubt auch fruchtbare Vergleiche mit andern Epochen oder trägt bei zu einer andern zunehmend beliebten Unterdisziplin des Faches, Nachleben und Wissenschaftsgeschichte (C. Reitz/W. Schibel, «Die gelehrten Frauen des Quattrocento» und E. Bronfen, «Pandoras Nachleben»). Das Schwergewicht bisher liegt klar bei der Literatur und Alten Geschichte, aber auch römische Rechtsgeschichte ist vertreten.

In zukünftigen Sammlungen könnten auch Archäologie, Theologie, Orientalistik, Sozial- und Wirtschaftsgeschichte und Anthropologie vermehrt einbezogen werden.

Dieses für den deutschsprachigen Raum neue Forum ist willkommen; die Bandbreite der Themen ermöglicht es bekannten Fachleuten und jungen Kollegen, miteinander ins Gespräch zu kommen und gemeinsam zu publizieren; weg von der traditionellen allzu patriarchalischen Praxis zu neuen Formen des Diskurses.

Die Reihe steuert bis anhin erfolgreich zwischen der Skylla der Ghettounterdisziplin und der Charybdis der reinen Methodenreflexion und des defensiven Theoretisierens, doch diesen Kurs zu halten wird wohl die Hauptherausforderung zukünftiger Bände bleiben. Margareta Debrunner Hall

C. Ulf/R. Rollinger (Hgg.): **Geschlechter – Frauen – Fremde Ethnien.** In antiker Ethnographie, Theorie und Realität. Studien Verlag, Innsbruck u.a. 2002. 564 S.

Der Sammelband vereinigt 20 Beiträge verschiedener Autoren, die entweder direkt am Forschungsprojekt «Realität und Topik der Darstellung der Geschlechterrollen in der antiken Ethnographie» an der Universität Innsbruck (gefördert vom Fonds zur Förderung der wiss. Forschung in Wien) beteiligt waren oder sich dieser Thematik aus Interesse als externe Mitarbeiter gewidmet haben; beide Gruppen wurden vom 18.– 20. Mai 2000 bei einem Workshop unter dem Titel «Geschlechterrollen – Frauenbild – antike Ethnographie» zur Diskussion zusammengeführt. Im Zentrum der Aufsätze, die zeitlich vom klassischen Griechenland bis zum Beginn des 3. nachchristlichen Jh.s reichen, steht die Darstellung der Geschlechter bzw. des weiblichen Geschlechts wie auch die ethnographische Einzelbetrachtung, wobei die Beiträge auf die Perspektive der antiken Autoren gerichtet sind. Die Gliederung in fünf thematische Bereiche illustriert die Schwerpunkte dieser Forschungsarbeiten: 1. Theoretische Aspekte: C. Ulf und R. Rollinger erläutern das Forschungsprojekt; C. Ulf thematisiert die Methodik der Erforschung von Geschlechterrollen. 2. Literarische Bilder als oder statt Realität: P. W. Haider befasst sich mit Herodot 2,100 und den Parallelen zur weiblichen Schöpfergottheit (Neith) der ägyptischen Tradition; B. Mauritsch-Bein erläutert das Bild trunkener Frauen in der antiken Literatur; U. Scharrer analysiert das Bild der Philosophinnen in der mittleren Stoa; E. Kistler überprüft das von Theopomp gezeichnete Bild der sexuell freizügigen Etruskerinnen; N. Erhardt untersucht die Darstellung der illyrischen Königin Teuta bei Polybios. 3. Ethnographische Räume: K. Ruffing studiert das Bild der indischen Frau in der antiken Literatur und S. Schmal dasjenige der Afrikanerin. 4. Texte als Produkte von Topos-Tradition und Autorenintention: P. Mauritsch entwickelt eine Frauentypologie anhand von Polybios; S. Comploi untersucht «grosse Frauen» von Fremdvölkern bei Pompeius Trogus/Justin; B. Truschnegg fragt nach dem Vorkommen von Frauen in der Exempla-Sammlung des Valerius Maximus; M. Korenjak untersucht die Stellung politisch aktiver Frauen in der kaiserzeitlichen Literatur; M. Dettenhofer hinterfragt die Frauenrollen in Plutarchs Schrift *De mulierum virtutibus* und M.-L. Günther diejenigen bei Arrian; W. Petermandl thematisiert die Frauen in der Fremde bei Heliodor. 5. Referenzpunkt und Zielpunkt – die historische Realität: M. Frass hat Quellen zur Körperpflege gesammelt und beurteilt ihren Wert als Ausdrucksmittel für Geschlechterrollen; K. Brodersen sucht in Fluchtäfelchen nach dem Denken und Handeln antiker Männer und Frauen; R. Bichler hinterfragt die Rolle der Frauen im Frühchristentum; S. Fick entdeckt bei Heliodor den Reflex eines aus dem syrischen Emesa bekannten Synkretismus. Ergänzt wird der Band durch ein Register antiker Personen, Orte und Stellen und durch ein Autorenverzeichnis. Anne Kolb

Thomas K. Hubbard (ed.): **Homosexuality in Greece and Rome.** A Sourcebook of Basic Documents. University of California Press, Berkeley 2003. XVII, 558 S.

Dieser umfangreiche Reader versammelt in englischer Übersetzung alle wichtigen Dokumente der griechischen und römischen Literatur zum Thema «gleichgeschlechtliche Beziehungen», angefangen von der archaischen griechischen Lyrik bis hin zu Schriften der römischen Kaiserzeit. Auch nicht-literarische Dokumente wie Inschriften sind hier und da einbezogen. Christlich beeinflusste Zeugnisse wurden dagegen bewusst ausgeklammert. Die griechischen Quellen (21–307) sind vorwiegend nach Gattungen gegliedert, die auf Rom bezogenen Texte (308–442) eher, wenn auch nicht durchweg, chronologisch; ein abschliessendes Kapitel enthält griechische und (im Vergleich dazu weit weniger zahlreiche) lateinische Belege aus der Kaiserzeit (443–532). Jedem der einzelnen Abschnitte sind summarische Vorbemerkungen vorausgeschickt. Einen hohen Gebrauchswert erhält diese Anthologie auch dadurch, dass der Herausgeber jedem Exzerpt eine kurze Hintergrundinformation (besonders zu Verfasser und zeitlichem Kontext) beigefügt hat. Einzelne Passagen werden durch Fussnoten näher erläutert.

In einer kurzen allgemeinen Einführung (1–20) fasst der Herausgeber die Diskussion eines zentralen terminologischen Problems zusammen: die Beschreibung antiker Konzeptionen mit Hilfe des modernen Begriffs «Homosexualität», unter den im übrigen auch in der Gegenwart eine Reihe ganz unterschiedlicher Erscheinungen subsumiert wird. Hubbard skizziert in diesem Rahmen die unterschiedlichen Ansätze und Sichtweisen essentialistischer und konstruktivistischer Positionen. Er macht des weiteren mit vollem Recht darauf aufmerksam, dass die Aussagen antiker Zeugnisse keineswegs uniform sind, sondern ganz unterschiedliche Spielarten und Bewertungen gleichgeschlechtlicher Sexualität belegen.

Beigefügt ist am Ende eine überschaubare Bibliographie (533–547), in der man allerdings mancherlei zentrale Arbeiten (so z.B. J. N. Adams, *The Latin Sexual Vocabulary*, London 1982, ferner Catharine Edwards, *The Politics of Immorality in Ancient Rome*, Cambridge 1993, ebenso Albin Lesky, *Vom Eros der Hellenen*, Göttingen 1976, und Eckhard Meyer-Zwiffelhoffer, *Im Zeichen des Phallus. Die Ordnung des Geschlechtslebens im antiken Rom*, Frankfurt am Main 1995) vermisst, sowie ein recht knapper Namen- und Sachindex (549–558). In der Buchmitte findet sich auf 22 Seiten archäologisches Bildmaterial, vornehmlich Vasendarstellungen.

Insgesamt liegt mit diesem Band, dem im Falle weiterer Auflagen sicherlich die eine oder andere Ergänzung vor allem an römischen Quellen zugute käme, ein nützliches Arbeitsmittel vor. Grundsätzlich wäre jedoch zu überdenken, ob die Aussparung des Griechischen und Lateinischen wirklich ratsam ist: Der Spezialist wird sich ohnehin zusätzlich den jeweiligen Originaltext anschauen müssen – vor allem dann, wenn er sich einen präzisen Eindruck von der Verwendung bestimmter Begrifflichkeiten verschaffen will, über die er durch die Übersetzung allein nicht hinreichend orientiert wird. Auch darin, dass die Übersetzungen zum grossen Teil nicht vom Herausgeber selbst stammen, mag man ein Problem sehen: Die Mehrzahl der Wiedergaben sind aus bereits existierenden Übersetzungen entnommen oder wurden von anderen eigens für den Sammelband angefertigt. Dass auf diese Weise nicht immer eine einheitliche Übersetzungspraxis gewährleistet sein kann, versteht sich von selbst.

Thorsten Fögen

Hubertus Kudla: **Spiele des Eros. Berühmte Liebespaare der Antike.** In Zusammenarbeit mit *Christian M. Barth* und *Hildegard Propach*. Beck'sche Reihe Wissen 1524. Beck, München 2003. 266 S.

Etwa vierzig «berühmte» Paare, so genau lässt sich das nicht zählen, liefern den Stoff für die vorliegende Anthologie, die hier mit einem auf Breitenwirkung angelegten Titel auf Leserfang geht – ein bunter Reigen in zwei Teilen, einem mythologischen und einem historischen, mit einem Anhang über «Männerfreundschaften» (Sokrates und Alkibiades – ein berühmtes Liebespaar?). Poetischen, historiographischen oder philosophischen Textausschnitten folgen allgemeine Erläuterungen (z.B. Reflexionen über das Aggressionspotential des Oidipus) und (beliebig und unbedenklich übernommene) rezeptionsgeschichtliche Hinweise aus Hungers mythologischem Lexikon. Ein Konzept ist schwerlich auszumachen, finden wir doch neben Leitfiguren wie Helena und Aphrodite nicht nur weniger

markante wie Aspasia («weder biedere Hausfrau noch Sexweib») und flüchtigere Beziehungen (Neros Liebesleben), sondern eher themenfremde Gestalten wie Klytaimestra (Mord an Agamemnon) oder Theodora (Massnahmen gegen Prostitution), und auch die Aufnahme von Lesbia, Cynthia, Dido oder Sapphos Schülerin unter die historischen Figuren wird man mit Verwunderung zur Kenntnis nehmen. Bruno W. Häuptli

Jonathan M. Hall: **Hellenicity. Between Ethnicity and Culture.** The University of Chicago Press, Chicago/London 2002. XXII, 312 S.

Jonathan Halls Studie zur Ausbildung einer 'hellenischen' Identität bildet gewissermassen die Fortsetzung zu seinem Buch *Ethnic Identity in Greek Antiquity* (1997). Wie dort wird auch hier die Frage nach der Entwicklung enger gefasster identitärer Gruppen ('Ionier', 'Dorer', 'Aioler' usw.) angesprochen. Diese 'Sub-Identitäten' seien älter als ein 'hellenisches' Zusammengehörigkeitsgefühl und hätten sich jeweils in präzisen historischen Konfliktsituationen entwickelt: so etwa die der 'Ionier' und 'Aioler' in der Auseinandersetzung um Smyrna. Die Formung einer hellenischen Identität andererseits habe ihren Ausgangspunkt in der thessalischen Landschaft Hellas und gehöre in eine Zeit nach ca. 700 v.Chr., als Thessalien im Rahmen der delphischen Amphiktyonie in Zentralgriechenland vorherrschend wurde; durch aggregativen Zuwachs, bei dem die Institution der olympischen Spiele entscheidend war, seien allmählich auch nicht-thessalische Volksgruppen zu 'Hellenen' geworden, und parallel dazu sei die im Hesiodeischen Frauenkatalog entwickelte hellenische Genealogie als ethnische Charta entstanden. Erst im 5. Jh. und wesentlich unter athenischem Einfluss sei dieses ethnisch-aggregative durch ein kulturelles 'Hellenentum', in dem die Opposition zur 'barbarischen' Welt zentral war, ersetzt worden.

Die Breite des in diesem Buch verarbeiteten Materials ist beeindruckend. Allerdings wird wohl die identitätsstiftende Rolle der ja schon vorhistorisch gemeinsamen Sprache unterschätzt; so ist eine Aussage wie «a Greek citizen of, say, Ephesos could have communicated with a Karian [...] just as easily as [...] with a visitor from remote Arkadia» wenig überzeugend (117). Auch müsste man vielleicht *impliziten* Hinweisen auf eine frühe gesamtgriechische Identität (vgl. z.B. die Existenz ionischer Elegien im dorischen Sparta) mehr Gewicht geben, da man erst dann *explizit* über Identität spricht, wenn diese in Frage gestellt oder gefährdet scheint. Andreas Willi

Werner Huss: **Ägypten in hellenistischer Zeit 332–30 v.Chr.** Beck, München 2001. 885 S.

Die monumentale Darstellung der Geschichte des ptolemäischen Ägypten aus der Feder von Werner Huss ist in mehrfacher Hinsicht ein Gegenstück zu der 1994 erschienenen Synthese von Günther Hölbl (*Geschichte des Ptolemäerreiches: Politik, Ideologie und religiöse Kultur von Alexander dem Grossen bis zur römischen Eroberung*, Darmstadt; Neuausgabe Stuttgart 2004), deren englische Ausgabe (*A History of the Ptolemaic Empire*, London 2001) zeitgleich erschienen ist. Während Hölbl die ägyptologische Seite der Thematik stärker berücksichtigt, ist mit Huss ein Althistoriker tätig, der sich allerdings (wie in seiner früheren Monographie *Der makedonische König und die ägyptischen Priester*, Historia Einzelschriften 85, Stuttgart 1994) sehr gründlich mit den ägyptischen Quellen auseinandersetzt. Seine Arbeit stellt nach eigener Einschätzung (Vorwort) einen Längsschnitt durch die (überwiegend politische) Geschichte dar, die in Zukunft noch durch einen Querschnitt ergänzt werden müsste, in dem «die Strukturen herausgearbeitet werden, die das Leben des einzelnen, der Gruppen und der Gesellschaft geprägt haben». Für den Bereich der «gegenseitigen Durchdringung von Politik, Ideologie und religiöser Kultur» hatte immerhin Hölbl einen derartigen Querschnitt versucht, wenn dort auch (wie bei Huss) Sozial- und Wirtschaftsgeschichte nur am Rande behandelt sind. Trotz dieser perspektivischen Beschränkung kann die Arbeit von Huss in der Fülle ihres in sieben chronologischen Abschnitten ausgebreiteten und durch Übersichten über die Quellen- und Literaturlage, Karten, Genealogien und Indices erschlossenen Materials (die Bibliographie verzeichnet über 4000 Titel!) als geradezu enzyklopädisch gelten.

Auf einen Punkt sei besonders hingewiesen: Huss geht in Anerkennung der Arbeiten von M. Chauveau (zuletzt mit neuen Indizien «Encore Ptolémée ‹VII› et le dieu Néos Philopatôr!», *Revue d'Egyptologie* 51, 2000, 257–261) davon aus, dass ein «Ptolemaios VII. Neos Philopator» nicht exi-

stiert hat, und verschiebt entsprechend die Ordinalzahlen aller späteren Ptolemäer. Es wird sich zeigen, ob die Autorität des Werkes genügt, um diesen Wechsel in der Nomenklatur der Ptolemäer wissenschaftlich endgültig zu etablieren. Thomas Schneider

Georges le Rider: **Alexandre Le Grand. Monnaie, finances et politique.** Presses universitaires de France, Paris 2003. 363 p., 8 pl.

La grandeur d'une œuvre scientifique se mesure aussi à l'ampleur des sujets abordés. Après avoir publié de nombreux livres et articles, Georges Le Rider, aujourd'hui professeur honoraire au Collège de France, a publié une lumineuse *Naissance de la monnaie* (1999), éclairant un phénomène, l'invention de la monnaie, qui a marqué les sociétés humaines du VIIe siècle avant J.–C. à nos jours.

Après son monumental *Corpus des monnaies de Philippe II* (1977), voici son *Alexandre le Grand. Monnaie, finances et politique*: un ouvrage d'apparence modeste, mais de vaste portée, puisqu'il étudie la politique financière et monétaire du plus grand conquérant que le monde ait connu. Selon son habitude, G. Le Rider aborde les problèmes les plus difficiles de manière très directe et dépouillée. Il commence par donner la parole à ses prédécesseurs pour établir un état des questions, puis il expose ses propres vues. Le lecteur est conduit pédagogiquement dans le dédale des opinions précédentes avant de parvenir à des synthèses et à des solutions ingénieuses, novatrices et limpides.

La table des matières suit un déroulement chronologique calqué sur les étapes de l'itinéraire d'Alexandre. Ce plan sobre et logique ne fait pas apparaître au premier abord plusieurs questions essentielles qu'aborde le livre: quand Alexandre a-t-il abandonné le monnayage à l'effigie de son père pour frapper des types à son nom? Le jeune chef d'armée a-t-il jugé nécessaire d'adapter sa politique monétaire et économique à son projet impérial? A-t-il imposé sa monnaie dans les territoires conquis? A l'arrière-plan de ces problèmes, qui correspondent aux grandes interrogations que se posent les historiens d'Alexandre depuis bientôt cent ans, se profilent les interrogations suivantes: comment le roi a-t-il financé son armée, et tout particulièrement la logistique? Comment a-t-il assuré ses arrières en Macédoine? Et encore, comment a-t-il payé la solde de ses guerriers lorsque ceux-ci, arrivés au terme de leur engagement, prenaient le chemin du retour? Les a-t-il rémunérés avant leur départ, en cours de route, par exemple en Asie Mineure ou a-t-il bloqué les paiements jusqu'à l'arrivée des hommes en Macédoine?

Il ne saurait être question dans ce bref compte rendu de discuter les réponses de l'auteur à tant d'interrogations. Relevons pourtant quelques points essentiels: G. Le Rider montre que c'est seulement après la victoire d'Issos (automne 333) qu'Alexandre inaugure à Tarse sa frappe de tétradrachmes d'argent à l'effigie de Zeus et d'Héraclès. Et c'est peu après, à Tyr, qu'il fait émettre des monnaies d'or à la tête d'Athéna et à la Niké.

Mais, curieusement, ces frappes ne sont pas suivies d'émissions comparables en Egypte et en Babylonie. L'auteur aboutit à la conclusion paradoxale que «Alexandre n'a pas prescrit l'usage exclusif de sa monnaie sur l'étendue de ses possessions» (p. 337). Il a au contraire laissé frapper des émissions locales, en fonction des besoins et sans vouloir créer un moyen de paiement valable dans toutes les régions de l'Empire. La Macédoine, l'Asie Mineure, la côte syro-libanaise restent longtemps les lieux où l'on frappe le monnayage au nom d'Alexandre. Ces orientations s'infléchissent peu avant la mort du souverain.

Soulignons que les solutions proposées s'appuient sur les compétences et les connaissances de Georges Le Rider, accumulées au cours d'une vie entière consacrée à l'étude des monnaies. Aux méthodes de la numismatique s'ajoutent l'instinct et l'expérience. Elles se mettent au service d'un grand dessein, celui d'éclairer la volonté et les intentions politiques d'Alexandre le Grand. Le Conquérant a trouvé l'historien qui a su décrypter sa politique monétaire, ou plus exactement les limites de sa volonté d'agir dans le domaine monétaire. Pierre Ducrey

Bruno Bleckmann: **Die römische Nobilität im Ersten Punischen Krieg.** Untersuchungen zur aristokratischen Konkurrenz in der Republik. Klio. Beiträge zur Alten Geschichte Beihefte, N.F. 5. Akademie Verlag, Berlin 2002. 271 S.

In geduldiger Analyse untersucht Bleckmann Jahr für Jahr die militärischen Unternehmungen der römischen Oberbefehlshaber, in der Regel der Konsuln, während des Ersten Punischen Krieges. Grundlage dafür ist eine Neubewertung der Überlieferung, da B. neben Polybios den eigenständigen Wert der vor allem bei Cassius Dio und seinem byzantinischen Epitomator vorliegenden annalistischen Tradition überzeugend darlegen kann. Die römische Kriegführung erweist sich so als eine Kette immer neu einsetzender Versuche der Konsuln, in ihrem einzigen Amtsjahr, ein Höchstmass an *gloria*, möglichst einen Triumph oder sogar den endgültigen Sieg über den Gegner zu erringen. Eine langfristige Planung oder kohärente Politik, wie sie die Forschung häufig beim Senat angesiedelt hat, vermag B. nicht einmal in Ansätzen zu entdecken.

B. arbeitet gründlich und scheut nicht lange Exkurse für seine Argumentation (z.B. 116–125 zur Echtheit der Duiliusinschrift; 131–139 zu Verfälschungen der Annalistik). Auf diese Weise kann er das herkömmliche, von Polybios bestimmte Bild des Krieges als eines Ringens zwischen zwei verhältnismässig geschlossen handelnden Grossmächten erheblich differenzieren. Fragen bleiben natürlich. So schiebt B. das Problem des Philinosvertrages und mit ihm die gesamte völkerrechtliche Problematik des Kriegsausbruches beiseite (65f.), die die römische Aggressivität noch akzentuieren könnte. Vor allem aber berührt B. erst ganz im nachhinein die spezielle Situation des Ersten Punischen Krieges (235): Anders als in den grossen Auseinandersetzungen in Italien (Samniten, Etrusker, Pyrrhos) oder anschliessend mit Hannibal war Rom während dieses Krieges nie existentiell gefährdet. Es konnte sich also leisten, ständig neue Befehlshaber gewähren zu lassen, ohne sie in eine übergreifende Strategie einzubeziehen oder sie durch militärische Spezialisten zu ersetzen. B. sieht selbst, dass Prorogationen während des Ersten Punischen Krieges auffallend selten vorkamen (233ff.), erklärt dies aber unzureichend im Rahmen seiner These vom alles dominierenden aristokratischen Wettbewerb. Sehr problematisch ist sein Ausblick auf die weitere Geschichte der römischen Republik (bes. 241ff.). Es mag sein, dass gewisse Normen aristokratischen Verhaltens sich im 2. und 1. Jahrhundert verfestigten, am Prozess der 'Desintegration der Führungsschicht', vor allem seit 133 v.Chr., kann man aber angesichts von immer neuen Notstandsfällen, Bürgerkriegen und Proskriptionen getrost festhalten. Die Betrachtung des Ersten Punischen Krieges aber hat B. auf eine neue Grundlage gestellt.

Jürgen v.Ungern-Sternberg

Karl Christ: **Sulla. Eine römische Karriere.** Beck, München 2002. 236 S.

Das angenehm zu lesende, mit Zeittafel, Auswahlbibliographie, Register und Karten versehene Buch will eine Darstellung der Persönlichkeit und des Wirkens von Sulla für ein Publikum, das über Fachkreise hinaus reicht, vermitteln. Zugleich verbindet sich damit der Anspruch, eine aktuelle Biographie vorzulegen, die bisher im deutschen Sprachraum vermisst wird. Kenntnisreich, abgewogen im Urteil und immer die Zeitumstände berücksichtigend, ist das Werk gut geeignet, einen zuverlässigen Überblick über Karriere und Charakter eines der faszinierendsten und zugleich widersprüchlichsten römischen Adligen zu bieten. Der Verf. begnügt sich nicht mit einer Schilderung des historischen Hintergrunds, der einschlägigen Ereignisse und von Sullas Wirken, sondern er reflektiert seine abschliessende Einschätzung seiner Persönlichkeit vor einer Tafel von antiken und modernen Urteilen über seinen Protagonisten. Entsprechend facettenreich und differenziert wird das Lebensbild Sullas, weil eine breite Palette von Gesichtspunkten persönlicher, politischer, gesellschaftlicher und religiöser Art berücksichtigt wird. Im Unterschied zu vielen Gesamtdarstellungen der römischen Republik liegt das Gewicht hier stärker auf individuellen Momenten als auf Sullas Bedeutung für die Politik und die Neuordnung der republikanischen Institutionen, die freilich nicht zu kurz kommen: Das hat in einer Biographie gewiss seine Berechtigung, und es ist auch nicht unangemessen, dass Sullas Verhalten nicht ausschliesslich, aber doch primär als dasjenige eines selbstbewussten, sehr von sich eingenommenen und auf den eigenen Vorteil bedachten Menschen interpretiert wird, der auch in Momenten grosser Krisen einen Ausweg wusste.

Im ganzen kommt ein gelungenes Porträt zustande, das die Lektüre lohnt für jeden, der sich schnell, kompetent und doch breit über die Titelfigur informieren will. Es verwundert daher nicht, dass bereits eine 2. Auflage angezeigt ist. Leonhard Burckhardt

Karl-Joachim Hölkeskamp: **Rekonstruktionen einer Republik.** Die politische Kultur des antiken Rom und die Forschung der letzten Jahrzehnte. Historische Zeitschrift, Beihefte, N.F. 38. Oldenbourg, München 2004. 146 S.

Die römische Republik – Oligarchie oder Demokratie? Die Frage steht im Zentrum einer internationalen Debatte, als deren Ausgangspunkt Fergus Millars provozierende Umdeutung der Republik zu einer direkten Demokratie gilt (*JRS* 74, 1984). K.-J. Hölkeskamp legt eine «vorläufige Bilanz» (7) dieser Debatte vor. Zugleich will sein Forschungsbericht zeigen, dass die grundlegenden Fragen schon lange, bevor Millar die «etablierte 'Orthodoxie'» (10) herausforderte, im Zentrum der althistorischen Forschung standen: Die vermeintliche *communis opinio* einer oligarchischen Struktur der römischen Republik mit Senat, Nobilität und entsprechenden «Adelsparteien» im Zentrum war mindestens seit Christian Meiers *Res publica amissa* ([1]1966) durch vielfältige Fragestellungen aufgebrochen.

H. situiert einleitend Millars Thesen in ihrem wissenschaftsgeschichtlichen Kontext, als Polemik gegen Syme, Münzer und Gelzer und eine «sattsam bekannte Prosopographie» (15). Ausgangspunkt der Kritik an Millars Postulat einer «Volkssouveränität» ist die Feststellung, er setze – in (unausgesprochenem) direktem Anschluss an Mommsen – einen Verfassungsbegriff voraus, der «längst überholt» sei (20); schon Meier stellte gegen diesen Begriff die Forderung einer Untersuchung der «politischen Grammatik» der römischen Republik (22). Dieser «eingängige Begriff» habe sich zwar «nicht recht durchgesetzt», jedoch eine «moderne Herausforderung» jenseits traditioneller Verfassungsgeschichte und stabiler Adelsparteiungen formuliert (110). Die von H. vorgelegten Ansätze lassen sich als Elemente einer solchen Grammatik lesen. Sie kreisen um fünf Problemkomplexe: Den *mos maiorum* als Ort der Selbstverständigung über Normen und Werte; die strukturgeschichtliche Untersuchung der Ausübung von politischer Macht, die – in Weiterentwicklung von Meiers Thesen – an die Stelle einer «Parteientheorie» tritt; die Formen und Rituale politischer Kommunikation und der Herstellung von Konsens unter «stadtstaatlichen» Bedingungen; die Prekarität eines aristokratischen Status, der unablässig «meritokratisch» zu erwerben ist; die Bedeutung des *populus Romanus*, dessen entscheidende Funktion sich in Rückgriff auf Georg Simmels Konzept der Konkurrenz als «dritte Instanz» erklären lässt, unabdingbare Voraussetzung für die Konkurrenzkämpfe der Aristokratie, die nur innerhalb konsensualer Regeln auszutragen sind.

Die Untersuchungen zu diesen Fragestellungen stellt H. nicht analytisch getrennt, sondern in ihrer vielfältigen Vernetzung in einer gleichsam spiralförmigen Argumentation vor, die Wiederholungen nicht scheut. Unter den wohl für jeden Forschungsbericht unumgänglichen blinden Flecken sei hingewiesen auf die nur marginal berücksichtigte französischsprachige Forschung (die einschlägigen Titel etwa von Veyne finden keine Erwähnung) und auf den Ausschluss der geschlechtergeschichtlichen Arbeiten der letzten Jahrzehnte, die mit Untersuchungen zur männlichen Identität wesentliche Beiträge gerade zur politischen Identität römischer Aristokraten und damit zur zentralen Frage der Zugehörigkeit leisteten. Ein klarer Positionsbezug zeigt sich im Ausblenden von «modischen Theorien»: H. lobt die Resistenz der Althistorie gegenüber «poststrukturalistische[n] bzw. postmoderne[n] Um-, Ab- und Irrwege[n]» (111); damit wird verständlich, weshalb seine Erörterungen bei *struktur*geschichtlichen Ansätzen und in der Fixiertheit des Strukturalismus stehen bleiben und weder die Dynamik des gesellschaftlichen Umgangs mit traditionalen «kulturellen Schemata» (Sahlins) wie dem *mos maiorum* konzeptuell zu fassen noch einen präzis definierten (poststrukturalistischen) Begriff der *Praxis* an die Stelle der «politischen Grammatik» zu stellen vermögen. Dennoch legt H. eine reiche Fundgrube (mit 30seitiger Bibliographie) vor, aus der kein Leser und keine Leserin mit leeren Händen zurückkehrt. Thomas Späth

Beth Severy: **Augustus and the Family at the Birth of the Roman Empire.** Routledge, London 2003. 336 S.

In ihrer Monographie befasst sich S. mit der Rolle der Familie als einem zentralen Element der Politik des Augustus und damit als einem der wichtigsten Faktoren bei der Entstehung und Entwicklung des augusteischen Prinzipates, wobei sie den Wechsel von einer Oligarchie zur Monarchie als Veränderung der soziopolitischen Gegebenheiten von konkurrierenden aristokratischen Familien zur konstanten Vormacht einer einzigen Familie versteht. Im Zentrum der Studie steht daher die Frage, auf welche Weise eine Familie zur öffentlichen Institution werden konnte. Beantwortet wird dies durch eine Analyse der Rolle von Augustus' Familie vom Jahr 31 bis in die Zeit des Tiberius in neun grob chronologisch geordneten Kapiteln. Nach einem Blick auf das Verhältnis von Staat und Familie in der Späten Republik (Kap. 1) sowie nach Überlegungen zur Selbstdarstellung des Augustus als Retter und Erneuerer von Recht und Gesetz (*res publica restituta)* sowie als desjenigen, der Moral und gesellschaftlichen Status der Familie wiederhergestellt hat, (Kap. 2) folgt die Betrachtung der Zusammensetzung und Entwicklung der Familie des Augustus in den Jahren 25 bis 12 v.Chr. (Kap. 3), dessen Beziehungen zum Heer (Kap. 4), die Rolle seiner Verwandten in den neu entwickelten Kultformen (Kap. 5) sowie die Einbindung des kaiserlichen Haushalts in die staatliche Verwaltung (Kap. 6). In Kap. 7 konzentriert sich S. auf die besonders enge Verquickung familiärer und staatlicher Formen im Jahr 2 v.Chr. durch die Annahme des Titels *pater patriae* durch Augustus. Kap. 8 thematisiert die Übergabe des Prinzipates an Tiberius. Den Abschluss (Kap. 9) bildet eine Zusammenschau frühtiberischer Zeugnisse aus Dichtung, Archäologie, Numismatik und Epigraphik (*s.c. de Cn. Pisone patre*), welche die Institutionalisierung der kaiserlichen Familie als Teil des römischen Staates durch Bilder, Zeremonien und Politik reflektieren. Den Band beschliessen eine Bibliographie sowie ein allgemeines Register. Anne Kolb

Greg Rowe: **Princes and Political Cultures. The New Tiberian Senatorial Decrees**. The University of Michigan Press, Ann Arbour 2002. 195 p.

Cet ouvrage est issu d'une thèse de doctorat intitulée à l'origine *Omnis spes futura paternae stationis*. Ce titre latin n'était guère vendable commercialement, mais il correspondait mieux au contenu et au but de l'œuvre: il concerne essentiellement le problème de la succession auquel furent confrontés Auguste et après lui Tibère. Comme on sait, Auguste fit son possible pour trouver un successeur au sein de sa propre famille; mais le destin s'acharnant sur ses dauphins pressentis le contraignit à adopter Tibère, qu'il n'aimait guère, exigeant cependant de celui-ci qu'il adopte à son tour le jeune Germanicus.

Comme l'indique le sous-titre, l'étude de R. est basée principalement sur des inscriptions d'un intérêt exceptionnel découvertes ces dernières décennies en Italie et en Espagne, trois d'entre elles concernant les honneurs posthumes décernés à Germanicus et à Drusus le Jeune après leur mort en 19 et en 23 apr. J.-C. et la quatrième, qui est la plus sensationnelle de toutes, nous faisant connaître le décret du Sénat confirmant en 20 apr. J.-C. la condamnation de Pison, accusé à tort ou à raison d'avoir fait empoisonner Germanicus. Mais R. ne s'est pas limité à exploiter historiquement ces documents. Il a élargi sa recherche à la question de la succession dans une perspective nouvelle, celle des citoyens et des sujets de l'empire. Il a ainsi mis en évidence comment le Sénat (chap. 1), l'ordre équestre (chap. 2), la plèbe urbaine (chap. 3), les municipes (chap. 4), les cités de l'empire (chap. 5) et l'armée (chap. 6) ont vécu cette question, qui était pour eux d'une importance vitale. On participe de cette manière aux attentes et aux espoirs, aux regrets et aux inquiétudes des sujets de l'empire, à propos de Gaius et de Lucius d'abord, à propos de Germanicus ensuite. Ce n'est de loin pas la première fois que l'on parle du problème de la succession auquel furent confrontés Auguste et Tibère, mais c'est à ma connaissance la première fois qu'on le fait de cette manière. Un livre qu'il faut lire. Adalbert Giovannini

Aloys Winterling: **Caligula. Eine Biographie.** Beck, München 2003. 206 S. mit 6 Abb. und einem Stammbaum.

Als hervorragender Kenner der frühen römischen Kaiserzeit, insbesondere der Herausbildung eines eigenen kaiserlichen Verwaltungsapparates, widmet sich Aloys Winterling der für Zeitgenossen wie Nachwelt problematischen Gestalt des dritten Princeps Caligula. Sorgfältig seinen Lebenslauf vor

dem Hintergrund der gesellschaftlichen und politischen Strukturen nachzeichnend, entwirft W. das Bild eines stets situationsadäquat und rational nachvollziehbar handelnden Herrschers, der keineswegs entsprechend den antiken Quellen wahnsinnig gewesen sei. In der Tat vermag Winterling zahlreiche zunächst kurios oder sogar abstrus erscheinende Begebenheiten und Verhaltensweisen in ein neues Licht zu rücken, wenngleich dabei durchaus auch Fragen offen bleiben müssen (wie passt z.B. die umfassende Vorbereitung des Germanenfeldzuges zu dem desolaten Zustand der Truppen in der Germania Superior?). Caligula hat demnach die 'Lebenslüge' des augusteischen Prinzipats – die Anerkennung des Senats als gleichrangigen Partner – mit letzter Konsequenz aufgedeckt und den Senatoren ihre völlige Abhängigkeit bis hin zu Unterwürfigkeit und nun wirklich: fast wahnwitziger Schmeichelei vor Augen geführt (93ff., 125ff.).

Gerade wenn man dies für durchaus überzeugend hält, stellt sich doch die Frage der Bewertung. Sie kann von dem (modernen) Begriff des 'Cäsarenwahnsinns' ausgehen, den W. zu wenig thematisiert und auch nicht scharf von dem allgemeinen Begriff des 'Wahnsinns' unterscheidet. Wenn im Jahre 1862 Johannes Scherr von dem 'Kaiserwahnsinn' Napoleons I. sprach und kurz darauf Gustav Freytag vom 'Cäsarenwahnsinn', so meinten weder sie noch die Folgezeit ein klinisch definiertes Phänomen, sondern den Realitätsverlust des unumschränkten Machthabers. Nicht anders analysierte Ludwig Quidde 1894 Caligula im Lichte des jungen Kaisers Wilhelm II. (dazu jetzt grundlegend: K. Holl/H. Kloft/G. Fesser, *Caligula – Wilhelm II. und der Cäsarenwahnsinn*, Bremen 2001; mit einer sehr guten Darstellung Caligulas durch H. Kloft, 89ff.), wenngleich er schliesslich den römischen Kaiser im Wahnsinn enden lässt. Ein Herrscher, der wie Caligula die – dabei doch unentbehrliche – Führungsschicht offen verhöhnt und desavouiert, bricht alle Brücken hinter sich ab und handelt damit irrational oder eben 'wahnsinnig': «Though this be madness, yet there's method in't» (*Hamlet*). Zumal, wenn er gar keine andere Basis der Machtausübung zur Verfügung hat; die von W. viel zu flüchtig skizzierte «Alternative Alexandria» (156ff.) hatte in der frühen Kaiserzeit keine wirkliche Realisierungschance. Den Wert der sachkundigen und gut lesbaren Biographie Winterlings sollen diese Bemerkungen aber nicht in Frage stellen. Jürgen v.Ungern-Sternberg

Heinrich Schlange-Schöningen: **Die römische Gesellschaft bei Galen.** Biographie und Sozialgeschichte. De Gruyter, Berlin/New York 2003. 373 S.

Das Ziel der überarbeiteten Habilitationsschrift (FU Berlin) ist eine sozialhistorische Auswertung der Schriften des berühmtesten Arztes der Antike. Autobiographische Abschnitte und kurze biographisch geprägte Äusserungen, die häufig mangels Parallelquellen kaum überprüfbar sind, finden sich besonders in *De locis affectis, De optimo medico cognoscendo* und *De libris propriis*. Diese Aussagen thematisieren einerseits die sozialen Aspekte seiner Berufsausübung, andererseits beleuchten sie die Gesellschaft der Römischen Kaiserzeit unter verschiedenen Gesichtspunkten. Infolge der Absicht Galens (s)eine «Erfolgsgeschichte» zu präsentieren, fehlen viele Informationen, so dass es nicht möglich ist, eine erschöpfende Biographie zu erstellen und eine exakte Kontextualisierung der sozialgeschichtlichen Äusserungen vorzunehmen.

Nach einer Einführung in die Fragestellung (Kap. 1) sowie einer Skizzierung des Forschungsstandes (Kap. 2) werden in fünf biographisch orientierten, die Sozialhistorie gleichwohl einbeziehenden Kapiteln die Familie Galens (Kap. 3), seine Jugend und Ausbildung (Kap. 4), seine Tätigkeit als Gladiatorenarzt in Pergamon zwischen 157 und 161 (Kap. 5) sowie seine Aufenthalte in Rom während der Jahre 162–166 bzw. 169 (Kap. 6 und 7) untersucht. Es folgt eine sozialhistorische Analyse der Ansichten Galens über die Religion (Kap. 8: Asklepios, Juden, Christen) und über die Situation der Sklaven (Kap. 9). Den Band beschliessen eine Zusammenfassung des sozialhistorischen Befundes, ferner ein Literaturverzeichnis und ein Stellen- und Sachregister. Anne Kolb

Fritz Mitthof: **Annona Militaris. Die Heeresversorgung im spätantiken Ägypten.** Ein Beitrag zur Verwaltungs- und Heeresgeschichte des Römischen Reiches im 3. bis 6. Jh. n.Chr., Teil 1–2. Papyrologica Florentina 32. Gonnelli, Florenz 2001. 638 S.

Die umfangreiche Studie von M. bildet die überarbeitete Fassung seiner Heidelberger Dissertation, die eines der zentralen Probleme der Militär- und Verwaltungsgeschichte des römischen Kaiserrei-

ches auf höchstem wissenschaftlichem Niveau diskutiert. Im Gegensatz zu älteren Untersuchungen der spätantiken Heeresversorgung, die vorwiegend juristische und literarische Zeugnisse analysieren, nutzt M. die ägyptischen Papyri und Ostraka als Grundlage. Dieses neue Vorgehen, das allein Einblick in die unteren Verwaltungsebenen ermöglicht, führt zu völlig neuen Ergebnissen über den Aufbau, die Kompetenzverteilung und Arbeitsweise des für die Heeresversorgung zuständigen Personals und ergänzt bzw. modifiziert somit das aus den gesetzlichen Rahmenbedingungen bekannte Bild.

Das zweibändige Werk bietet im ersten Teil die historische Darstellung (1–293) und im zweiten Teil (294–638) einen Katalog von Einzelbesprechungen der relevanten papyrologischen Zeugnisse zur Heeresversorgung einschliesslich eines umfangreichen Anhangs (Konkordanz der Belege, Berichtigungen zu bereits publizierten Papyri und Ostraka, Literaturverzeichnis, Übersichtstabellen) sowie eines Quellen- und Sachregisters. Die eigentliche Darstellung gliedert sich nach Einleitung (Kap. I) und Überblick zu Forschungsstand und Quellenlage (Kap. II) in 3 Teile (Kap. III–V), welche die administrativen und logistischen Strukturen der Versorgung des ägyptischen Limitanheeres vom Ende des 2. bis zur Mitte des 6. Jh.s vorlegen, wobei die über Ägypten gewonnenen Ergebnisse mit den Nachrichten aus anderen Reichsteilen verglichen werden. In einem Schlusskapitel resümiert M. die Prinzipien und Leistungsfähigkeit des Versorgungssystems und fasst abschliessend die Entwicklung zusammen. Anne Kolb

Catherine Wolff: **Les brigands en Orient sous le Haut-Empire romain.** Collection de l'Ecole Française de Rome 308. Ecole Française de Rome, Rome 2003. 294 p.

Reprenant un thème souvent traité depuis une vingtaine d'années suite à l'article fondamental de B. D. Shaw (*P&P* 105, 1984, 3–52), W. offre la première synthèse sur ce phénomène social et politique qu'est le brigandage, dans les provinces orientales de l'empire romain. L'étude de W. se compose pour l'essentiel de quatre groupes de chapitres, privilégiant autant de méthodes et de types de sources différents. Le chap. I examine le lexique désignant le brigand en grec et en latin et rend attentif à la récupération politique de ce terme pour dénigrer des opposants à l'ordre romain (voir aussi à ce sujet Th. Grünewald, *Räuber, Rebellen, Rivalen, Rächer*, Stuttgart 1999). Les chap. II et III analysent l'image du brigand dans les mentalités anciennes, en particulier à travers la littérature romanesque (voir aussi dans ce sens W. Riess, *Apuleius und die Räuber*, Stuttgart 2001) et les sources juridiques. Le cœur de l'ouvrage (chap. IV–VII) est consacré à l'identification des peuples s'adonnant traditionnellement au brigandage, ainsi qu'au recensement des actes de brigandage attestés dans l'Orient romain durant les trois premiers siècles de notre ère. Enfin, les chap. VIII–X donnent un aperçu des institutions municipales et militaires dévolues à la lutte contre le brigandage et au maintien de l'ordre dans la partie orientale de l'empire. Se démarquant de l'approche presque exclusivement sociologique qui a prévalu jusqu'à présent dans l'historiographie, W. propose une vision d'ensemble du brigandage et en livre une appréciation historique: il en découle que le brigandage n'a jamais été éradiqué sous le régime de la *pax Romana* et qu'il faut y voir un élément structurel dans la vie de certaines populations de l'Orient romain au cours de la période retenue. Cédric Brélaz

Jürgen Dummer/Meinolf Vielberg (Hgg.): **Leitbild Wissenschaft?** Altertumswissenschaftliches Kolloquium 8. Franz Steiner, Stuttgart 2003. 216 S.

Der Sammelband geht auf eine Ringvorlesung mit dem Thema «Leitbild Wissenschaft» zurück. Er enthält nach einem kurzen Vorwort (7f.) sieben Beiträge zum Verhältnis von Schule und Wissenschaft (Bruggisser, Klein, Schindel), zur wechselseitigen Beeinflussung von Wissenschaften (von Hähling, Mitchell) und zur Rezeption antiker Wissenschaften in anderen Kulturräumen (Biesterfeldt, Schuller). Die Abhandlungen sind alphabetisch, nicht thematisch geordnet. Es folgen Register (205–216) zu antiken, mittelalterlichen und neuzeitlichen Namen sowie zu mittelalterlichen und neuzeitlichen arabischen Namen, zu Sachen, zu lateinischen, griechischen und arabischen Wörtern sowie zu Stellen, so dass der Inhalt des Bandes gut erschlossen ist.

Bei der Veröffentlichung von Ph. Bruggisser zum Asyl des Königs Romulus bei Augustin und Servius handelt es sich um die deutsche Übersetzung eines schon auf Englisch publizierten Textes.

Der Titel des Sammelbandes lässt nicht ohne weiteres erkennen, dass es sich um antike Wissensbereiche handelt, wofür der Ausdruck Wissenschaft an sich zu bedenken wäre. Es handelt sich neben den Disziplinen der sogenannten *artes liberales* um Philosophie, Theologie, Naturwissenschaften und Jurisprudenz.

Während der Abschnitt zur Rezeption mit den Beiträgen von Biesterfeldt zur Übernahme hellenistischer Gelehrsamkeit im Islam und von Schuller zum römischen Recht als Vorbild in den germanischen Reichen und darüber hinaus durch das übergeordnete Thema inhaltlich klar umschrieben ist, gilt dies für die beiden anderen Themenbereiche weniger. Die Abhandlung von Bruggisser lässt sich nur gezwungen unter dem gewählten Oberbegriff Schule und Wissenschaft einordnen. Das Gleiche gilt für Mitchells Erörterung zu den Grenzen zwischen Heiden, Juden und Christen in der frühen Kaiserzeit, die sich kaum unter die Thematik der wechselseitigen Beeinflussung von Wissenschaften eingliedern lässt.

Die wissenschaftliche Originalität der Beiträge ist unterschiedlich. Überwiegend bilden sie, wie es auch eine Ringvorlesung nahelegt, zusammenfassende Übersichten zum jetzigen Wissensstand.

Joachim Szidat

Irina V. Tunkina: **Russkaja nauka o klassitscheskich drevnostjach juga Rossii (XVIII – seredina XIX b)** [Die russische Wissenschaft von den klassischen Altertümern Südrusslands (vom 18. bis Mitte 19. Jh.)]. Nauka, St. Petersburg 2002. 675 S., 156 Abb.

Im wesentlichen geht es um die Nordküste des Schwarzen Meeres, deren antike Hinterlassenschaft (vom 7. Jh. v.Chr. bis in frühbyzantinische Zeit) nach und nach von den Zentren Russlands her erforscht wurde. Die Fortschritte des Interesses und der Kenntnisse von «Südrussland» folgten weitgehend den politischen Ambitionen und den Eroberungen des Russischen Reiches. In den letzten Jahrzehnten hat die historische Forschung im Schwarzmeergebiet mit modernen Methoden wieder erneute Bedeutung gewonnen. Die Verf. behandelt gewissermassen die Ur- und Frühgeschichte dieser Forschung, die dann in Russland in der zweiten Hälfte des 19. Jh.s mit Gelehrten wie L. Stephani, B. Latysheff und M. Rostovtzev einen Höhepunkt erreichte. Sie stützt sich auf eine umfassende Dokumentation zur Archäologie, Epigraphik, Numismatik und historischen Geographie, die sie aus den Archiven politischer, militärischer und wissenschaftlicher Institutionen, zahlreicher Museen sowie aus Reiseberichten und gelehrter Korrespondenz gesammelt hat. Zudem bietet sie biographische Notizen der zahllosen Entdecker, mehr oder weniger gelehrten Bearbeiter und der für die Organisation der Wissenschaft Verantwortlichen. Die Stärke des Buches liegt denn auch in den präzisen Nachweisen des Standorts, der Erstpublikation und der Quellen aller Angaben und Abbildungen. Wichtige Etappen sind: Die Gründung der Akademie in St. Petersburg (1725). Entsprechend den damaligen Kenntnissen konnten die zunächst fast aussschliesslich deutschen Gelehrten kaum mehr als Aufarbeitungen der literarischen Zeugnisse (Herodot, Strabo etc., Byzantiner) anbieten. Neue Perspektiven eröffneten die Eroberungen und die Besiedlung Südrusslands durch G. A. Potemkin (1783 Besetzung der Krim). Die ersten Karten und Pläne mit der Lokalisierung antiker Stätten wurden von militärischen Geometern gezeichnet. Nun kamen originale Funde aus dem Altertum, vor allem auch Inschriften, zutage, die neue Grundlagen für die Kenntnis der Geschichte lieferten. Zu Beginn des 19. Jh.s bekamen Odessa und sein Museum grössere Bedeutung für die Erforschung des Schwarzmeergebietes, namentlich durch die Publikationen von J. de Blaramberg (1772–1831). Die Verf. stellt die Entwicklung der Forschung in drei parallelen Durchgängen dar: (1) Die Einrichtung organisatorischer Strukturen in drei Phasen (22–310: 1725–1802, 1803–1838, 1839–1861); (2) Bildung und Struktur einer Forschungstradition der russischen Wissenschaft, in drei Etappen (313–390); (3) Studien zur archäologischen Erforschung der antiken Denkmäler (393–606, bis in kleinste Details, z.B. Henkelinschriften auf Tongefässen, 348–354 mit 76 Abb.), und einem Anhang von 27 Dokumenten (613–644). Diese Präsentation der gewaltigen Dokumentation führt zu vielen Überschneidungen und Wiederholungen. So ist das Ganze mehr eine imposante Materialsammlung als eine übersichtlich gestaltete Geschichte der Forschung. Wertvoll sind die Nachweise der durch spätere Zerstörung, Kriege, Naturkatastrophen und Raubgrabungen verlorengegangenen Funde.

Thomas Gelzer

Antike und Altertumswissenschaft in der Zeit von Faschismus und Nationalsozialismus. Kolloquium Universität Zürich 14.–17. Oktober 1998. Hrsg. von *Beat Näf* unter Mitarbeit von *Tim Kammasch,* Edition Cicero, Mandelbachtal 2001. 641 S., Abb., Register.

Zur Rolle der Altertumswissenschaften in Faschismus und NS liegt inzwischen eine beachtliche Forschungsliteratur vor. Das Zürcher Kolloquium wollte hier eine erwünschte und notwendige «Zwischenbilanz» ziehen, zugleich auch «offene Fragen behandeln» und «weitere Forschungen anregen». Der nunmehr vorliegende, umfangreiche Tagungsband dokumentiert dies mit 23 Beiträgen, die insgesamt eine methodisch und thematisch erfreulich differenzierte Wissenschaftsgeschichte des Fachs präsentieren. Am Beispiel der Berliner Akademie der Wissenschaften (Stefan Rebenich), des DAI (Klaus Juncker), der Antikevermittlung im Schulunterricht (Stefan Bittner), des Rezensionswesens (Ursula Wolf) sowie der NS-Wissenschaftspolitik im Vergleich von Altertums- und Sozialwissenschaften (Carsten Klingemann) werden das Wissenschaftssystem und seine Institutionen behandelt. Aus der Reihe von Beiträgen, die sich dem Gegenstand themen- und ideengeschichtlich nähern, sei hier nur auf den methodisch interessanten Ansatz von Christoph Ulf hingewiesen, der eine vergleichende «Argumentationsanalyse» der ihrem Selbstverständnis nach so unterschiedlichen Altertumswissenschaftler Ed. Meyer, E. Kornemann, H. Berve, W. Jaeger und V. Ehrenberg durchführt. Vier Beiträge beleuchten die Dienstbarmachung des Fachs im faschistischen Italien und ermöglichen so den länderübergreifenden Systemvergleich.

In der Behandlung der Einzeldisziplinen steht dem Übergewicht der Alten Geschichte die so bedauerliche wie erstaunliche Lücke bei der Klassischen Philologie gegenüber. Sie kann weder durch die an sich zu begrüssende Erinnerung an die 1938 emigrierte Philologin Helene Homeyer (Markus Vinzent) geschlossen werden noch durch den eher in den Bereich der Philosophie resp. der politischen Theorie fallenden Beitrag von Markus Schmitz zur Platondeutung der NS-Zeit. Eine wichtige Erweiterung des Fächerkanons stellt hingegen die materialreiche und das Spektrum möglicher Haltungen gut repräsentierende Darstellung der evangelischen Patristik durch Wolfram Kinzig dar. Ein wichtiges Arbeitsinstrument bietet fraglos Beat Näfs detailliert gegliederte Forschungsbibliographie, die durch einen kommentierenden und strukturierenden Forschungsbericht ergänzt wird. Hilfreich ist hier insbesondere die Feineinteilung nach einzelnen Disziplinen, Orten und Wissenschaftsinstitutionen, nützlich auch der Blick über die Fächergrenzen hinaus und der Einbezug der Entwicklung nach 1945, der auch die DDR-Forschung berücksichtigt. Barbara von Reibnitz

Domenico Accorinti/Pierre Chuvin (Hgg.): **Des Géants à Dionysos. Mélanges de mythologie et de poésie grecques offerts à Francis Vian.** Hellenica 10. Edizioni dell'Orso, Alessandria 2003. XL, 640 S.

Die von dem italienischen Verleger auch äusserlich sehr sorgfältig gestaltete Festschrift spiegelt mit der Vielfalt der behandelten Themen den weit ausgespannten Horizont des Werks des verehrten Jubilars wider. Sie umfasst 48 Beiträge, die von der indoeuropäischen Mythologie über Hesiod bis zu byzantinischen Epigrammen in der *AP* reichen, eingeteilt in vier Abteilungen: I. Etudes mythologiques (1–145), II. Poésie archaïque et classique (147–205), III. Poésie hellénistique et romaine (207–405), IV. Etudes nonniennes et Antiquité tardive (dazu, nicht zu II, gehört auch der Beitrag zum neuplatonischen *Hom. Hy.* 29 Εἰς Ἑστίαν). Sie können hier nicht alle genannt werden. Erwartungsgemäss finden sich darunter mehrere Arbeiten zu Apollonios Rhodios und zu Quintus Smyrnaeus und eine grössere Anzahl zu Nonnos. Als appetizer für die anregende Laktüre seien herausgegriffen: eine Notiz von H. Lloyd-Jones (277–280), der eine Untersuchung über den Mailänder Poseidipp-Papyrus ankündigt, in dem er einen Teil des Σωρός vermutet, in dem Gedichte von drei Autoren vermischt waren; von A. Hillhorst eine Sammlung der Zeugnisse von Philo von Alexandria bis Bonifaz von Mainz zur Annahme griechischer Metrik in der Hebräischen Bibel; und eine ganze Reihe von Beiträgen mit reichen Belegen zu den absichtsvoll verwendeten Variationen fixierter Formulierungen in Ekphraseis und im Kaiserlob in der Spätantike und in Byzanz (583–635). Willkommen sind eine Biographie und eine Bibliographie von1951–2002 des Jubilars, der weiterhin an laufenden Unternehmungen beteiligt ist (XIX–XXXVI). Leider keinerlei Index. Thomas Gelzer

Geschichte der Antike, Ein multimedialer Grundkurs. Version 1 (CD ROM) konzipiert von *Beat Näf*. Metzler, Stuttgart 2004.

Diese CD ROM ist entstanden im Rahmen des Swiss Virtual Campus-Projekts ANTIQUIT@S. Angelegt als Ergänzung zu H. J. Gehrke/H. Schneider, *Geschichte der Antike*, Stuttgart 2000, sieht sich der Grundkurs primär als Lehrmittel, eine «in sich geschlossene Einführung in die Geschichte des Altertums». Damit stellt er sich einer nicht zu unterschätzenden Herausforderung, nämlich die technischen Möglichkeiten des Computers didaktisch fruchtbar zu machen. Dies gelingt nur teilweise.

Inhaltlich wird ein guter Überblick über den Stand der Forschung konventioneller politischer Geschichte und Geschichtsschreibung des Altertums geboten. Wer sich zuverlässig faktisch informieren und drillen möchte und für den Unterhaltungswert interaktiver Animationen und Feedback-Fragen die Verlangsamung des Informationsflusses in Kauf nimmt, ist mit dem Programm in seiner jetzigen Form bereits gut bedient.

Die CD ROM ist im ganzen stabil programmiert. Der Bildschirm ist zumeist gut genutzt, die Navigationsstrukturen klar und insgesamt effizient. Eine noch feinmaschigere Gliederung des Menus wäre willkommen (Titel der Zwischenabschnitte). Technische Einzelheiten könnten verbessert werden: Irritierend sind die im sonst so eleganten Textbild schwerfälligen Scrollbars und die inhaltlich gute Frage 47 zu wichtigen Bauten auf dem Forum ist mühsam zu beantworten, weil der Plan des Forums das Textfeld für die Antwort überlagert.

Die zwei Hauptschwächen des Kurses sind jedoch erstens die zu lineare Struktur der Präsentation – der Aufwand des neuen Mediums erfordert, dass man seine Möglichkeiten viel mehr und bewusster nutzt, als diese Version des Kurses es tut – und zweitens die Definition des Gegenstands: Die aktuelle vor allem von der englischen Fachwelt angeregte Debatte darüber, was alles zentraler Gegenstand von Classics und inbesondere Alter Geschichte sein sollte, wird implizit ignoriert und ein recht enger politischer Rahmen gesteckt. Zum Beispiel: Wenigstens im Zusammenhang Athenische Demokratie hätten Frauen und Sklaven erwähnt werden sollen. Dieser Mangel an Methodenbewusstsein oder bewusstes Verharren in einer allzu engen Auffassung des Fachbereichs ist besonders zu bedauern, weil damit bei aller technologischen Raffinesse die Gefahr besteht, dass unser aller Ziel, die Altertumswissenschaften für zukünftige Generationen nicht nur attraktiv, sondern auch relevant zu machen, verfehlt werden könnte.

Margareta Debrunner Hall